



## **Août 2010**

Atelier d'écriture & édition : **Blaise Hofmann.**

Prix de la nouvelle du gymnase de Burier : **Christian Nahal.**

Couverture : **Jessica Sykes.**

Merci au gymnase de Burier pour son soutien.

# **à fleur de moi**

nouvelles

Carouge comme lieu d'origine, 1992 comme année de naissance,

Étudiant, amateur de jeux de mots laids pour cerveaux lents,

Le fantastique est sa passion,

Imaginer, son obsession,

Etre Sensible à la rhétorique, la lourdeur n'est pas son chic,

Nullement narcissique, simplement faire rêver.

**Célien Dupont, 18 ans, vit à Vevey.**

## Mur du son

*Celui qui se transforme en bête se délivre de la douleur d'être un homme.*

Samuel Johnson

- Vous pouvez commencer.

Ses grands yeux azur plantés dans les miens ne laissent aucun doute. Il prend tranquillement place dans son fauteuil de bourreau, et m'invite à débiter, de sa grosse voix virile, impassible.

Sur ces quelques mots, bien qu'anodins, il vient de prononcer ma mise à mort. Me voici seul, devant vingt-quatre personnes, sans aide extérieure, ne pouvant compter que sur moi-même et mes trois valeureux mois de travail.

C'est le jour J, le jour de mon exposé oral sur la révolution française. Oui, j'ai travaillé sur ce sujet. Oui, je peux le réciter les yeux fermés. Oui, mon miroir a vu mes entraînements en avant-première (j'étais même allé jusqu'à coller des têtes en papier pour m'imaginer entouré de monde). J'ai tout prévu. Un nouveau virus informatique, dévoreur de Powerpoint, une saute d'humeur de mon ordinateur ou une chute dans les escaliers, me précipitant dans la salle de classe, me tapant la tête contre une marche, me retrouvant à l'hôpital avec une commotion cérébrale.

Je me trouve à côté du pupitre, en chair et en os, obligé de faire un compte rendu oral de mes mois de travail ardu sur cette macabre révolution.

Le professeur semble me faire une fleur : il décroche son regard du mien pour contrôler sa feuille d'absence. Une

lueur d'espoir ? Je saute sur l'occasion, je porte mon attention sur mes notes, j'évite soigneusement de regarder mes chers et tendres camarades, je veux me laisser une chance. Pourtant, il est bien écrit dans les objectifs qu'un bon orateur doit regarder son public lorsqu'il effectue sa présentation orale. Gros hic, je ne suis pas un bon orateur. Tant pis si je perds quelques malheureux points, je les gagnerais en fluidité, du moins je l'espère.

Je les imagine déjà, assis sereinement sur leur siège. Ils occupent leurs mains, ils gardent constamment un œil sur moi. Saisissant n'importe quelle occasion de se comparer aux autres, ils vont m'écouter pour déceler toutes les lacunes et les étourderies qu'ils pourront par la suite utiliser à des fins malicieuses. Si j'approfondis mes prédictions, je vois la scène devant moi, dans ma tête : trente yeux rivés sur moi. Je peux me déplacer sur la gauche ou sur la droite, ils m'observeront toujours. Bien que j'aie la possibilité de mettre une feuille entre mon regard et le leur, cela ne les empêchera pas de me voir. Maudit soient-ils.

Leur regard, qu'il soit coloré de noir, de bleu ou de vert, signifie toujours la même chose : je t'écoute et je te juge. Il y a celui de Marc, au premier rang, toujours rieur, toujours à l'affût du moindre détail, le très sensuel de Julie, à travers ses magnifiques yeux verts capable de te traverser de part en part, de t'immobiliser. Le regard un peu ahuri de Marcel qui, dans certaines situations, peut paraître comique, mais surtout, il y a cet immense œil, omniprésent, appartenant à la classe entière. Témoin inébranlable et incontrôlable de mon exposé à venir. Tandis que je vogue de regard en regard, je m'aperçois d'une chose, j'ai levé la tête et regardé la classe. Quel imbécile je fais.

Bon, il est peut être temps que je débute. Pourquoi se faire autant de bile pour un petit exposé ? Ma vie n'en dépend nullement. Quinze minutes ou neuf cents secondes. Déjà deux de passées, ouf, plus que huit cent nonante-huit.

Je ferme les yeux un instant pour trouver le calme intérieur, me coupe entièrement du monde qui m'entoure. Je fais le vide en moi, je me concentre sur ma respiration, calme et profonde. Puis, plus déterminé que jamais, j'ouvre les yeux et commence mon exposé. Les mots qui sortent de ma bouche sont intelligibles et fluides. Tout ce que j'ai étudié ces trois mois sort impeccablement de mon esprit grâce à des termes adéquats. J'ai l'impression d'avoir une feuille dans ma tête où tout est écrit. Très riche en vocabulaire, ma parole est aussi rythmée qu'un flow de slameur. Grand Corps Malade serait éberlué.

Toute la classe paraît surprise. S'ils se voyaient, je suis sûr qu'ils auraient honte. Les épaules relâchées, la bouche grande ouverte, ils ont tous l'air sidéré. Leur regard est explicite : on te respecte, on t'aime, on t'adore, on te voue un culte, tu es notre nouvelle religion. N'en croyant pas leurs oreilles, ils sont suspendus à mes lèvres, comme hypnotisés. Ma parole est limpide comme l'eau, ils la boivent à grandes gorgées. J'utilise des métaphores adéquates, un humour désopilant, des mots si adaptés que Baudelaire en personne se retournerait dans sa tombe.

Même le maître est abasourdi. En trente ans de carrière, il n'a jamais entendu pareil exposé ; il en pleure d'émotion, même s'il est rongé par la jalousie de n'avoir pu rendre un cours si passionnant. Pas un seul élève n'a détourné le regard. Leur passion est telle qu'ils ne clignent pas même des yeux. Mon exposé est parfait à tout point de vue, autant la gestuelle que le contenu. Quinze minutes, à la seconde près. Qui aurait crû cela possible ? Demain, je vais devenir la star de l'école, tout le monde en entendra parler grâce au bouche à oreille et je m'élèverai au rang de dieu. Julie, ressentant un désir irrésistible, me sautera dessus et nous ferons l'amour pendant des heures et des heures...

Peu de temps après, j'ouvre les yeux et constate avec stupéfaction qu'une seule petite seconde a passé.

Visiblement, ma pitoyable tentative de faire le vide en moi n'a pas fait effet. L'impossibilité de renoncer à mon devoir engendre un sentiment de claustrophobie. Enfermé dans cette petite salle, je me sens stressé. Horriblement stressé. Devoir parler me noue les tripes. Une boule se forme dans ma gorge et je me sens impuissant. Mon corps me paraît soudainement honteusement sale. Plus les secondes passent, plus le peu de confiance en moi s'évade. Des sueurs froides avec des frissons en supplément, le tout assaisonné par une soudaine léthargie du cerveau.

Mes pensées ne veulent plus rien dire, la capacité de réfléchir m'a été enlevée. Ce n'est plus ma note qui compte, c'est mon image auprès des autres. Après cet exposé, plus personne ne me regardera comme avant. Je n'ai bientôt plus le choix, il faut que je le fasse. Je sais très bien ce que j'ai à dire, les mots sont clairs dans ma tête : la révolution française. L'ordre, envoyé par mon cerveau, résonne à travers mes cordes vocales et le son « l » émerge, remonte ma gorge. Il passe le premier garde, mais alors qu'il est à deux doigts de sortir de ma bouche, il se fait instantanément projeter et immobiliser par ma langue contre mon palais :

- Je regrette vous ne pouvez pas passer, l'organisme en question est bien trop stressé pour dire quoi que ce soit.

Hors de lui, le son « l » rétorque, virulent :

- Tu déconnes, ma vieille ? J'ai un laissez-passer officiel de la part du cerveau, alors tu me laisses passer !

- Je regrette, répète calmement mon organe visqueux, je peux pas vous laisser passer.

C'est alors que le son « a » entre en scène, à toute vitesse.

- Excusez-moi les gars, mais on m'attend en haut, alors veuillez céder la place.

- Hé, toi, le nouveau, tu la ramènes pas trop, hein ! C'est à moi de passer en premier !, s'exclame le son « l ».

- Un à la fois, s'il vous plaît, monsieur !, grogne mon muscle buccal tout en essayant de restaurer l'ordre.



Le son « l », mécontent, force le passage. Il s'ensuit que le son « a » fait de même. La situation échappe à ma langue.

- Dites, les gars, dis-je timidement, c'est pas que j'ai un exposé à faire, mais...

- Ta gueule, toi !, répondent les trois en cœur.

Je comprends alors dans quelle galère je me suis fourré :

- Llll... llaaaa...

Je m'efforce d'articuler avec toutes les peines du monde, ouvre exagérément la bouche. C'est à ce moment que je sens un doute s'installer dans la classe : des sourcils se froncent, des murmures à peine audibles parviennent à mon oreille. Qu'est ce qu'il a ? Pourquoi il parle comme ça ?

Oh, ce n'est pas la première fois que j'y fais face, mais le temps n'a jamais atténué la peine que ces malheureuses paroles en l'air provoquent chez moi. Dur, dur, de bégayer dans un monde où la communication passe principalement par la parole.

Pratiquement à chaque nouvelle rencontre, lorsque j'arrive dans un milieu hostile, inconnu, qu'il s'agisse de nouveaux camarades, d'une commande à la boucherie ou tout simplement d'une nouvelle connaissance, dès que mon langage me joue des tours, c'est toujours la même chanson. Il se déclenche d'abord chez l'auditeur un regard interrogateur qui dure durant une dizaine de secondes. La suite dépend des personnes :

- Petit a : pitié ressentie chez la personne en face. Cette dernière va continuer à me fixer, hoche la tête, comme pour m'encourager, finit parfois les phrases à ma place. Entre nous, cette manie a le don de m'irriter, même si l'intention est bonne. Un sentiment de frustration intense naît, car je me vois privé du droit de parole. Mon langage, c'est un peu un combat contre moi-même. Depuis que j'ai acquis la parole, je me bats pour finir mes phrases et quand j'y arrive, c'est une victoire personnelle, je ressens une énorme satisfaction. Alors, vous êtes gentil, vous me laissez ce peu de mérite !

- Petit b : malaise de l'auditeur et détournement du regard. C'est insupportable. Les choses ne vont pas s'améliorer avec cette technique, elles vont se gâter. Frustrante, cette manie me donne l'impression d'ennuyer mon auditeur. Ma parole, superflue, inutile, m'entraîne dans le cercle vicieux du bégaiement, car j'ai horreur de parler au mur. Souvent, c'est mon regard qui se dérobe en premier pour ne pas ressentir l'ennui d'autrui.

- Petit c : moqueries, éclats de rire de la part des plus retors. Bien que cela m'ait causé du tort jadis, j'en ressens autant de peine que pour la mort de Michael Jackson. C'est puéril comme réaction. Elle date d'une époque révolue, lorsque les enfants avaient pour seul but de se ridiculiser les uns les autres pour paraître plus fort. Cependant, certains se moquent, car ils l'interprètent comme un mauvais accent volontaire de ma part.

- Petit d (de loin ma réaction préférée) : indifférence. Celui qui feint de rien remarquer et qui continue la discussion comme si de rien n'était. Celui qui porte le masque de la patience lorsque je bute sur un mot, ne faisant aucun commentaire. En quelque sorte, il me force à faire des efforts. J'ai l'impression de devoir parler correctement, je prends mon temps, je ne précipite pas les choses. C'est généralement avec ce genre de personne que ma parole est la plus limpide.

Dans ma classe, tous les cas peuvent être recensés. Marc me fixe continuellement et semble vouloir m'encourager du regard. La peine que j'aperçois sur son visage me perturbe. La pitié n'est pas le but de mon exposé. Quant à Julie, elle se retient d'éclater de rire en pressant ses mains sur sa bouche, mais les petites rides qui entourent ses yeux la trahissent. Je ne m'attarde pas longtemps sur elle et, lorsque je tombe sur l'expression de Marcel, c'est moi qui faillis éclater de rire. Ce dernier, fidèle à lui-même, garde son air ahuri. Mon regard file de droite à gauche, balayant la classe dans son ensemble, de têtes brunes en têtes

blondes, de rangées en rangées, je sens peu à peu une tension s'installer. Le bourdonnement des ordinateurs accompagné du grésillement des néons rendent l'atmosphère insoutenable, comme si un orage allait éclater. C'est impressionnant, le peu de secondes qu'il m'a fallu pour plomber l'ambiance. Depuis que ma bouche s'est ouverte et que les mots tentent misérablement de sortir de ma bouche, personne n'est à l'aise.

*Rares sont les discussions qui jouissent d'une parfaite syntaxe. Si s'ajoute le stress induit par la perspective d'une défense orale, même les personnes ne possédant pas de troubles du langage bafouillent. Eux qui parlaient normalement deux minutes auparavant commencent à s'embrouiller, à se répéter et à abuser des mots inutiles, « et tout », « machin » et autres « truc ». Dans notre quotidien, il suffit d'écouter les conversations pour surprendre des fautes grammaticales et des répétitions inutiles. Alors, si tout le monde possède en lui ce petit bégaiement caché, pourquoi les bègues ne passent-ils pas inaperçus ? Parce qu'il existe différents niveaux de bégaiement. Certains ont le langage légèrement hachuré tandis que des plus malchanceux chancèlent sur chaque syllabe.*

*Le bégaiement est avant tout une peur malade du regard des autres. Cependant, elle n'est pas incurable, il faut de la patience, de la persévérance et un certain recul. Une fois délivrée du jugement de l'autre, la parole se libère des barreaux du bégaiement. Est-ce un manque de maturité ? Plutôt un manque de confiance en soi.*

*Ne pas pouvoir s'exprimer quand on veut, s'abstenir de donner son avis. Ne pas pouvoir participer aux discussions. Commencer à raconter une blague et se la faire voler par quelqu'un d'autre. Entendre les rires qui auraient dû vous appartenir. Bégayer, c'est être fantomatique.*

Un long soupir surgit du plus profond de moi-même. Si j'arrive à me contrôler lorsque je parle à une ou deux personnes, parler en public prend des proportions désastreuses. Le stress s'invite dans la partie et rend les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà.

Mon bégaiement me force à utiliser d'autres expressions, moins convenables, mais plus faciles à prononcer. Je ne me concentre même plus sur ce que je dis, je porte mon attention sur la manière de le dire. Deux minutes seulement ont passé. Je commence sérieusement à me demander si le temps se joue de moi. J'ai l'impression d'être devant cette maudite classe depuis une éternité. Je l'ennuie à tout point de vue. Ma parole est saccadée, je trébuche sur chaque mot, ce qui rend le contenu inintéressant, je n'y prête plus d'importance. J'ai vraiment l'impression de dire n'importe quoi. Redire des mots que j'étais enfin parvenu à sortir de ma bouche est un supplice. Je peux prévoir les difficultés d'élocution. Ce « r » infranchissable, ce « q » aussi inaccessible que le mont Everest, ce « p » interminable.

Ridicule, ma prestation relève du comique. Personne ne voudrait être à ma place. Je pars soudain en transe, ne fais plus attention à mes propos. Mes phrases n'ont plus aucun sens. Qu'une suite de syllabes hachurées à un rythme irrégulier. L'atmosphère est beaucoup trop pesante. Mon cœur bat la chamade, je n'en peux plus, il faut que cela s'arrête. Debout devant ma classe, j'ai l'impression d'être une bête de foire.

Nous revoilà en plein Moyen Âge. Au beau milieu du cirque qui se tient sur la place principale, le maître de cérémonie aborde une mine hautaine devant ses spectateurs. Nobles et seigneurs sont venus de tout le pays pour assister à son spectacle réputé. Le maître de cirque habillé comme un prince est très fier de sa nouvelle prise, sûr de son triomphe.

- Venez, approchez, mesdames et messieurs, n'ayez crainte, il ne mord pas ! Venez voir l'étonnant monstre, l'homme qui prend une heure pour dire une chose que vous raconteriez en dix minutes !

Des gens s'approchent de ma cage. Ils me lancent des regards interloqués avant de s'en aller en soupirant. Malheureusement pour le maître de cérémonie, personne ne semble s'intéresser à sa créature. Elle est à mourir d'ennui. Tous ces gentilshommes passent leur chemin pour aller voir le reste du cirque et je me retrouve seul dans ma cage.

Des moments de répit, parfois. Curieusement, Il m'arrive alors de sortir des phrases parfaites, sans le moindre trébuchement. Ces phrases semblent venir de nulle part, comme dites par quelqu'un d'autre. De la chance ? Sûrement, mais je m'en fiche. Malheureusement, elles arrivent si exceptionnellement que personne n'y prête attention. Semblable à une éclaircie momentanée en plein orage. J'en ressens une joie incommensurable comme si j'avais réalisé l'impossible. Marcher sur la lune est facile comparé à ce que je viens de réaliser. A mon grand dam, elles ne s'enchaînent jamais. En y réfléchissant, elles doivent même paraître comiques.

Un exposé comme celui-ci, ce n'est pas mon premier, ni mon dernier. Au fond de moi, je sais que plus j'avancerai, plus je devrai parler, m'affirmer, argumenter, me défendre, analyser. Peut être, un jour, serais-je amené à parler devant une assemblée si grande que je ne pourrais compter toutes les têtes présentes ? D'ici là, j'espère être guéri. J'aurais peut-être dû choisir une voie qui ne demande pas de longs discours : ouvrier, bibliothécaire ou garagiste.

C'est un cauchemar. Tôt ou tard, je vais me réveiller et me rendre compte que tout cela n'était qu'un rêve. Je prends une courte pause, ferme les yeux, mais rien ne change. Toujours plongé dans cette classe infernale, je me demande

si je verrai la lumière au bout du tunnel. Combien de phrases ai-je dit ? Vingt ? Trente ? Combien de temps est-il passé depuis que j'ai commencé ? Je jette un bref coup d'œil sur mon ordinateur. En souriant, je m'amuse à penser que si ma parole était aussi rapide que mon regard, je me serais débarrassé de cet exposé depuis bien longtemps.

Sept minutes ! Sept petites minutes ! Quatre cent vingt secondes se sont écoulées depuis le début de mon exposé. Je suis presque à la moitié du temps accordé et j'ai à peine abordé le sujet. Je ne vais jamais y arriver, je me sens comme Atlas portant le poids du monde sur ses épaules. Mon impatience se fait ressentir, voilà dix secondes que ma parole s'écrase contre cet insurmontable « r » du mot « rationnel ». J'ai beau me mordre la langue, détourner le regard, me gratter la tête, faire toutes les mimiques inimaginables, faire le vide en moi, il ne veut tout simplement pas sortir, captif de ma bouche.

Mon enseignant met fin à mon clavaire en déclarant à haute et intelligible voix, tout d'une traite, comme pour me narguer :

- Prenez peut-être quelques secondes pour respirer.

Ce n'est pas de refus. C'est un immense soulagement de m'arrêter, de ne plus avoir à parler. Je ferme les yeux, me concentre à nouveau sur ma respiration. La tension générale de la classe baisse d'un cran, j'entends des soupirs de soulagement. Des chuchotements parviennent à mon oreille, par-ci par-là, mais je fais mon possible pour ne déceler aucun mot. Lorsque j'ouvre les yeux, je regarde les alentours et me détends. Ce n'est plus moi le centre de l'attention. François est occupé à jouer avec son stylo, Aline a sorti son miroir de poche et vérifie que son maquillage tient toujours. Plus personne ne me regarde...

- Mais, il est passé où ?

Aussitôt, tout le monde se tourna dans un même mouvement en direction du bureau pour constater avec

stupeur qu'il n'y avait plus personne. Monsieur Depuis tourna la tête à droite et à gauche, mais ne vit rien. C'était l'incompréhension générale, comme si le temps s'était arrêté pendant une seconde. Envolé, évaporé, disparu de la surface de la terre. C'était comme dans un rêve, comme si les sept dernières minutes ne s'étaient jamais déroulées, ou du moins restaient très vagues. Personne n'osait réagir, personne n'osait parler. Un élève brisa la glace, se leva et dit aux autres qu'il allait voir aux toilettes. Sa réaction entraîna un vaste remue-ménage. Comme la situation paraissait chaotique, les élèves commencèrent à livrer leurs conjectures.

- Il s'est enfui, il est allé chier dans ses frocs !

- Il a profité que personne ne regarde pour prendre ses jambes à son cou !

- Il n'est pas dans les toilettes et la concierge ne l'a pas vu passer...

Tandis qu'un brouhaha recouvrait la classe, une grosse mouche velue s'envola paisiblement en direction de la fenêtre entrouverte.

*Célien Dupont*

*Il y a des livres dont il faut seulement goûter, d'autres qu'il faut dévorer, d'autres enfin, mais en petit nombre, qu'il faut, pour ainsi dire, mâcher et digérer, Sir Francis Bacon.*

Ecrire est pour moi une manière de mieux lire. Cette activité me fait parfois ressentir un mot. Je m'arrête, le retourne en tout sens, le jette ou, collectionneur égoïste, l'enferme dans une phrase longue et tortueuse dont il ne sortira jamais !

J'aime me perdre entre les étagères croulantes de livres. Je saisis un volume, le soupèse, l'ouvre, en savoure l'odeur. Les pages jaunies exhalent toute une palette de senteurs. Et chaque fois, je m'enferme avec délice dans un nouvel univers, calé dans un des moelleux fauteuils de la bibliothèque. La même fraîcheur me retrouve, toujours aussi ingénu et crédule, prêt à tout pour laisser la magie opérer.

**Florian Mottier, 17 ans, vit à Ollon.**



## Le Lai des Affreux

Cors, trombones, pandémonium et stupre, chut... Lecteur, ne fais bruit, il arrive. Qui ? Tu ne l'as pas reconnu ? Pourtant, tu finiras aussi par le croiser, ce gai luron, improvisant des pas de valse sur les hurlements et dansant la saltarelle sur la rage. Je désespère de pouvoir un jour être aussi convaincant que lui. Ce pourpoint rouge sombre, une vraie réussite ! Les Olympiens peuvent jurer leurs grands dieux qu'on n'existe que par la modernité, le Maître Infernal exhale une classe démoniaque. Et *vintage* par-dessus le marché ! Je vois que tu commences à comprendre. Eux ? Les types hilares en linceul qui agitent leurs chaînes sur un rythme *soul* ?

Cela risque d'être long. Assois-toi et laisse-moi exhumer des limbes l'étrange alchimie qui va suivre.

Sous les combles du bâtiment le plus minable de la ville la plus crasse, une étrange réunion se tenait. La salle interminable et basse était à moitié meublée d'une table en bois nu, encombrée de bouteilles aux trois-quarts englouties, bien que les plus optimistes des convives penchassent pour un quart de bon. Les rires rebondissaient sur les parois noircies et perçaient, sinistres, les volutes d'une dizaine de fume-cigarettes tout à fait *comme il faut*.

La réunion avait été un véritable branle-bas de combat. A bouteilles-moins-un-dixième, l'Honorable Maître de Cérémonie Nysos avait réclamé un silence qu'il avait obtenu à verres-plus-un-demi. Le gentilhomme avait alors

procédé à l'appel, comme l'exigeait la Loi. L'état-major du Haut Cercle Artistocratique d'Helica s'était présenté au grand complet et toute la crème fangeuse de la Création s'était disposée en cercle, main gauche sur la tempe, pour réciter le Serment de l'Art sans Cochon.

A bouteilles-moins-un-tiers, les représentants de tous les arts avaient présenté leurs œuvres mensuelles à la très érudite et imbibée tablée. Œuvres dont l'excentricité, le mépris total des conventions et l'inanité n'allaient pas tarder à les ériger en monuments de référence pour la postérité aristocratique. Toutefois, manquait à l'appel la contribution des affreux, des vils, ignobles Ecrivains.

Humbles et convenablement grisés pour supporter la vindicte de la bonne société, ces derniers se lancèrent dans des explications alambiquées, voire tortueuses, qui occupèrent l'assemblée jusqu'à bouteilles-moins-le-quart, moment, il faut le rappeler, d'où nous commençâmes notre récit.

Les éclats de rire, *allegro ma non troppo vivace*, faisaient rétrécir nos trois Littéraires qui se tenaient cois, présentant que l'atmosphère bon-enfant irait fraîchissant.

Vrai.

Levant sa cuillère, d'un geste ample, pur, irradiant de pouvoir, l'Honorable Maître de Cérémonie Nysos fit cesser les ricanements et rappela que les Ecrivains avaient, conformément au révérend article III de la Loi, attenté à l'Art par leur inexistante production et qu'en vertu de l'alinéa 2b dudit article, ils avaient une journée pleine et entière pour produire une œuvre et la faire éditer par une maison respectable sous peine d'être affectés pour un an au rangement du rayon « théologie 1834 » de la bibliothèque d'Helica. Ce qui, chacun le sait, était la punition extrême prévue par la Loi. D'ailleurs, les derniers condamnés, Cinéastes, s'étaient défenestrés lors du jugement.

Les Ecrivains furent boutés sans ménagement dans une ruelle crasseuse et se traînèrent, misérables, jusqu'à un

parvis. Plein de désespoir et d'un excellent vin dégusté à longs traits un peu plus tôt, ils restèrent pendant quelques minutes à soupirer de concert.

Mais présentons donc cette sinistre et avinée compagnie.

Il n'est pas exagéré de dire qu'Oscar était plus large que haut. Ses bajoues tombantes, ses lèvres tordues donnaient à son visage une expression boudeuse. Ses petits yeux noirs engoncés dans leurs orbites semblaient perpétuellement à la recherche d'un malheureux sur qui rejeter son infortune. Il était souvent épaulé dans ses sinistres besognes littéraires par Charles.

Homme spirituel, le regard perdu dans quelque insondable rêverie opiacée, Charles avait dans sa mise recherché une certaine noblesse, le maintien d'un homme raffiné qui aimait à considérer sa propre décadence comme une œuvre d'art.

Le troisième comparse, Edgar, cheveux longs, corps sec et nerveux, se trouvait en ce moment en pleine réflexion sur son prochain poème qu'il avait déjà intitulé « La terrible nature des terrifiques terreurs ». Des esprits cyniques auraient dit qu'il se contentait de boire encore plus que ses compagnons d'infortune pour attirer les Muses. Ce qui, en un sens, n'était pas faux.

- Misère..., soupira Charles.

- Catastrophe, pleurnicha Oscar.

- J'ai une idée !, finit par lâcher Edgar.

A l'aide de circonlocutions conçues dans les circonvolutions complexes de son cerveau congestionné, Edgar exprima l'idée, fort simple au demeurant, de capturer et de rançonner une Muse. En effet, chez tout homme ayant absorbé une quantité satisfaisante de boisson, la présence matérielle des déesses en ce bas monde n'est point question à débat. La preuve, s'il en fallait une, se trouve dans les dévotions aussi régulières que ferventes de nos hommes dans les temples d'Eros et d'Aphrodite (les esprits chagrins nommeraient cela d'un

terme que la décence nous interdit de rapporter ici).

Les réactions à cette proposition furent les plus diverses. Charles se lissa la moustache, preuve chez lui d'une pensée d'ordre métaphysique. Oscar cracha par terre, preuve chez lui que sa gorge l'irritait au suprême degré. Après quelques débats, la proposition fut finalement adoptée à l'unanimité moins deux voix. Les contestataires étant revenus à la raison à l'évocation du fameux rayon « théologie 1834 », l'assemblée finit par trouver la faiblesse de ce plan infallible : où trouve-t-on les Muses ?

Silence embarrassé.

- Les Muses se trouvent dans la Nature, dit Oscar, après s'être longuement gratté la tête.

Ni une ni deux, voilà nos compagnons qui courent et déboulent en dehors de la ville à la recherche d'un bocage sacré. Ils finirent par dénicher, après quelques heures de recherche, un imposant chêne qui ombrageait une source cristalline. Le tableau en eût impressionné plus d'un. La lune caressait de ses froids rayons l'eau bruissante et sa lumière se moirait en éclats d'argent, jouant avec les roches, accrochant parfois les écailles d'un poisson. Le lieu exhalait la beauté de la nuit, l'herbe était douce aux pieds de notre petit groupe, ses rochers moussus semblaient tendre la scène d'un velours émeraude. Le chêne, immense pilier semblant relier l'Enfer à l'Olympe, plongeait ses racines titanesques dans les berges de la rivière.

Les trois Ecrivains charmés par cet éphémère tableau s'assirent sur les branches les plus hautes de l'arbre et méditèrent sur la vanité humaine, l'impermanence du monde et la qualité de l'*ale* éventée, son principal composant, l'air vicié, tentant par tous les moyens, et par manque de poésie, d'échapper à sa prison.

Après quelques heures d'attente, l'atmosphère changea, une brise zéphirienne s'éleva et une femme toute de blanc vêtue apparut. Sa face d'albâtre affichait un sourire extatique. Son corps tendu se mouvait, éthéré. Son front

était ceint d'un cercle d'or et ses bras grâciles tenaient un recueil poétique. Ses pieds nus effleuraient le sol et ses cheveux détachés formaient une traîne évanescence lors de chacun de ses mouvements. Elle semblait vibrer au rythme d'une musique qu'elle seule était en mesure d'entendre (je déplore de le rapporter - je me dois d'être absolument fidèle aux faits - cette apparition s'était offert un baladeur d'un *standing* olympien). Fort heureusement, si elle avait succombé au baladeur, la Muse dansait toujours d'une manière aérienne et inaccessible en ces jours de tristesse où l'élégance est inversement proportionnelle au tissu couvrant le corps. Gloria pour cette divine apparition !

Pétrifiés, les trois ivrognes se firent violence pour rompre le charme qui pesait sur eux. Charles finit par prendre le sac et les cordes qu'ils avaient emportés. Ces oiseaux de malheur sautèrent de leur arbre, trébuchèrent sur la Muse qui se retourna, d'une fureur de Gorgone, et s'évanouit en une brume sépulcrale sur un dernier juron. L'exotisme et la pertinence de celui-ci laissèrent nos héros précisément sur la partie de leur anatomie où ils étaient assis.

Surpris par la verve de la Muse, les Ecrivains restèrent un moment dans l'herbe fraîche, abrutis par la honte de cette nouvelle défaite qui venait enrichir une liste déjà fournie d'incapacités. Edgar composa trois vers aigres sur la nature et s'endormit sous le chêne. Il fut bientôt imité par ses compagnons.

L'astre éclatant qui les accueillit le lendemain n'améliora ni leur humeur, ni le xylostome tenace qui leur martyrisait le chef. La boisson, par un effet karmique familier des fidèles trop zélés de Dionysos, n'avait cessé de se rappeler à leur mémoire. Charles fronça longtemps les sourcils et finit par exposer à ses compagnons de débauche trois conclusions : il avait faim ; il y avait des marchands faciles à spolier de quelques victuailles dans la ville voisine ; enfin, dans la même localité, il se rappelait de l'existence d'un

lieu plus infernal que la Tartarie, à deux rues du centre-ville, un endroit où l'on passait les airs les plus rythmés qui soient (et quoi de plus qualifié que la *musique* pour capturer ces insaisissables créatures ?).

Lorsque le soleil, mourant sur l'horizon, perdit sa bataille quotidienne contre l'obscurité, trois ombres éclairées par une Diane lunaire se glissèrent jusqu'à une demeure branlante et couverte de graffitis. Les néons jetaient une lumière crue sur la rue et martelaient à la face du monde le nom de l'antique établissement dont les Ecrivains allaient franchir le seuil : *L'Euterpsichore*.

Un propylée aux colonnes bétonnées d'un style qui n'était pas corinthien (à vrai dire, il n'était pas définissable, excepté par ce qu'il n'était pas, c'est à dire tout ce qui avait trait à l'architecture décente) était gardé par deux Cerbères qu'Oscar avait l'heur de connaître. Ils se contentèrent ainsi de les regarder passer, grognant et bavant.

Ils descendirent plusieurs volées de marches torturées, s'enfonçant toujours plus profondément dans ce royaume souterrain. Une lueur rougeâtre pulsait d'une pièce, tandis que des fumées opiacées s'enroulaient, serpentines, autour des jambes des Ecrivains. Leurs pas cadençaient à mesure que les rythmes les pénétraient, les percutaient de leurs basses, les emmenaient dans une transe extatique.

Ils n'avaient pas encore fini de s'imprégner de ce pandémonium que déjà, ils ne s'appartenaient plus. Ils se fondirent, ravis, charmés, dans cette pulsation que crachaient des haut-parleurs déglingués qui les avait submergés. Ces affreux regardèrent la foule frénétique, plébéienne, en haillons. Ils se lancèrent au milieu de cette cohue d'atomes en fusion et s'abandonnèrent à la Musique, cette possessive maîtresse.

C'est au milieu de la piste qu'ils la virent. D'ailleurs, il était impossible de la rater. Son parfum capiteux formait

une traîne envoûtante. Il y avait quelque chose de fantomatique dans sa démarche. Personne ne la frôlait, elle se glissait, aquatique, entre les danseurs. Riant, glissant des « *do dap do dee do dap* » !

Nos chasseurs, patients, attendirent qu'elle quitte la salle pour passer à l'action. Elle passait un angle quand ils bondirent devant elle, prêts à l'attraper. Une expression de surprise passa sur son visage, bientôt remplacée par un sourire narquois. Les trois compères eurent bien vite la réponse à un si soudain accès de bonne humeur.

Une grosse patte velue se posa sur leur épaule et, traînés par trois molosses, sous les éclats de rire doux et clairs de la Muse, ils furent catapultés hors de l'établissement et jetés dans la fange alentour.

Charles se releva en époussetant ses vêtements irrécupérables, jadis immaculés. C'était largement au-dessus de ce que leur statut d'Écrivain pouvait supporter. Trébuchant, jurant et blasphémant toutes les divinités connues et inconnues, ils titubèrent jusqu'à une haute grille de fer forgé.

Le parc était obscur, glauque, sinistre. D'étroits bancs de pierre entrecoupés de quelques cyprès formaient l'essentiel du décor. Toutes les voies convergeaient vers la cabane du gardien, baroque, couverte de statues ciselées.

Ils passèrent le seuil, attirés, inexplicablement aimantés vers ce point où leur quête grotesque semblait aboutir. Charles lut le mot « crypte » gravé en lettres d'argent sur le fronton. Il y eût, aux tréfonds de son inconscient, une voix timide qui s'élevait, lancinante. Elle fut cependant bien vite étouffée, tandis qu'ils descendaient une volée de marches. Ils aboutirent à une cave.

Imagine, lecteur, des tissus grenats tombants de la voûte, une large cheminée flambante, des tapis d'Orient, une table art-déco sur laquelle un vieux gramophone crachait une valse viennoise discordante et, autour de la pièce, de

moelleux fauteuils de cuir usé. Un couinement de ressorts exsangues les fit se retourner.

Jaillissant de son trône comme un diable hors de sa boîte, un être vêtu d'une redingote rouge se mit à danser sur la musique, à contretemps. Non par hasard, mais précis, chacun de ses souliers vernis touchait le sol, d'une cadence délibérément discordante. Un large sourire barrait sa face de faune. Le nez busqué, les yeux scintillants, tout dans son attitude indiquait le gentilhomme de bonne compagnie. Il termina son pas trois mesures après que la musique se fut tue et il s'assit lourdement face à ses visiteurs.

- *Gentlemen !*, leur dit-il, prenez donc un siège, vous m'avez l'air *exhausted*.

Sa voix avait des intonations chaudes, riches et cette pointe d'anglais si charmante lorsqu'elle se marie au français. Une carafe ambrée traînait sur la table. Il s'en saisit et produisit trois verres qu'il tendit obligeamment à ses visiteurs.

- Si vous m'exposiez le but de votre visite ? On ne me rend pas souvent visite avant, disons... le moment venu.

Déconcertés, les trois compagnons échangèrent un regard.

- Nous voulons capturer une Muse, avoua Oscar, en se passant la main sur le crâne.

- C'est le propre de tous les artistes qui veulent être un tant soit peu *famous*, non ?

Nouvelle œillade.

- Mais nous, on veut créer l'œuvre littéraire ultime. Celle qui résistera aux siècles. Emprisonner l'art dans un feuillet, créer un texte vivant !, plastronna Edgar.

- *That's it !* Cela, je le puis faire, mes amis. Mais, vous le savez, ce ne sera pas gratuit. Il faut, comme ce genre de rencontre extraordinaire l'implique, que nous fassions un *deal*. Que me donnerez-vous en échange ?

Terrifiés, les Ecrivains finirent, après quelques délibérations à voix basse, par proposer... leur âme.



A leur grande surprise, leur hôte partit d'un fou rire tel qu'il faillit s'étouffer. Tapant du point sur les accoudoirs de son trône, se roulant par terre, hoquetant, il émergea enfin de sous la table, le visage rubicond, congestionné.

- Franchement, vous croyez que l'âme de trois alcooliques de votre acabit - encore faudrait-il que vous en possédiez une - soit une affaire ? *No, no*, mes amis, je vous demande beaucoup moins et tellement plus : je veux... vos Mots !

Ce fut au tour de ses interlocuteurs de se demander s'il fallait rire ou avoir peur. Mais l'honorable personnage se hâta de les priver des quelques radicules d'espoir qu'ils auraient pu former :

- C'est bien simple, une fois votre chef-d'œuvre écrit, vous serez *rich & famous* et vous n'aurez plus jamais besoin d'écrire. En bon recycleur de déchets, je vous propose de me céder votre vocabulaire et tout ce qui fait le patrimoine d'un Ecrivain acceptable. Voyez-vous, dans ma petite entreprise, je manque de fonctionnaires lettrés. Il faut dire que c'est devenu de plus en plus dur à trouver. Aussi, comme l'offre se fait rare et ma demande pressante, je vous précise que c'est un marché *limited* aux trente secondes qui vont suivre. Prenez. Ou allez vous faire pendre ailleurs !

La gloire et l'argent suffisent souvent à faire renoncer aux restes de fierté que l'on peut posséder. En l'occurrence, celle de nos héros avait depuis longtemps été ravalée au rang de reliques. Ils hésitèrent quelques secondes et acceptèrent en chœur.

Le feu s'embrasa davantage dans la cheminée, le phonographe redémarra sur un air syncopé de jazz. La face madrée du faune s'illumina.

Il farfouilla dans un secrétaire encombré de tout un bric-à-brac cabalistique pour en sortir, à la suite, et dans l'ordre, un encrier verdi, une plume qui se tortillait comme un ver, une rose à moitié fanée et un vinyle poussiéreux. Sautillant ça et là, il disposa la fleur et le nécessaire pour écrire sur un bureau poli par les siècles et enfourna sans

ménagement le disque noirci dans le lecteur. Se redressant de toute sa carrure tordue, il arpenta triomphalement la pièce, avant de déclamer, sentencieux :

- Une Muse, *my dears*, ne résiste jamais - et c'est bien malheureux pour elle - au romantisme, à la tragédie, au *drama*, bref, à toutes ces choses que les gens de bien évitent comme la peste. Voyez, entendez, elle s'approche, elle a déjà senti ces effluves niaises dans lesquelles nous berçons. Elle va s'approcher, voir la rose et ne pourra plus en détourner les yeux tant que je ne lui en aurais pas fait présent. Bien sûr, généreux que je suis, elle ne l'aura que lorsqu'elle aura couché par écrit le texte qui vous rendra riches et me permettra d'avoir des fonctionnaires un peu plus *smart*.

Il en fut ainsi, ce qui ravit la pièce, à l'exception de la déesse, capricieuse et saignée à blanc dans son amour-propre. On vit d'abord ses jambes descendre élégamment les marches de stuc, puis ses hanches qui se balançaient si ingénument, mouvement repris par le duo de ses mains qui battaient la cadence du morceau, s'attardant, délicieuses, sur les croches, découvrant ici un peu de son poignet, là un mollet.

La Muse tourna, dansa autour de la rose sous les sons de violons larmoyants. Finalement, son regard tomba sur son hôte qui lui désigna, toujours courtois, l'écritoire. Soupissant devant tant de matérialisme, elle s'accouda, prit la plume, la contempla quelques instants et finit par se lancer d'un trait d'un seul au milieu des feuilles immaculées. Le bec menait un tango effréné entre l'encrier, les papiers, les mots se traçaient, se jetaient pêle-mêle, se couraient après, se tançaient. Après quelques minutes, la plume ralentit, les gestes se firent moins vifs et tout s'arrêta.

Le dandy se leva, d'un geste exquis. Il prit la rose et l'accrocha, souriant, à la toge de la Muse qui s'en alla, encore plus gracieuse sous le coup de la vexation.

Nos héros retinrent leur respiration en s'approchant de la haute pile de feuillets noircis. Ils lurent. Une page, puis deux. Ils durent se faire violence pour en détacher les yeux. Charles se força à respirer. Ils l'avaient.

L'Œuvre, la seule l'unique leur pièce maîtresse. Ils sentaient les phrases serpenter hors des pages, sinuer jusqu'à eux, les tenir prisonniers de leur rets. C'était, c'était au-delà du Verbe, de la verve, les mots devenaient si consistants. Ils pouvaient les sentir s'infiltrer, voler, doucement, dans la pièce.

Leur hôte laissa échapper un claquement de lèvres impatient et reprit contenance, jovial.

*-Right ! Gentlemen !*

Il attrapa sa canne, son chapeau haut de forme et déposa presque à regret son fume-cigarette ivoire sur un guéridon. Le groupe fila triomphalement vers l'éditeur le plus en vue d'Helica.

Dans un salon qui n'avait rien à envier à la pièce précédemment quittée, les quatre larrons s'enfoncèrent, bouffis de suffisance, dans des fauteuils, en attendant la réaction de l'éditeur, un homme corpulent, occupé à feuilleter distraitemment la précieuse liasse.

Levant enfin les yeux, l'air d'être peiné, l'homme ôta un affreux cigare de sa bouche.

- Mouais... L'histoire casse pas des briques. Y a d'jolies tournures, mais qu'est c'que vous voulez que j'en fasse ! Le public, il veut plus ces vieilleries ! Il veut du sang, du sexe, du rêve. Des auteurs à deux sous, des livres au même prix. Facile à digérer. Faut savoir s'adapter, on est en démocratie. Les gens ont l'droit d'lire de la bouillie et se sentir intellectuels. Ce n'est pas trois clochards et un dandy mal fagoté qui vont m'prouver le contraire !

Il y eut un silence rompu par un bruit sec sur le sol. Même l'hôte de nos ladres en avait laissé tomber sa mâchoire sur le sol. Digne, il la remit en place, prit sa canne, se drapa dans sa dignité et invita de la main le trio dépité à sortir.

- *I'm so sorry*, finit-il par lâcher. Je ne pensais pas que cela finirait comme ça. Les gens... Les gens ne savent plus ce qui est bon, continua-t-il, entre deux gorgées de whisky.

Le silence s'abattit, lourd et noir, sur le quatuor assis sous un pont. Il y eut une petite sonnerie aigrette. La face de faune jura en regardant un oignon d'argent qui s'était échappé d'une de ses poches.

- *Damn!* Déjà l'heure. Je dois partir, *my friends*. Mais je suis toujours à la recherche de talents de votre carrure dans... mon entreprise. Vous savez où me trouver !

Et il s'évapora dans un nuage rougeâtre. Les affreux se regardèrent. Ils avaient fini leur histoire dans ces bas-fonds-là.

- De toute façon, même au bar, on ne nous fait plus crédit. Qu'est ce que vous diriez d'un peu de changement, les gars ?

Ils se levèrent, énergiques, et sourirent de toute leur unique dent.

On raconte que quelques aristocrates, passant sur un pont de pierre, entendirent trois détonations étouffées.

L'Honorable Maître de Cérémonie Nysos avait dû quitter précipitamment le cimetière d'Helica. Il aurait entendu des éclats de rire provenant de la crypte. Il aurait crû reconnaître les voix des parasites, dont il avait prononcé la sentence lors de cette mémorable soirée de novembre.

*Florian Mottier*



*L'écriture automatique et les récits de rêves présentent l'avantage de proposer une clé capable d'ouvrir indéfiniment cette boîte à multiple fond qui s'appelle l'homme, André Breton.*

*Dans l'écriture, la main parle ; et dans la lecture, les yeux entendent les paroles, Eugène Géroze.*

*L'écrivain est un homme ordinaire, peut-être est-il seulement plus sensible, Gao Xingjian.*

Une fois que l'on a goûté à l'art d'écrire, on ne peut plus s'arrêter ; c'est une manière de se libérer de ses contraintes, de s'évader dans un monde qui est le sien, et d'exprimer avec des mots ce qui repose sur les multiples chemins de son esprit.

**Jennifer Malherbe, 19 ans, vit à Blonay.**

## Baskets antiques

Quelle heure est-il ? Je ne sais pas. Mon réveil ne fonctionne plus. Que faire aujourd'hui ? Poursuivre ma routine. Je secoue la tête pour tenter un réveil réussi. Sans succès. Je me rendors.

Moi, c'est Pat, Patrick en réalité, mais ce prénom-là me semble trop long. Passé le cap de la trentaine, écrivain, je passe mes journées, probablement mes nuits aussi, dans un vieux sofa rose déteint, récupéré à la décharge au coin de la rue. Installé contre une paroi de mon deux-pièces, je m'y sens bien.

Quelquefois, je quitte mon chez-moi pour m'assurer que le monde n'a pas cessé de tourner en mes jours et mes nuits de solitude profonde. Les fruits frais de Monsieur Arthur (vous savez, le vieux bonhomme maigrelet qui a toujours le sourire, lorsque vous passez devant son étalage, enfin un sourire pas très garni en dents, mais une expression tout de même sympathique gravée sur son visage ridé) sont posés avec soin et reflètent de magnifiques couleurs. Juste ce qu'il faut pour me changer les idées. Parfois, le soir, je descends au café d'en-face, car il y a cette danseuse que j'apprécie beaucoup, je crois qu'elle s'appelle Katy. C'est une jeune femme réservée et solitaire, elle aussi. Son corps fin et son sourire chaleureux lui donnent un air de petite fille très délicate et sensuelle.

Je ne sais pas quelle heure il est, peu importe, il est temps de me lever. L'immeuble est silencieux, seul le bruit de mes baskets se fait remarquer, il faudrait que je songe à changer un lacet bientôt. Je descends au café, leur cappuccino est excellent. Tout est calme. C'est normal, il est

encore tôt. Aujourd'hui, j'ai envie d'écrire, tout comme les jours précédents. J'aperçois Katy, assise sur une chaise, la tête posée entre ses bras croisés, sa chevelure toujours impeccable, j'en conclus que les barrettes sont des outils bien utiles. De profondes respirations me disent qu'elle profite pleinement de sa courte nuit. Les crissements de ma chaise attirent son regard fatigué, mais ses yeux ravissants fixent le néant. On dirait qu'elle a vu un fantôme.

*Un rêve ?*

*Un rêve étrange, oui. Je me suis égarée pendant la nuit.*

*Questions sans réflexion, réponses inutiles.*

*La magie de l'esprit mêlée aux insomnies.*

*La fatigue alourdit les jambes, le plaisir de danser fait tout oublier.*

*Me replonger dans l'inconscience, une bonne idée, juste un instant, le temps qu'il faut.*

*Surtout ne jamais repenser aux cauchemars.*

Mon stylo-bille à la main suit délicatement les rainures de la table, cherchant une pointe d'inspiration. Un personnage nouveau, peut-être, ou alors un lieu original, ou encore un drame inédit, d'un genre nouveau. C'est sans doute ce qu'il faut.

Je me rends compte que je mâchouille mon stylo quand la pendule sonne midi. Que le temps passe vite, je n'ai rien écrit. Je décide donc de rejoindre mon sofa dans la sérénité de mon chez-moi, peut-être qu'une idée passera. Katy s'est rendormie, son fard à paupières est brillant, tout comme la glace que l'on retrouve parfois sur les routes gelées les matins d'hiver. En sortant du bar, je pousse lentement la porte, mon regard sur Katy me fait remarquer que son visage est étrangement crispé. Ses rêves ne doivent pas être ceux de la belle au bois dormant. Je rentre.



*Une nuit noire a dévoilé ton visage décharné.  
Mystérieux et inconnu. Je pensais pouvoir te chasser.  
Ta présence à mes côtés s'est répétée.*

*Existes-tu ou es-tu imaginaire ?  
Es-tu mortel ou vis-tu l'éternel ?  
Dans mes rêves, je t'aperçois si souvent.  
Chose mystérieuse,  
Chose fabuleuse,  
Ton regard est controversé, ta peau me brûle au plus haut  
degré,  
Tout en toi est paradoxal.*

*Qui es-tu, étrange personnage ?  
Pourquoi crées-tu dans ma pensée  
Un tel carnage ?  
Cauchemars éclairés, fantômes insensés,  
Tu partages avec moi les visions les plus folles de ton  
monde divin.*

*Je ne comprends pas comment tu es arrivé là.  
Que veux-tu de moi ? Tu ne peux m'entendre.  
Je ne peux t'atteindre, aussi proche que tu sois.*

A travers la fenêtre, j'aperçois Katy se réveiller d'un bond, son visage semble aussi terrifié que tout à l'heure. A-t-elle eu peur de s'être endormie trop longtemps ? Cela ne me concerne pas. Pourtant, pendant ma sieste, j'ai rêvé d'elle. Je n'en connais pas la raison, car je ne me suis jamais intéressé à l'esprit si complexe de l'humain. Détestables réflexions.

Dans la soirée, je redescends au café, pas pour un capuccino, mais parce que c'est le jour du mois où Katy est accompagnée de Midnight's dream, le groupe talentueux du coin. Les yeux fixant la couleur intense de nos iris, le

sourire aux lèvres, elle arrange une rose dans ses cheveux, comme elle le fait chaque fois, signe que la soirée va commencer. Elle procure à la salle un calme sans pareil malgré le son des instruments. Elle est comme seule au monde, elle crée un cercle vers lequel ni son ni lumière ni personne ne semble pouvoir s'approcher. Elle brasse l'air de la scène comme pour s'approprier tout l'espace. La mélodie et son corps qui se délie sont si entraînants. Phénomène unique, palme de l'émotion. Peut-être même que sa voix trouvera un jour place dans cet art magique. Qui sait ?

Il se fait tard. Le show est maintenant terminé et la scène se débarrasse tranquillement de tous les instruments. Chacun dans le bistrot se prépare à rentrer, les enfants sont couchés, ne reste que la lune aux rayons perçants. A mon tour, je regagne mon lit. Aujourd'hui, je n'ai rien écrit, mais mes pensées n'ont pas été importunées. Katy habite dans l'appartement d'à côté, j'entends son épais trousseau de clés claquer contre la serrure usée, l'eau de la baignoire couler, les stores se fermer. Plus de bruit. Couché sur le dos, je contemple le plafond blanc. Mes paupières se ferment. Mais je l'entends, Katy murmure des mots, je ne comprends pas. Couleurs étranges.

*Jamais vivant, jamais mort,  
Tu aimes ça et tu as tort.  
Tu veux cacher tes faiblesses  
Mais trop visibles elles restent.  
Tu agresses, tu mords  
Sans contrôle, sans remords.  
Ange de Lucifer,  
Jamais je n'ai voulu te plaire.  
Chaque instant, tu me dévores,  
Oui, je suis ton plus précieux trésor.*

J'entendais Katy appeler son frère. Les marches, la porte et la discussion. Elle décrivait son rêve. Effrayant, disait-elle. Il était absolument effrayant. Un corps maigre, debout et figé juste là, à côté d'elle. La lumière blanche de la lune qui transperçait la pièce lui donnait un air morbide. Le regard vicieux, une tunique noire, des boutons couleur ivoire, des yeux ébène. Quel contraste ! Des cheveux blancs et fins cachaient son front ridé et retombaient sur ses yeux cernés. Effrayant, répétait-elle. S'il avait eu les doigts crochus et les oreilles pointues, elle aurait juré que c'était un vampire. Ce personnage paraissait si mystérieux, si étrange.

Quelle heure est-il ? Quatre heures. Hier, je n'avais aucune inspiration pour écrire. Cette nuit, mes pensées ont été dérangées par cette histoire de cauchemar. Maintenant, je dois vraiment me reposer.

*J'entends ta voix, elle me dit « viens ! ».*

*Pitrieries insensées, moqueries poussiéreuses,*

*Tes vœux comblés.*

*Un arrêt brusque, un air sérieux, le souffle interrompu, ton être devant moi.*

*Que ma personne est vulnérable,*

*Que ta méchanceté est délicate.*

*Tout mon être se reflète dans mes yeux faibles.*

*Quel est ce tableau que tu me peins ? Quelles sont ces notes qui s'étalent chez moi ?*

*C'est une rêverie éveillée, un spectre illuminé, du poison goûteux. Sommeil d'amour.*

*L'incompréhension s'enracine au plus profond.*

*Un tonneau noir qui reste noir.*

Couché sur mon lit, je fixe attentivement le plafond. Je tends mes bras, tout en respirant profondément. Tout est silencieux à part le murmure de Katy. J'imagine le visage de

ce monstre, ce personnage effrayant. Ce qui me tracasse le plus, cependant, c'est la fréquence de ce même cauchemar. J'entends ses hurlements durant la nuit, les verres d'eau qu'elle va chercher à la cuisine. A présent, j'entends Katy remonter les stores, laissant entrer la lumière fraîche du matin, ses clés contre la serrure, ses talons sur le sol.

Aujourd'hui, je ne sors pas. Ou peut-être plus tard. Je continue à fixer mon plafond. Il faudrait que je songe à le repeindre une fois. Je me lève à mon tour, j'enfile mes baskets, passe devant le stand de Monsieur Arthur et entre dans le café. La serveuse m'apporte rapidement mon cappuccino. J'ouvre mon carnet de notes et fouille dans ma poche pour tenter de retrouver mon stylo-bille. Je pourrais aussi en racheter un, puisque celui-ci me semble en panne d'inspiration. Tu arrives en fin de vie ? As-tu sommeil ? Voudrais-tu que je te laisse encore un moment au pays des rêves ? Stylo stérile va !

Ce matin, je pensais décrire le personnage que Katy a vu lors de ses rêves, et peut-être m'en inspirer pour créer un roman fantastique. Je n'ai jamais écrit que des histoires romantiques ou d'action, des histoires pour enfants ou des faits divers. Ce serait l'occasion de rajeunir mon écriture. Pas qu'elle soit déjà vieille, mais elle manque de piment. Ce personnage pourrait tomber amoureux de ma belle danseuse. Comme *La Belle et la Bête* de Walt Disney. Ce serait une reprise plus moderne, comme les chanteurs font de nos jours. Cela me plaît bien. Un autre cappuccino me plairait bien aussi. Ce visage effrayant, enfermant sa belle dans son manoir, ils vivent une histoire d'amour controversée et une fin heureuse. Voilà un remake remarquable.

Et bien, mon stylo n'est peut être pas si mal en point. Je songe à me mettre quelque chose dans l'estomac, mais la carte est toujours la même, celle du bistrot, alors je me contente d'écrire. C'est à ce moment que Katy pousse la porte d'un mouvement sec, son sac à main sous le bras, le

pas vif. Il est déjà tard. Il est tout le temps tard. Mais je reste pour le show. Chaque premier du mois, elle a une nouvelle robe et un nouveau pas de danse à présenter. Chaque fois, quelque chose de différent, chaque fois, plus moderne. Tous cela m'entraîne jusqu'au bout de la nuit.

La tête posée entre mes bras croisés, je grimace en sentant les marques de mes manches sur le front et celle de ma montre sur le poignet. Voilà ce qui arrive quand on veut rester debout tard ! La barmaid m'ayant vu dormir paisiblement sur la table boisée n'a pas osé me réveiller, mais maintenant que je suis réveillé, je préfère rentrer et terminer ma nuit dans mon sofa. En franchissant le pas de porte, j'entends à nouveau Katy marmonner, comme si elle s'adressait à quelqu'un. Je sais, ce n'est pas le cas, il est tout juste quatre heures trente du matin.

*Mes mots sont pareils au silence,  
Jamais entendus,  
Jamais compris,  
Tu sais ce que je pense.*

*Surprenante attirance, c'est un cercle vicieux.  
Je ne peux me réveiller, tant tu m'es curieux.  
Intérêt précis, phénomène anormal, mythe réel.  
Tu apparais, cruel, égoïste, chassant ma paix intérieure.*

Toujours aussi étrange. J'ai la chair de poule. Pas un bruit. Le corridor est sombre. C'est comme dans les films d'horreur. La musique devient de plus en plus inquiétante, celle avec des crissements de parquets et des grincements de porte, des fenêtres qui claquent, celle qui fait battre le cœur si vite qu'on en oublie de respirer. Les films dans lesquels tout le monde crie de peur. Les ados serrent le pop-corn, les femmes se recroquevillent dans les bras de leurs maris qui jouent les hommes courageux (attitude trahie par le regard angoissé qu'ils lancent à l'écran).

J'enlève mes souliers devant ma porte et gagne mon sofa qui est tellement plus douillet que la table du bistrot.

*Je perds mon identité, ta folie me guette, je suis paralysée.  
Tu continueras à tourmenter mon âme sans pitié à chaque fois.*

*A chaque instant, je perds la raison, mon âme trop légère s'envolera*

*Maintenant ou demain,  
Dans un futur proche ou lointain,  
Tu m'entraîneras dans ton monde.*

*Ta force m'est irrésistible,  
Ton autorité si séduisante, surtout.  
Dans mes rêves tu ne cesses d'exister,  
Je ne peux réaliser que de ma vie,  
Tu vas me priver.*

Mais je l'entends ! Je l'entends encore et encore, elle ne murmure plus et parle à haute voix cette fois ! Est-ce une pièce de théâtre ? Aimerais-elle devenir comédienne ? Pourquoi à des heures pareilles ? Il faut penser aux voisins qui ont du travail et qui ont besoin de repos ! Avec une isolation phonique telle que la nôtre, c'est malhonnête, malhonnête !

*Ces violentes pulsions me font perdre toute raison, me tirent*

*Dans un puit trop profond.*

*Ma conscience s'évapore.*

*Qu'ai-je fait pour penser à des choses pareilles ?*

*Une main sur le cœur et l'autre sur l'oreille, je tremble de peur.*

*Personne ne veille.*

*Je ne veux rien entendre du moins jusqu'au réveil.*

*Raconter mes rêves, idiotie insensée !  
Ils m'enverront à l'asile et mes cauchemars continueront !*

*Tes paroles filent dans mon esprit, le tordent et  
l'empoisonnent,  
Ta voix m'envoûte d'un bien dangereux.  
Sous tes pouvoirs fascinants, je n'ai plus aucun contrôle.  
Mon corps éphémère me trahit, je fuis le temps.  
C'est le plaisir du néant.*

Il est six heures moins dix. Je n'ai pas fermé l'œil. Parfois, elle se tait, parfois elle parle, parfois je ne sais pas. Jamais elle ne s'est comportée d'une manière aussi étrange et inquiétante. Le manque de sommeil fait de gros dégâts. J'irai chez elle lui en toucher deux mots. Un boucan pareil...

*La haine cultive le désir,  
Mes peurs ne veulent plus rien dire.  
Ton regard m'inflige un coup si violent,  
Je succombe aux tentations  
De ton charme inexistant.*

Je me lève. Il est l'heure, le soleil pointe le bout de son nez. Mes baskets aux pieds, mon doigt sur la sonnette, elle ne répond pas. Je sais qu'elle ne dort pas, normal, nous sommes voisins depuis longtemps et je connais ses horaires. A huit heures, j'entends habituellement les stores et la douche. A neuf heures, ce sont les couverts qui claquent, les portes des armoires fermées, parfois trop brusquement. A dix heures, ce sont ses talons sur l'escalier. Il est neuf heures, je n'ai pas entendu les stores. Juste ses murmures continuels.

L'appeler serait ridicule, je ne veux pas me faire remarquer par tous les autres habitants. Je pousse la porte. Quelle inconsciente ! Il faut fermer sa porte à clé lorsqu'on va se coucher... Qui sait qui pourrait rentrer te cambrioler !

Mes souliers grincent. Maintenant, le long corridor, un gros tapis rouge avec des carrés bleus. Son appartement est pareil au mien, parfaitement symétrique. Je regarde par la cuisine. Tout est en ordre, rangé, propre. Le salon. Peut-être s'est-elle endormie sur le canapé ? Personne.

Il ne reste que la chambre. Si elle n'y est pas, c'est qu'elle est encore dans la salle de bain. Et si c'est le cas, je n'ouvrirai pas la porte sans appeler avant les urgences : un bain de sang ne m'inspire rien de bon. Espérons qu'elle dorme encore.

Je m'avance. Quelques rayons de lumière percent au travers des stores. Silence menaçant. Katy est étendue, là, au bord de son lit.

Debout à côté d'elle - enfin ce qui reste d'elle - lui. Effrayant. Voleur d'esprit. Mon regard le dévisage de haut en bas, la tignasse blanche, un nid de rides, une tunique noire, des boutons ivoire et des baskets antiques.

*Jennifer Malherbe*





Lorsque l'envie de partir loin devient pesante, c'est qu'il est temps de partir ! Lorsque je n'en ai pas les moyens, j'écris.

On me dit souriante, pleine de joie de vivre, on me souhaite le bonheur, chose que je ne connais toujours pas. J'ai des failles, je ne les transmets pas dans mes écrits, car je maudis le malheur.

Je veux du drôle, de l'ironique, du comique, et ceux qui n'en veulent pas se consoleront bien sans moi.

Je crois en l'écriture comme en un pouvoir d'évacuation, de calme, de libre court.

Et si nous pouvions, le temps d'un texte, devenir l'opposé de nous, qui dirait non ?

**Vanessa Pinto, 18 ans, vit à Clarens.**

## Question d'humidité

Je viens d'arriver. Je m'installe à mon poste, m'apprête à travailler. Il arrive à son tour, il vient d'aller chercher, comme chaque matin, un café *doppio*, fort et italien, rien de mieux pour faire de l'ombre à Al Pacino. Il retourne dans son bureau qui surplombe le reste d'une salle organisée en *open space* (le boss garde ainsi un œil sur tous ses employés). Il me faut un temps pour réaliser qu'il me sourit. Lui qui d'habitude garde ce visage froid et impénétrable montre gentiment ses dents, oui toutes, de manière ridicule, je l'avoue. Il se force et cela se remarque. Je prends ce faux-sourire comme une tentative d'intimidation. Il faut dire que mon patron n'est habituellement pas agréable envers ma personne. Il a pour moi un mépris incompréhensible, hésitant. La journée risque d'être riche en surprises.

En même temps qu'il se dirige vers son office, trône du roi de ces lieux, il passe vers moi : « vous, dans mon bureau ! », digne de *Swimming with sharks*. Patron tyrannique à nouveau à bord. Aussi froid qu'à son habitude. J'ai presque oublié son sourire passager, tout comme sa fausse gentillesse. Je reconnais par contre son tic, il a l'habitude - hormis de crier sur moi - de marcher en se grattant la tête. J'avoue que je ne peux m'empêcher d'avoir un sourire au coin des lèvres, lorsque je le vois en pleine réflexion, malaxant ses cheveux si peu nombreux. Oui, M. Blanchard n'est plus tout jeune, comme l'indique sa calvitie précaire.

Je réfléchis, j'ignore le pourquoi de ma convocation, je n'ai, à ma connaissance, rien fait de mal : allons, vas-y,

qu'est-ce qu'il te veut, réfléchis... Non, calme-toi, tu es un trop bon employé pour qu'on te fasse une remarque quelconque. Viré ? Pas possible ! Rien que d'y penser... Je devrais plutôt prendre sa place !

Bon, j'avoue, même si la nouvelle ne peut être mauvaise, un tête-à-tête avec mon patron me plaît moyennement.

Je m'approche délicatement de son bureau. Habituellement si bien rangé, pour une fois dans un état pitoyable, désespéré. Que se passe-t-il avec lui ? Pourquoi si nerveux ? Si gentil, mouais, pas tant que ça... Café *doppio* posé sur la table, déplacé préalablement plusieurs fois (des ronds sont visibles sur des papiers éparpillés). Dossiers ouverts, trois ou quatre, empilés, formant une muraille devant sa chaise. Calendrier affiché, mais gribouillé. En rouge, dates de redditions, éditions, remarques, tout est visible, mais illisible, en bleu, jours de congés, en vert, réunions. Fenêtre fermée, stores baissés, la bête reste impassible face à la vie extérieure. Veste de costard, tenue habituelle, par terre, comme si elle avait été lancée. Lui qui est si soigneux la pose toujours sur sa chaise. Tiroirs ouverts, feuilles déchirées, froissées, chiffonnées, empilées dans la poubelle et parsemées tout autour. Anormal.

J'arrive presqu'à l'entrée de son antre. Avec soin, je m'apprête à tenir la poignée pour ouvrir la porte, je ne veux pas provoquer la bête, l'humeur lunatique est l'un des grands défauts de mon employeur.

Là, moment d'intense réflexion : c'est sûrement cela, je suis le seul... Oui ! Ce n'est pas ma faute si je l'interromps, le contredis lors des *brain stormings*. Mes idées sont nettement meilleures, c'est tout, il faut qu'il se rende à l'évidence. Mes remarques lui restent en travers de la gorge. J'en suis sûr, c'est ça !

Au travers d'une vitre masquée par un écriteau indiquant « M. Blanchard, Rédacteur en chef, Qualixus company », j'observe cet homme qui tout à coup me paraît familier. C'est la première fois que je ressens une

compassion éphémère, certes, mais présente envers mon patron. Il fait les cent pas. Ne semble pas énervé. Je ne suis pas encore rentré... Il est visiblement préoccupé, inquiet, si ce n'est désespéré. Ce n'est pas normal, il est jamais comme ça !

Je me rappelle soudain le slogan, la phrase encourageante qu'il répétait sans arrêt à mes collaborateurs et à moi-même, « l'innovation est source d'inspiration », toujours d'un air sérieux et la main sur la tête. A phrases importantes, tics présents !

A ce moment précis, mon supérieur ne doit pas être convaincu de son slogan, de cette certitude qui le possède lors des *brain stormings*. Il prend son café *doppio*, moi, mon courage à deux mains.

J'ouvre la porte et pénètre dans son bureau, après avoir préalablement frappé. Je le regarde :

- Monsieur, vous m'avez demandé ?

- Vu que je te l'ai dit !

Mon patron est visiblement en colère, de mauvaise humeur, son inquiétude s'est métamorphosée, je crains le pire... Sa main s'agite, son café se renverse, il se brûle, sa colère augmente, je lui tends un mouchoir, il le prend d'un geste brusque :

- Argh ! Nom d'un chien, ça brûle, ce machin ! Ne faites pas l'innocent, je sais que vous êtes au courant !

- Au courant ?

Il frotte rapidement les parties atteintes par le café brûlant avec le mouchoir que je lui ai tendu. Même si la douleur s'est apaisée, ce n'est pas le cas de sa colère.

- Oui, au courant, espèce d'imbécile !

- De quoi ? Pourquoi imbécile ? Qu'est-ce que vous insinuez ?

- Trêve d'étonnement ! Ne fais pas semblant... Tu sais de quoi je parle ! Tu t'es rendu compte que je ne suis pas extrêmement sympathique, surtout envers toi.

Il recommence à se gratter la tête, cette fois-ci de plus en plus vite, comme s'il devait s'empresse de soulager une douleur qui se manifeste violemment sur son crâne. Trop de choses lui trottent dans la tête !

- Mais je suis pourvu de sentiments, de logique et d'intelligence, comme tout être humain.

J'ai envie de sourire, mais me retiens. Gardant un œil sur sa réaction, je décide de prendre le risque de lui couper la parole :

- Je n'en doute pas, M. Blanchard, toutefois, je dois vous avouer que je ne connais pas la raison de votre amertume envers moi !

Son visage s'endurcit. T'aurais mieux fais de te taire ! Tu vas ravalé tes mots... Mais, conservant son mouvement manuel de va-et-vient sur son crâne, il s'exprime d'un air plus hautain que d'habitude, comme s'il tentait de m'imiter :

- Eh bien, je t'avoue que tu as trop de manies, tu es trop sûr de toi, pire que narcissique, incessamment convaincu que tu es le meilleur ou supérieur aux autres ! Je n'apprécie pas ce genre de personnes, je ne supporte pas ces traits de caractère.

- Vous me voyez désolé, mais...

- Peu importe, le fait est que tu es doué dans ce que tu fais, Etienne. Tu es mon meilleur employé.

Vas-y, je l'attends, rajoute *malheureusement* ! Le silence s'installe, j'hésite. Il brise la glace :

- J'ai besoin de quelqu'un de qualifié pour le projet qui arrive. Mais assied-toi plutôt...

\*

Le bâtiment est devant moi. Jamais vu. Jamais imaginé. Jamais venu, même pour visiter les parties de production ouvertes au public. Les portes coulissent, j'entre. Je vois d'abord la réception, bouche-bée devant l'énormité de la

pièce, j'ai du mal à réaliser où je me trouve. Je peux voir (non grâce à des pouvoirs magiques, mais aux baies vitrées) les employés comptables à l'œuvre dans leurs bureaux. Comme pour Qualixus, l'office de travail est disposé en *open space*, toutefois pas de patron tyrannique en vue !

Je présente mon identité à la réceptionniste et demande les informations qui me sont indispensables.

Elle m'indique alors un jeune homme, la trentaine tout au plus, vêtu d'une combinaison bleue unie, avec pour seul coupe-couleur, le logo de l'entreprise et un badge indiquant son nom. Il est sensé me montrer le chemin et présenter mon travail, il sera mon mentor pour les premiers jours.

- Salut ! Moi, c'est Gaston.

Il sourit de toutes ses dents. Sincère, il paraît content de son travail, ou d'y échapper. Hypothèse à approfondir.

- Salut, moi, c'est Manuel, c'est toi que je dois suivre, juste ?

Je lui rends son sourire, bien que moins éclatant que le sien.

- Exactement ! Je travaille avec toi, je suis chargé de t'accompagner dans ton travail durant ta première semaine. Je serai une sorte d'auxiliaire. On y va ?

- Je te suis !

J'ai très vite remarqué la bavardise de mon collègue. Moi qui d'habitude aime étaler mes connaissances, je demeure silencieux. Endroit inconnu, pas encore assez d'aise. Je dois rester le plus discret possible. Gaston me demande si j'ai des problèmes avec le français, si je suis étranger. Je lui réponds tranquillement que je maîtrise la langue de Baudelaire. Avec un sourire, il répond :

- Il me semble bien que tu n'as pas d'accent...

Mon auxiliaire ne se doute de rien, et tant mieux. Je le suis alors dans le local, si on peut l'appeler ainsi, vu sa taille. Il ressemble à un hangar. Je peux observer plusieurs

employés à leur poste qui vérifient que les machines fonctionnent et produisent correctement. Quelle tâche passionnante ! Levant la tête, je vois des panneaux indicateurs : « Buitoni - pizza », « Findus - lasagnes, poisson, légumes », « Thomy - moutarde, mayonnaise, barbecue », « Nesquick - céréales », et bien d'autres. J'ai bien compris de quelle partie de l'entreprise il s'agit : la production. Le chocolat, ou encore l'eau, siègent dans un autre bâtiment, peut-être même dans une autre ville.

\*

Je commence la rédaction, je vois déjà l'article complet. Je l'imagine se déployer en écriture automatique. Nestlé peut préparer son épitaphe, sa fin est proche ! Je vais dévoiler ce secret que personne ne connaît, mais que beaucoup convoitent. M. Blanchard sera amplement satisfait et je serai à coup sûr augmenté !

Je revoyais la scène :

- Assieds-toi plutôt, Etienne... Tu connais sûrement Nestlé ?

- Nestlé... L'entreprise suisse par excellence qui s'est répandue dans le monde entier, et qui...

- Exactement ! N'en dis pas plus. Laisse-moi parler ! Eh bien, j'ai une mission totalement nouvelle à te proposer, même si je sais que ta réponse sera positive. Toi qui aimes prouver tes capacités.

Son sourire narquois est de plus en plus inquiétant. Je le lui rends, même si mon visage est plus crispé que le sien.

- Voilà le topo : l'entreprise a un ingrédient secret qu'elle insert dans tous les plats surgelés qu'elle prépare. Et Dieu sait le nombre de plats surgelés qu'elle produit !

M. Blanchard se gratte la tête. Sourire fixe au milieu d'un visage bien en chair. Il cesse ce raclage continu et commence une sorte de massage, certainement plus



agréable. Inquiétant et anormal. Je ne comprends plus le comportement de mon patron. Incohérent, insensé.

- Et j'ai entendu dire, d'après mes sources, que cet ingrédient était prohibé, et pas qu'en Suisse, mon cher Etienne !

- Quel sera alors mon rôle ?

- Je t'ai trouvé un poste chez Nestlé, tu vas travailler avec les responsables de la nutrition qui contrôlent le bon fonctionnement des machines. C'est-à-dire que tu vérifieras, par exemple, si la machine produit bien des pizzas, si elle doit en produire... Compris ?

- Euh... Oui, je crois.

J'hésite un moment, puis me résous à ne pas lui poser une telle question : comment avez-vous réussi à me trouver un poste dans cette entreprise si cotée ? Cela m'intrigue, mais pas au point de le mettre, en ce moment de jouissance professionnelle, en colère.

- Tu vas ensuite te débrouiller, j'ai bien dit : DÉBROUILLER, pour découvrir quelle est la nature de cet ingrédient. Rappelle-toi qu'il est interdit d'utilisation dans la fabrication nutritive, donc ne viens pas en me disant qu'ils utilisent des champignons...

- Est-ce que j'aurais des complices dans l'entreprise ? Ou serai-je vraiment tout seul ?

M. Blanchard me regarde avec de grands yeux. Je n'attends plus de réponse. J'ai bien compris que si je me faisais prendre à fouiner chez Nestlé, je serais le seul à risquer ma carrière.

- Bien, je vois que tu deviens perspicace ! Tu commences dès demain. Ah, j'oubliais : tu as ici une fausse carte d'identité, tu seras Manuel Vitrio, voilà le contrat de travail que tu devras présenter à la secrétaire qui te recevra demain. Tu ne verras pas le patron de Nestlé, il n'a pas de temps à perdre.

Je prends les documents. Je m'attends à un « bonne chance ! » ou une dernière exigence de mon supérieur pour

cette mission digne des plus grands films d'espionnage. Je défie James Bond ou encore OSS 117 et j'en suis fier. Mais rien. Ou si peu :

- Je compte sur toi, Etienne, montre-moi que j'ai eu raison de te confier ce projet. Tu auras l'honneur d'écrire l'article qui changera deux entreprises : Nestlé et Qualixus company !

\*

Gaston m'emmène aux vestiaires. Casier, combinaison bleue, bonnet blanc et sac où ranger le tout, tout m'est fourni. Je me change. Il m'amène à mon poste, comme tous ces humains agissant comme des robots aux mouvements répétitifs, je vais devoir contrôler la production des pizzas *quattro formaggio*, *prosciutto* et *funghi*. Il travaille avec moi, un peu plus loin. Travail parallèle. Chacun sa ligne, chacun ses pizzas ! Vraiment génial, ce nouveau travail !

Les pizzas sont ensuite empilées et emmenées afin d'être livrées. Ce qui se passe avant et après la production, je n'en sais rien, et je n'ai pas le droit d'en savoir plus, d'après Gaston.

- C'est mieux pour toi si tu te contentes de faire ton travail, de bien le faire.

Ouais, ouais, ouais... J'ai une mission et je ne vais pas faillir à la tâche ! Je commence soft. Discrétion, travail et efficacité font partie de mon vocabulaire.

Lundi, mardi, mercredi, une semaine passe et je me suis fondu dans la masse. Je m'entends avec tout le monde, sans avoir de dangereuses affinités. Gaston essaie parfois de trop s'intéresser à moi, je deviens alors froid envers lui. Il m'est d'une grande aide. Il me donne, sans le savoir, ni même s'en rendre compte, les informations qui me sont nécessaires. Mon enquête avance. Ma mission sera une réussite !

- Dis-moi, Gaston, tu connais, toi, la recette des pizzas ? Ce qu'ils mettent à l'intérieur ?

- Euh non, mais elles sont bonnes ! C'est ce qui importe, non ?

- Ouais, mais c'est quand même bizarre que nous ne connaissons pas les ingrédients des produits, dont nous nous occupons !

- Bof, c'est pas important, tu sais...

- Si tu le dis, mais quelqu'un est-il au courant ?

- Ceux qui ont établi les recettes, et le boss, encore des questions, Et'?

Gaston abrège souvent mon prénom, façon de montrer sa sympathie. Ou, façon de me dire qu'il en a assez de mes questions.

- Non, c'est bon ! Merci quand-même pour ton aide !

- Bon, remets-toi au travail...

Le lendemain, Gaston est malade. Sa ligne de travail est arrêtée, pas de remplaçant. Je décide de faire une petite escapade dans les coulisses de l'entreprise. Je suis aux aguets. Je veux des indices, des informations. M. Blanchard en a besoin et je veux qu'il soit satisfait de mon travail. « Entrée interdite, sauf permission. » Je remarque que les employés de ce secteur-là ne sont pas habillés comme moi. Eux en blanc. Moi en bleu. Cherchez l'erreur ! Il m'est impossible de faire un pas de plus.

- Eh ! Toi, là ! Qu'est-ce que tu fais ici ? La prod', c'est de l'autre côté ! Vas-t-en ou j'appelle le chef et tu feras pas long feu !

- C'est bon, c'est bon. Je m'en vais...

Me voilà revenu à la case départ. Réflexion, réaction. Allez, réfléchis... Oui ! Les vestiaires ! Il doit sûrement y avoir une tenue blanche !

Vestiaires. Casiers fermés, d'autres ouverts... Des chaussettes traînent, chaussures, parapluies, beaucoup trop d'objets par terre à mon goût. On voit que la grande majorité des employés sont de sexe masculin. Sexe fort...

Mais pas pour l'ordre. J'observe à l'intérieur de tous les casiers. Mal odorants ou parfumés, il y en a pour tous les goûts. Certains sont personnalisés. Images que j'aurais préféré ne pas voir...

Plus que trois casiers à fouiller et je n'ai toujours pas trouvé la combinaison qu'il me faut. Bingo ! Une combinaison blanche qui traîne. Je me change en vitesse. J'enlève mon bonnet - il n'en avait pas le gars que j'ai vu - et remets mon badge. En route pour l'expédition !

« Entrée interdite, sauf permission. » J'ouvre et pénètre discrètement dans ce hall criblé de portes. Les employés s'amassent, passent d'une porte à l'autre, le nez dans leurs documents. Je ne cherche pas le contact pour ne pas risquer d'être repéré. Je ne me cache toutefois pas. Gauche ou droite ? Je regarde d'un côté et de l'autre. Tout ce blanc me fait songer à un hôpital. Mal à l'aise. Je commence à me sentir lourd. Je vois des hommes, ils portent des masques, comme ceux des blocs opératoires. Je choisis la gauche. Intoxication. Fumée, gaz, et autres se pavant dans l'air. Plus désagréable, tu meurs !

Je commence à comprendre. Gauche, addition des agents conservateurs comme l'acide formique (E 236), sulfite de calcium (E 226) ou encore le formate de sodium (E 237). Droite, congélation dans une chambre froide ou conservation au sec dans une autre pièce. Et dans la salle en face de moi, c'est quoi ? Je peux observer un tapis qui mène à une pièce qui se trouve à deux mètres de moi. Elle passe ensuite vers la gauche, puis vers la droite, dans un conduit. Particulier. Les deux pièces latérales sont blanches, tout comme le reste du couloir. La pièce frontale est verte. Pourquoi ?

Je sens quelque chose me tapoter l'épaule.

- Hum, je peux savoir ce que vous faites ici, Monsieur...

Il regarde mon badge.

- Monsieur Vitrio ?

- Je... Je... Je n'ai pas le droit d'être ici ?

La pression monte. Je me sens rouge tomate. James Bond n'a pas de crainte à avoir, je ne lui ferai pas d'ombre. Mains moites. Je sens une goutte qui coule le long de mes tempes, puis le long de mon visage. J'ai peur et cela se voit.

- Non. Vous ne faites pas partie de ce secteur. Veuillez partir immédiatement !

- Très bien. Je pars sur le champ.

Je rebrousse chemin et me dirige vers la porte de sortie que je connais déjà par cœur maintenant.

- Pas si vite... On m'a averti qu'un intrus s'était introduit ici. Permettez-moi de douter qu'il s'agisse de vous.

- Moi ! Non ! Où allez-vous chercher une idée pareille...

- Suivez-moi, Monsieur Vitrio.

Il est temps de passer à l'action, j'allais revenir à la case départ, voire pire ! Il est temps de réveiller le Jackie Chan qui sommeille en moi ! Je me retourne et « hop ! », un double crochet du droit. Aïe ! Je ne pensais pas que ça faisait si mal ! Lui aussi a eu mal. Assommé par le coup auquel il ne s'attendait pas. JCVD l'a dit : il faut être *aware* !

Deux autres hommes arrivent sur moi. Et maintenant, tu fais quoi, Superman, hein ? Allez réfléchis. Utilise quelque chose qui les toucherait les deux à la fois. Je regarde à gauche, à droite. Il n'y a que des tables. En faire bon usage. C'est pas que t'es pas musclé. C'est juste que t'as pas la force nécessaire pour les soulever ! Je me décide. Je choisis une des tables, m'accroche à elle et d'un coup sec, commence à la pousser de toutes mes forces. Les deux hommes sont conscients, certes, mais à terre. La table n'était pas assez haute pour faire plus d'effet. Ne sois pas bête, il n'y a que dans les films qu'un petit bâton peut assommer un de ces gros gorilles ! Un coup de pied dans chacun, ils sont faits.

J'ai de la chance. C'est encore l'heure de la pause, j'ai encore dix minutes avant que tout le personnel débarque. *Go !* Je cours à toute allure jusqu'à une porte verte. J'essaie d'ouvrir... Fermée ! Mince !... Les clés, elles doivent être...

Mais oui ! C'est l'autre guignol qui les a ! Je me dirige vers lui, récupère les clés, ouvre la porte. Ouah ! La pièce est immense. Des machines peuplent le moindre recoin. Des panneaux indiquent sur les machines le type de produit concerné. « Pizzas / Céréales / Sauces / Pâtes / Poisson... »

- Il existe vraiment ?? Je... Ouah ! Je m'avance vers « Pizzas ». Une liste :

*A ajouter aux quantités normales :*

<i>E260 Acide acétique</i>	<i>+ 0.5 mg</i>
<i>E261 Acétates de potassium</i>	<i>+ 0.3 mg</i>
<i>E262 Diacétates de sodium</i>	<i>+ 1 mg</i>
<i>E263 Acétates de calcium</i>	<i>+ 0.1 mg</i>

Ce sont tous des aditifs salins, acides. Ils truquent la nourriture. Voilà qui est intéressant ! Mais, attends, ce n'est pas possible qu'ils ne fassent rien pour la détérioration. Le sel, ça ronge ! Je regarde dans tous les coins, rien. « Deux jours de conservation anti-humidification », un panneau sur une porte qui se fond dans le décor. La pièce étant verte et les machines en métal, elles s'avèrent faciles à discerner. Cette porte est du même vert que le reste. A part la pancarte, pas si grande que ça d'ailleurs. C'est donc ça, j'ai découvert le secret de Nestlé. Je fais un tour vers les autres listes pour voir si les chiffres correspondent. Identiques. Et bien, c'est facile à expliquer. Ils ajoutent ces additifs, puis ceux de conservation, et finalement, gardent les aliments deux jours à l'abri de l'humidité. Je suis scotché ! Je savais que les entreprises étaient prêtes à tout pour vendre, mais de là à nuire à la santé de ses consommateurs. Il faut que je me dépêche d'écrire cet article ! J'entends des bruits de pas. Les dix minutes sont écoulées ! J'arrache une liste, l'enfile dans la poche de mon pantalon, sous la combinaison et cours. Je bouscule des personnes et d'autres me bousculent à leur tour. Je cours, tête baissée, de peur que l'on me reconnaisse ou que l'on se

souviennne de moi. Partir. Je ne pensais qu'à ça. Direction vestiaire. Pendre mes affaires. Direction sortie.

\*

J'ai commencé à travailler chez Qualixus company immédiatement après avoir terminé mes études universitaires en marketing et journalisme, cela fait une dizaine d'années, douze, pour être exact. Je me prépare à commencer l'écriture de mon article s'annonçant brillant et perspicace, comme toujours.

J'allume mon ordinateur d'un doigté subtile, enfile avec délicatesse ma clé USB sur laquelle je garde mes articles confidentiels jusqu'à terme de rédaction. Précieuse ? Evidemment ! Cette clé m'accompagne depuis le collègue, une action de chez *Interdiscount* ! Je clique d'un air satisfait, confiant, à la limite du contagieux, sur l'icône me permettant d'ouvrir un nouveau document. Je tape sur les touches de mon clavier, comme si j'effleurais un œuf prêt à éclore, le titre de mon futur article. « Agents secrets... du président ? »

Un sourire s'inscrit sur mes lèvres, le moment est enfin arrivé, je travaille sur ce rapport depuis au moins trois semaines. C'est un de mes plus longs travaux. Les personnes que j'ai interrogées ont été coopératives et les réponses que j'ai obtenues sont plus que parfaites ! Ce qui m'a pris beaucoup de temps est d'avoir dû intégrer dans l'équipe éditoriale un nouveau, un certain Gaston Lefèvre. Il aurait dû participer à la conclusion de l'article que je rédige, mais je l'en ai exclu. Je trouve que la décision de l'inclure dans le projet ou non m'appartient.

Je lève soudain la tête, mon patron vient d'arriver, il me sourit narquoisement, comme s'il tenait mon destin entre ses mains, je ressens dans son regard l'antipathie qu'il ressent pour moi quotidiennement depuis douze ans. Quelque chose se trame. Il passe devant mon poste de

travail : « vous, dans mon bureau immédiatement ! », digne de *Swimming with sharks*. Je ne confonds pas mon supérieur avec un quelconque Al Pacino ou autre mafioso qui menace ses employés, loin de là. Quoi que... Je me dirige plus confiant que jamais. Une promotion ou quelque chose du genre m'attend. Ah ! Son poste est à moi ! Tout ce temps de travail, d'attente ! Toutes ces qualités qui font de moi un être et un employé parfait, innovateur et responsable... Voilà mon heure de gloire.

Je m'arrête deux minutes devant la porte vitrée de M. Blanchard. Je le vois. Il fait les cent pas, se gratte la tête. Alternance de maltraitance unguéale et malaxation manuelle. Il est visiblement préoccupé, son tic habituel est visible. Et je vais, je crois, bientôt en connaître la raison.

J'entre discrètement. Mon chef me jette un regard plus méchant, mais aussi plus compatissant qu'à son habitude. J'ai la pressante envie de me métamorphoser en souris et me glisser dans le premier trou venu.

- Monsieur, vous m'avez demandé ?

- Ne fais pas l'imbécile, Etienne !

- Que puis-je faire pour vous, monsieur Blanchard ?

- L'heure est grave, Elias. Mais assied-toi plutôt...

D'un geste rapide, il place sa main sur sa tête et recommence à la glisser de haut en bas, de plus en plus rapidement, comme dans un mouvement de coulisse. J'ai presque une sensation de contagion, j'ai envie de me gratter la tête aussi.

- Te souviens-tu de mon slogan ?

- « L'innovation est source d'inspiration », c'est bien ça, non ?

- Exact. Etienne, combien de temps cela fait-il que tu travailles pour Qualixus ?

- Approximativement douze ans, M. Blanchard, mais pourquoi cette question ?

La crainte se lit sur mon visage. Si sûr de moi trois minutes auparavant, je me trouve complètement désarmé,



désemparé, perdu, méconnaissable. Lui, froid, visage impassible, tics exagérés, compassion inexistante.

- Eh bien. Comment dire... Tu es viré, Elias !

\*

Nous sommes le 14 janvier 2009, mon nom est Etienne Elias. Narcissique, sûr de moi, sympathique, viré.

Aujourd'hui, il pleut. Lorsqu'il pleut, mon imagination me joue des tours. C'est une question d'humidité.

*Vanessa Pinto*



## Tricheur !

- T'as jamais triché, toi, étant gosse ?

- Oh, ce n'était pas la même chose à l'époque...

- Des excuses... Même au scrabble, tu disais : si, si « gzyxos » existe, je t'assure, ça vient du grec !

Me retrouver dans ce cas ? Pas possible. Mon père se disait être un exemple. Il était très bon pour donner des conseils : ne triche pas, ne mens jamais, patati et patata... Mais pour les suivre, il n'y avait plus personne.

J'ai toujours essayé de ne pas lui ressembler, c'est, je crois, cause perdue.

Quand j'étais petit, lorsqu'avec ma mère, nous croisions l'homme qui balayait les rues, elle me disait :

- Tu vois, mon trésor, si tu ne veux pas finir comme lui, il faut travailler à l'école !

Merci maman ! Me voilà diplômé universitaire en commerce avec de nombreux stages en entreprise... mais au chômage ! Ramasser les feuilles n'est pas pour moi. Je suis trop propre sur moi pour faire ce genre de boulot.

Non, je me contente de mon compte en banque généreusement nourri par mon paternel tous les mois. Histoire de se faire pardonner du très bon père et mari qu'il fut. Pour ne pas passer mes jours à ne rien faire, je donne des cours à gauche, à droite, organise tous les week-ends des soirées. Et ça fonctionne. J'ai une réputation du tonnerre !

Ah, j'oubliais de me présenter. Daniel, 29 ans, statut social préalablement posé, célibataire endurci, immense peur de l'engagement, à la recherche du bonheur (inclus dans le pack : travail fixe), je préciserais bien quelques points de

plus, mais le mystère, il est où après ? On se croirait dans les petites annonces, je dis non, sans hésitation !

A part mes nombreuses connaissances et une sociabilité démesurée, j'ai quelques personnes qui comptent dans ma vie. Clara, 28 ans, ma sœur, ma confidente, avec qui je suis resté très proche. Camille, 26 ans, ma coloc', avec qui je me marre bien, elle est chouette, quoi. Bertrand, 30 ans, mon meilleur ami, le mari de ma sœur, ils se sont connus grâce à moi, je suis content du résultat. Et enfin Jérémy, mon hamster. Il m'en faudra toujours un à cajoler ! Cette petite boule de poils aura bientôt un remplaçant, ce genre de petites bêtes ne dure pas longtemps, c'est déjà le troisième Jérémy que j'ai.

Ok, j'avoue que je ne suis pas l'homme parfait, mais je m'en sors. Camille a de la chance, vu que j'ai du temps libre, c'est moi qui fais à manger tous les soirs. Les courses ? C'est pour Bibi. Et évidemment le ménage... Mais non, je rigole ! N'abusons pas, le ménage, on le partage !

Finalement, on est comme un couple, sans en être un. Si je n'ai jamais tenté quelque chose avec Camille ? Non, je n'ai pas pris le risque, comme je l'ai dit, pas d'engagement !

J'aime faire la fête, oui, le monde de la nuit, il n'y a que ça de vrai ! Je profite des bonnes choses de ce monde-là, entre autres, les filles !

J'avoue, je suis plutôt beau gosse, mère nature fut généreuse : un teint parfait, une peau de bébé, des yeux bleus océan, un sourire harmonieux. Les rides ? Connais pas (mon secret : Nivea for men Q10+, mais chut...), un charme irrésistible et la tchatte qui va avec !

Une fille différente chaque semaine ? Non, chaque nuit.

La ressemblance avec mon paternel vient sûrement de là. Il a trompé ma mère une bonne centaine de fois en quinze ans de vie commune. Après tout, quand on aime, on ne compte pas. Oui, ma mère a tenu tout ce temps, après s'être finalement décidée à larguer ce porte-monnaie. Oui, mon père est riche.

La différence, c'est que moi, je ne trompe personne. Je profite du bonheur que sont les femmes. Cette sensualité possessive, cette attirance reconnue, quelque tentatrices qu'elles soient ! Et comme dit Oscar Wilde, le meilleur moyen de résister à la tentation est d'y céder.

J'ai tout de même des critères, ne crois pas que je drague pour draguer. Non, il faut qu'elle soit agréable et harmonieuse physiquement, je veux dire... les planches à pain ne servent à rien. Et puis qu'elle ait un feeling musical, j'ai le rythme dans la peau, elle doit pouvoir me suivre, car il faut l'avouer, tout commence par la danse ! Le reste suit... Que veux-tu ? Je n'y peux rien !

Cependant, tout changea quand :

a) J'ai fait un pari avec des amis : plus de filles pendant trois mois !

b) J'ai rencontré LA femme, celle devant laquelle tu restes bouche bée.

c) Camille a rencontré quelqu'un, elle a quitté l'appart', il me faut un/une remplaçant(e), les auditions commencent !

d) J'ai joué au scrabble...

Tu croyais vraiment pouvoir choisir ? Non... c'est moi le maître ! C'est mon histoire !

Alors continue à lire attentivement !

Tout a changé quand j'ai reçu une lettre de mon père :

*Danichou, tu sais que je t'aime, mais je ne peux plus te fournir de fonds, l'heure est grave, je quitte le pays. Il faut que tu te débrouilles ! N'essaie pas de me contacter. Ton père.*

Je suis resté bouche-bée. Comment celui qui me servait de porte-monnaie pouvait-il me laisser tomber ? Il fallait que je découvre ce qui se passait, mener l'enquête ! Mais d'abord, trouver un boulot... Je préférerais presque mener l'enquête d'abord... Allez Dan', tu es bien doué pour

quelque chose... Faire la fête, boire, draguer, conclure avec les filles, draguer, et draguer...

Me voilà gigolo. Non, j'exagère quelque peu. Donner un air tragique à mon histoire m'aide à l'embellir... Je tourne au philosophique ? Mince, je déteste la philosophie.

Pour être plus clair, je drague des femmes, l'âge ne fait plus partie de mes critères. Il suffit qu'elles aient un certain potentiel économique, et c'est dans la poche ! Si je les considère comme des objets ? Non, puisque je sers aussi d'objet ! Bon, je dédramatise, j'ai toutes les techniques pour ne finir au lit que quand la femme m'attire... Oui, oui, on a des excuses nous aussi les hommes. Exemples :

a) J'ai trop bu, je ne serai pas à la hauteur.

b) J'ai moi aussi des sentiments, ça va trop vite.

c) La dernière fois, ça s'est mal passé, je préférerais attendre avant de recommencer...

Pas mal hein ? C'est classique, certes, mais ça fonctionne.

Ne pense pas que ma vie est la même, j'ai dû quitter ma France, pour partir aux Etats-Unis d'Amérique. Si, si, c'est là qu'on fait fortune en tant qu'escort boy. Et puis, en France, on me connaît trop. Je mettais en risque ma réputation.

Alors Daniel Mai est devenu Denis Mate, je voulais garder les mêmes initiales... Inutile de préciser tout le temps que j'ai dû attendre avant d'obtenir le visa nécessaire. Et puis tout ce qui concernait la demande de changement de nom... J'ai vidé mon compte en banque en deux temps, trois mouvements. Billet d'avion, hôtel américain pour les premiers soirs, ensuite, séjours chez mes clientes. Je ne portais que mon sac avec des habits et quelques rares affaires de toilette.

Je ne montrais pas le contenu de mon sac pour éviter les soupçons. J'avais de la chance d'être français et de parler anglais correctement, sans aucun accent. Le fait que les styles vestimentaires soient différents a aussi joué son rôle. Souvent, elles n'aimaient pas mes tenues, ce qui se

résolvait par une après-midi shopping ! Qui payait ? Elles, évidemment. Là aussi, j'ai des trucs infailibles :

a) Mon cœur, non, laisse, c'est moi qui paye ! Sérieusement, c'est moi, le sexe fort... Bon d'accord, mais la prochaine fois, c'est moi !... Il n'y avait jamais de prochaine fois.

b) Oh ! Ma carte ne passe pas, je ne comprends pas, j'ai chargé mon compte encore hier... Merci, t'es un amour, je te rembourse dès que j'ai résolu le problème !... Il n'y avait jamais de remboursement.

Je me contentais de sortir de leurs vies, je ne m'engageais pas et ne communiquais pas mes données personnelles, il faut dire que je n'en avais pas.

Pas d'adresse, un téléphone avec une carte déchargée et débloquée que j'ai trouvée dans la rue. Je ne donnais que mon prénom (de travail évidemment), j'étais Max Mate. Oui, c'est pas mal trouvé, je sais. Mes clientes, je les connaissais, ou du moins j'apprenais à les connaître. Je restais assez de temps avec elles pour savoir quels endroits elles fréquentaient et leurs habitudes. Ce qui me permettait de ne plus les recroiser, dans la mesure du possible, évidemment.

Car une fois, j'ai recroisé Mélanie, trois mois de relation, j'y ai mis fin, elle n'a pas avalé la pilule. Blonde, serveuse, mannequin, jambes interminables et décolleté de rêve. Elle avait tout pour elle ! Elle essayait de me retrouver, et moi de l'éviter. Cela a fonctionné pendant six autres mois, et puis... Bam ! La rencontre au Sunset Café, où son nouveau mec l'avait amenée. J'étais content pour elle. Heureuse ? Elle le semblait, mais ne l'était pas. Elle m'a rejoint dans les toilettes, elle m'avait espionné toute la soirée ! Légèrement parano, la miss ! J'ai alors mis les points sur les « i », et même si nos bases ne sont pas restées très bonnes, elle s'y est faite... Entre nous c'était pas possible, elle était si extravagante qu'on aurait dit qu'elle faisait le même travail que moi !

Tu croyais que j'avais oublié Jérémie ? Non. Il est venu avec moi aux USA. Je lui ai acheté une cage plus petite et le voilà dissimulé dans un sac ! Ah, mais je pense à lui, je lui ai acheté une de ces boules où, étant à l'intérieur, il peut rouler dans l'appartement. Il s'amuse comme un fou ! Je suis déjà allé repérer les magasins où je pourrai en racheter, il faut être prévoyant.

Jérémie était tellement important pour moi qu'à chaque fois que j'avais une nouvelle cliente, je faisais les présentations. Il n'aimait pas trop les changements, mais nous n'avions pas le choix !

Amanda, jeune femme, vraiment charmante. Je crois que c'était la première fois que je m'imaginai me caser. Dan, réveille-toi ! Pas d'engagements, *remember* ? Ressaisissement ! J'ai squatté chez elle pendant quatre mois. Ce fut la première fois que je n'avais pas envie de partir.

Elle m'a supplié de rester, de vivre avec elle. Amour ? Le grand, le vrai, je ne sais pas. J'accepte, six mois de plus. Là, je ne peux plus supporter l'idée d'être subventionné par elle depuis autant de temps. Soit je la quitte. Non, je ne peux plus la quitter. Soit je me cherche un boulot.

Tu sais de quoi je parle, les yeux qui pétillent, les mains moites, la gorge sèche, les papillons au ventre ! C'est officiel, je suis amoureux, me voilà serveur.

Café du coin, travail et clients stables, pourboires, je commence à avoir une vie confortable : Amanda et moi emménageons ensemble.

Bonheur indescriptible. J'ai l'impression que tout va si vite, mais ce sentiment de lenteur en même temps !

Jérémie a son coin à lui, l'appartement est suffisamment grand pour nous trois, nous avons tout pour être heureux. Jérémie ne l'est pas, il souffre de solitude !

J'ai tout essayé, j'ai songé à acheter un chat. Mauvaise idée. Un chien ? Encore pire ! Une petite hamster ? Il n'en voulait pas. J'ai dû acheter une deuxième cage : Sidonie



n'était pas contente de se retrouver seule. Elle n'a pas duré longtemps, je n'ai pas réitéré l'achat. Amanda disait que c'était de sa faute, mais nous devons rester les trois !

Mon père a refait surface, j'ai reçu un e-mail de ma sœur disant qu'il avait repris contact avec elle et qu'il avait recommencé à fournir des fonds.

Mon compte en banque était à nouveau plein. Après quelques mois, j'ai acheté l'appartement. Plus de loyer, toujours serveur.

Ne me dis pas que je ne t'ai pas décrit ma belle ? Et tu n'as pas réclamé ? Quel bon lecteur ! Amanda est grande, belle, souriante, heureuse, quoi ! Une brune tendre et câline, que puis-je demander de plus ?

Jérémy s'est un peu calmé depuis que je lui ai offert l'équivalent d'Europa-Parc pour les petites boules de poils, il est aux anges ! Il s'amuse, saute, roule...

Un jour, rentrant du boulot, fatigué, je vais vers Jérémy pour le laisser gambader dans sa boule dans l'appart' et horrible vision !

Jérémy était mort. Couché, sans aucun mouvement, je ne savais plus quoi faire ! Aller en acheter un autre, me diras-tu ! Mais, Amanda n'était pas d'accord.

Rupture. Amanda foutue à la porte : elle m'avait dit qu'elle avait bousculé Jérémy dans sa boule le matin même, en balayant. Elle l'avait discrètement remis dans sa cage, sans mouvement, inerte ! Pauvre petite boule de poils ! Elle en avait marre.

L'appartement est maintenant à moi. Posé sur mon lit, Jérémy dans les mains, espérant qu'il se réveille. Je sens son pouls qui bat...

- Jérémy, t'es qu'un tricheur !

*Vanessa Pinto*

*Un livre a toujours deux auteurs : celui qui l'écrit et celui qui le lit, Jacques Salomé.*

Michel, un ami boulanger, me dit un jour qu'il détestait lire. Je n'ajoutai rien, mais me donnai pour objectif de lui faire apprécier les livres autant que j'aime les dévorer.

Le temps a passé et ma première nouvelle s'achève. J'ai un défi à relever. Je lui envoie le texte qu'il accepte de lire. Il avouera même avoir aimé l'histoire.

Quelques mois plus tard, j'amorce une deuxième nouvelle et lui en fais part. Pour mon plus grand plaisir, il me demande de la lui envoyer dès qu'elle sera terminée. Je suis sans voix, le lui fait remarquer. Il n'en revient pas non plus.

Depuis, les livres ne sont plus ses ennemis, il s'est laissé apprivoiser.

**Sophie Henchoz, 19 ans, vit aux Moulins.**

## Une dernière fois avant demain

Hey, ciao princesse, ça va ?

Elle ne répondit rien, mais ses yeux de chat me projetaient un amour infini (du moins c'est ce que je croyais).

Ma journée ? Bof, comme toujours. T'as faim ? Moi, oui. Qu'est-ce que tu veux que je nous prépare ? Égal pour toi, je suppose.

Alors que j'ouvrais le réfrigérateur, c'est avec nostalgie que je découvris son contenu modestement rempli.

Bon, très bien, jambon... pâtes... et... salade feront l'affaire, pas le choix, tu vas me dire.

Demain, il faudra que j'aille faire des courses, on a vraiment plus rien ! Ma journée donc ? Je t'ai quittée à 6h45, y avait peu de trafic, du coup, j'suis arrivé à l'heure. Mon patron me l'a fait remarquer et a insisté pour que ce soit plus régulièrement le cas. Tu voulais que j'y dise quoi ? J'ai simplement hoché la tête. N'empêche que je crevais d'envie d'y balancer que j'y pouvais rien, moi, si y avait beaucoup de circulation en général. J'ai préféré me taire. Je crois avoir bien fait, non ? T'es pas d'accord ? Quoi ? Non, j'ai pas fini de préparer le dîner. Patience. Tu m'écoutes ? Me suis donc installé à mon bureau. Huit heures pile quand mon ordinateur est prêt, page blanche ouverte, curseur clignotant, en attente de lettres à inscrire avant lui. C'est impressionnant la vitesse à laquelle il peut s'emballer des fois.

Malheureusement, ces temps, il est plutôt au pas et sait reculer à une rapidité qui me fascine. Bref, j'suis installé, tout est en marche. Devant moi, mon brouillon de la veille.

Je n'ai qu'à le taper et puis je passerai à ma prochaine chronique. J'sais pas ce qui plaît aux gens. T'en dis quoi ? C'est vrai, j'écris des banalités, des vérités. Des histoires, en gros. Tout n'est pas vrai, mais tout n'est pas faux non plus. Pourtant, j'adore mon boulot. Car je sais au moins une chose, c'est que même si je ne suis pas connu, ce que j'écris laissera une trace éternelle, enfin peut-être pas aussi longtemps. L'écrit ne s'en va pas, il persiste, quant à nous...

C'est alors que Franck est entré. Tu te souviens de lui ? Il est venu une fois m'apporter des dossiers. Non, tu t'appelles pas ?

Mais oui, pas très grand, assez gros, costard ajusté, la cravate qui ne lui permet de respirer qu'une fois sur deux, démarche dandinante, des lunettes à gros pourtour noir posé sur son petit nez qui font ressortir ses joues bouffies. Ça, c'est Franck.

Il arrive, un air stressé sur son visage. Il est en retard, il le sait, ça l'énerve. Il se dépêche, des gouttes de sueur perlent sur son front, il le sent, ça l'énerve, il prend son mouchoir et d'un geste vif, calculé, s'éponge. Son bureau est juste devant le mien, si bien que j'ai droit à ce spectacle tous les jours. J'y lance mon bonjour matinal. Il ne me répond pas, j'ai l'habitude. Il est en retard, il a chaud, il est 8h10, ce qui lui vaudra quinze minutes de déduction sur sa paye. A dire vrai, je ne me souviens pas de la dernière fois où je l'ai vu assis à son bureau avant moi.

Bon app'!

Ce soir, Phillip et Vincent viennent voir le match de foot, ça te dérange pas trop ?

- Salut les gars, entrez, bienvenue chez moi !

- Salut, Dan. Salut.

- Je vous présente Xana, mon ptit loup.

- ...

- Fais gaffe à ce que tu lui dis, Phil, c'est la prunelle de mes yeux.

- Installez-vous dans le canapé, vais chercher les bières !  
La soirée se passe. Le score est serré jusqu'à la dernière minute, le suspense nous tient tous trois en haleine...

\*

J'étais à mon bureau lorsque je réalisais à quel point ma vie commençait à prendre une tournure que j'appréciais. Xana m'apportait une compagnie, mon boulot se passait bien, jour après jour, l'inspiration allait et venait, et par-dessus tout, j'avais rencontré quelqu'un. Enfin pas exactement ou disons que je ne le savais pas encore.

Franck avait été viré au bout du compte. Je suis pas réputé pour être ponctuel, c'est vrai, mais entre nous, mon collègue et moi, c'est le jour et la nuit !

Et d'après Georges, mon patron, paraît que j'fais du bon boulot. Il me l'a dit dernièrement en me donnant une petite tape amicale sur l'épaule. Franck, lui, a déçu au fil des ans.

Et aujourd'hui, il s'en allait. Je réalisais que ce matin avait été mon dernier « bonjour » à cet homme ronchonnant qui n'avait pas besoin d'être mon copain ; la politesse, ça existe, merde !

En le voyant partir, costard serré, cravate étouffante, rouge écarlate, deux cartons sous le bras, j'étais, moi, dans ma chaise de bureau, confortablement assis, et par-dessus tout, heureux à la vue de ce départ.

Quand j'y repense, c'est affreux ce que j'ai pu avoir en tête. Il était quand même en train de se faire virer. D'un autre côté, je lui devais une fière chandelle ! D'ailleurs, je lui avais envoyé des chocolats, car grâce à lui, je voyais débarquer une femme, la première femme à travailler dans ce journal. Et quelle femme...

J'arrivais donc ce matin-là, pénard, ma chronique sous le bras, fier comme pas permis, car j'avais, me semblait-il, rédigé quelque chose de sensationnel, pour une fois.

Je m'installe, lance mon « bonjour », Franck s'en va.

La matinée se grignote tranquillement. Et c'est alors qu'à treize heures tapantes, une femme entre. Georges lui fait prendre place dans son bureau. Normal, il reçoit régulièrement des personnes désirant faire paraître quelque chose de particulier pour la semaine à venir. Voilà qu'au bout d'une petite demi-heure, il sort, elle le suit, ils passent tous deux devant mon office, je dis rien (j'écris, tu comprends), et elle, elle fait quoi ? Elle s'installe dans l'ancien bureau de Franck ! Je reste scotché. Que vient-elle faire ici ?

Georges repart. Je rêve où il m'a fait un clin d'œil ? C'est alors qu'elle s'approche. Quoi ? Elle vient vers moi. Reste calme. D'accord, ça fait un bout de temps que t'as pas causé à une fille, mais t'assures toujours. Elle me tend une main charmante. Bonjour, je m'appelle Joyce, très enchantée. Evidemment, je lui réponds que tout le plaisir est pour moi (tu penses bien !). J'ajoute qu'elle est la bienvenue parmi cette équipe masculine. Elle sourit, elle a certainement compris où je voulais en venir. Bah ouais, on va pas y aller par quatre chemins, une femme dans un journal, pis quoi encore ! Elle repart, et travaille discrètement.

A l'époque de Franck, je ne regardais jamais ce qu'il fabriquait. Une fois m'avait suffi. C'était peu dire. J'avais des images de lui gravées pour toujours. Je revois son costard prêt à craquer dans son dos, le bourrelet qui se forme au niveau de son ventre et qui se laisse agréablement admirer des deux côtés du dossier de la chaise. Mais ce qui m'avait beaucoup amusé, c'est ces fameux pantalons qui laissent entrevoir ses mollets, ainsi que ses chaussettes jacquards. Ça m'a toujours fait marrer. Et j'aurais bien voulu demander s'il avait de l'eau à la cave !

Aujourd'hui, tout était différent. J'aurais pas su dire le nombre de fois où mon regard s'était posé sur elle. Comprenez que j'avais l'angle de vue rêvé. Je pouvais l'observer sans être démasqué. Ses cheveux chocolat

relevés en un chignon laissaient voir sa nuque, son chemisier bleu pâle dessinait un dos droit, tandis que sa jupe bleu marine épousait parfaitement la forme de ses cuisses et de ses jambes à n'en plus finir surplombées de talons aiguilles... En gros, pas du tout mon genre ! Non, je plaisante.

C'est bientôt l'heure, pourtant. C'est la première fois que je n'ai pas envie de quitter mon bureau. Je lève la tête pour la voir une dernière fois avant demain. Elle a déjà rangé son nécessaire. Elle s'approche, elle va filer. Non. Elle s'arrête (encore ?), je relève la tête. Ses yeux azur me transpercent, impossible de m'en détourner. Elle me demande si je suis pressé ou si nous pouvons aller boire un verre, pour que je lui en dise plus sur le fonctionnement du journal.

- Avec joie !

J'en arrive à oublier que je devais aller chez Phil pour voir le match.

En la voyant sortir, je revois même ce bon Cookie Dingler fredonnant « Femme libérée ». C'est sûr, celle-là, j'allais tout faire pour pas la laisser tomber. Pourquoi je pense à ça ? Faudrait déjà qu'on apprenne à se connaître ! Moi, j'étais déjà accro.

En cette fin de journée, nous partons tous les deux.

C'est à l'hôtel de ville que je l'emmène boire un café. A peine entrés, les vieux du coin commencent leurs commérages. Pour une fois, je suis franchement énervé. Y ont vraiment rien d'autre à faire ? En même temps, c'est un événement. Une femme allait bientôt prendre part à la rédaction du journal qu'ils lisent. Et que je sois avec elle, c'était le bouquet !

Je salue deux-trois connaissances d'un signe de la main. Et nous prenons place. Tessa, serveuse et amie d'enfance, s'approche. Nous passons commande. Elle repart. Avant de s'être entièrement retournée, elle m'adresse un clin d'œil. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec ça ?

\*

Cela faisait plus de deux mois que Joyce et moi collaborions. Nous avions fait connaissance depuis. Elle était époustouflante au travail. J'aimais sa façon d'écrire bien plus que la mienne. Elle était douée. Et d'après ce qui se disait, les gens étaient contents. D'ailleurs notre chiffre de vente augmentait. Si bien que nous allions bientôt commencer à sortir un exemplaire supplémentaire par mois, avec uniquement des chroniques.

Georges était fier de son équipe. Du coup, mes quelques arrivées tardives le dérangent beaucoup moins. Pour autant que le journal était prêt quand il devait l'être et que tout roulait.

Mis à part le travail, Joyce et moi avions quotidiennement l'habitude d'aller boire un verre le vendredi soir. Je la désirais à n'en plus finir. Mais je voulais pas tout foutre en l'air, tu comprends. J'avais envie, vraiment, de tout savoir sur elle. Tout ce qui la touchait m'intéressait. Et ça, depuis la seconde où je l'avais aperçue. Je commençais à me persuader que de son côté, il y avait un intérêt, serait-ce minime, mais qu'il y en avait un.

J'allais d'ailleurs confirmer cette idée ce vendredi-là. Alors que nous buvions tranquillement notre café, elle me regarda si profondément, elle cherchait certainement à savoir à quoi je pensais (heureusement, elle ne le pouvait pas). Personne ne parlait, et c'était bien aussi. Je lui ai proposé d'aller dîner une fois. Elle n'a pas répondu, ses yeux avaient tout dit. Et un sourire délicieux se dessinait sur son visage.

En sortant, il pleuvait des cordes.

- J'te raccompagne ?

- Non, non, ça va aller.

- Avec ce temps, tu plaisantes. Allez viens, j'ai la voiture.



Dans la voiture, l'ambiance était agréable. Mais lorsque nous arrivions à destination, un petit malaise était palpable. Fallait-il tenter quelque chose, au risque de s'en ramasser une ? Nos rapports restaient basés sur le travail et l'amitié. Pouvait-il se passer autre chose ?

Elle décroche sa ceinture, se tourne, m'observe.

- J'ai passé une très bonne fin de journée, merci beaucoup, chuchote-t-elle.

Elle s'approche, me fait la bise.

- Ecoute, Joyce...

Oh, pis merde, vieux, qu'est-ce que tu fous ? Vas-y ! Je m'approche et l'embrasse. Elle me rend mon baiser avec fougue. Je constate qu'elle a autant résisté que moi. J'ai l'impression que j'avais exploser. Tout mon corps est en éveil. Plus rien ne nous retient. Nos bouches se frôlent, son cou se présente à moi. Elle passe ses mains autour de ma taille, sous ma veste. Elles sont glacées, si bien que je sursaute, ce qui la fait pouffer de rire. Elle reste ensuite dans mes bras, un moment, en silence. S'abandonner ainsi à l'autre, s'avouer une attirance réciproque, sans pour autant s'être entièrement donné, était une libération. Elle me demande alors si je veux entrer. Elle en a envie, c'est clair. Pareil pour moi. Étrangement, c'est un « non » qui sort de ma bouche. Je m'étais presque pas entendu le dire, tellement c'était bizarre.

- Je comprends, répond-t-elle simplement.

- Non, non, c'est pas du tout ce que tu crois. Je veux pas que l'on se précipite, tu vois.

- A demain, beau gosse !

Elle m'embrasse encore une fois. Baiser charnel. Elle me le fait payer. Elle veut me montrer à quel point je manque quelque chose ce soir. Et me démontre à quel point j'ai envie d'elle. C'est tellement vrai, en plus. Après cet enlacement, elle part, alors que j'en aurais redemandé encore et encore.

- Fais de beaux rêves, beauté.

Un regard, et elle ferme la porte. Il ne pleut plus.

\*

- Ah, Xana, tu vas pas croire ce qui m'arrive !...

Cela fera bientôt cinq ans que ça dure avec Xana. Mais elle et moi, ça n'a failli pas se faire. Quelle rencontre inoubliable !

J'habite un petit village montagnard. Mes voisins les plus proches sont tous paysans. Un jour, alors que je rentre du travail, qu'est-ce que je vois au fond du garage, une minuscule boule de poils, deux yeux bleus apeurés me regardent. Je tente une approche. Elle se cache, je n'insiste pas. Mais je dois faire quelque chose. Chaque jour, je vais alors mettre un peu de lait au fond du garage. Chaque jour, le bol est vide, ce qui me réjouit. Et puis, au fil du temps, on s'acclimate l'un à l'autre. Elle s'est laissée désirer, et puis elle a bien voulu se laisser caresser. Depuis, on ne se quitte plus. Et ce n'est plus au fond du garage, mais bien sur mon lit qu'elle passe ses nuits.

C'est fou ce qu'un animal peut changer la vie. J'étais le bouffon de service, incapable d'être ponctuel deux jours de suite, égocentrique, opportuniste, célibataire endurci, tu penses bien, j'en étais presque à me parler à moi-même. Et Xana est arrivée. Apeurée : il a fallu que je prenne du temps pour l'appivoiser. Coquette : il a fallu que je m'occupe de sa toilette. Câline : et là, c'est moi qui lui dis merci, car elle m'apporte un peu d'amour. Affamée : c'est plus comme avant, où je mangeais lorsque j'avais faim. Désormais, je me dois de préparer quelque chose à des heures régulières, d'où ma ponctualité qui se développe. En cinq ans, j'suis quand même arrivé 27 fois à l'heure au boulot.

C'est vrai que je me demande comment je n'ai pas encore été viré. En même temps, pas difficile, vu le journal miteux que nous produisons une fois par semaine. Je ne le

critiquerai pas d'avantage, il me permet tout de même de vivre de ma passion, l'écriture...

Viens par là, Xana. Je t'ai un peu laissé tomber ces derniers temps. Mais, tu vas peut-être bientôt rencontrer Joyce. Tu vas l'adorer. Va falloir qu'on range tout ce bazar, au cas où elle débarque sans prévenir...

Dans mon lit, je me sens sérieusement seul. Quel con ! Pourquoi ne pas être entré ? En plus, je n'allais pas la revoir. Elle allait voir ses parents ce week-end. J'allais crever. Encore deux jours entier sans la revoir.

Lundi matin, huit heures pile. Je suis installé à mon bureau. Mon ordi est prêt. Page blanche ouverte, curseur clignotant. Pourtant quelque chose ne va pas. Joyce n'est pas là. Je travaille au ralenti. L'après-midi se passe dans le même état d'esprit. Elle ne franchit pas la porte du journal. Où est-elle, bon sang ?

J'arrive chez moi, et inconsciemment, je n'ai qu'une idée en tête. Je l'appelle. Aucune réponse. Quelque chose cloche. Je ne tiens plus. Autant aller voir chez elle, sait-on jamais.

J'arrive, il fait nuit. Je frappe. Frappe. Et frappe encore.

- Joyce, t'es là ? Joyce !

J'essaie la porte. C'est ouvert.

- Joyce ?

Je découvre une cuisine vide. Mais un petit halo de lumière scintille sur la droite. Je pénètre dans le salon. Une bougie se consume. C'est là que je la trouve, assise par terre.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ?

- Non, ça ne va pas.

Je m'assieds à côté d'elle, elle éclate en sanglots. Elle vient se réfugier dans mes bras. Nous restons là un moment. Quel soulagement de pouvoir la serrer contre moi. Elle relève la tête et m'offre sa bouche. Notre brève séparation a encore accentué le désir qui nous unit. Je l'attrape, la porte et la dépose délicatement sur le canapé. Nos mains se

perdent sur nos corps chauds. Cette fois, je ne me défilerai pas. Elle ôte mon pull, sa blouse tombe. Quand tout à coup, un seul mot glacé sort de sa bouche.

- Arrête.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- Va-t-en ! Dégage !

- Qu'est-ce qui te prends ?

- Y a rien, laisse-moi !

- ...

- Je te dis que j'veux plus te voir !

Elle est complètement folle, elle ne se contrôle plus. Elle hurle que je dois m'en aller, qu'elle est un monstre. C'est alors qu'elle commence à me frapper. Elle a besoin de sortir cette colère, si bien que je la laisse faire, jusqu'à épuisement.

Je lui prends les mains. A bout de force, elle ne résiste pas. Le souffle court, elle s'affale contre moi. Je la serre, le calme revient.

- C'est fini.

Cette dispute était la première d'une longue lignée. Je ne comprenais généralement rien de ce qu'il se passait. Tout à coup, pendant quelques jours, la femme que j'aimais se métamorphosait. Elle m'envoyait balader, elle ne voulait voir personne. Elle me disait qu'elle devait réfléchir à sa vie, elle avait besoin d'être seule. Alors qu'autrement, c'était une boule d'énergie, elle éclatait sans cesse de rire, elle rayonnait (je ne vous raconte pas les nuits d'ivresses qu'elle me faisait passer).

Six mois que nous étions ensemble. Tout le monde avait été très rapidement au courant. A petit village, rapidité de propagation des nouvelles inouïe. Les gens croyaient tout savoir sur tout le monde, mais en ce qui nous concernait, ils se trompaient.

Après presque une année à habiter chez Joyce ou chez moi, nous avons décidé qu'elle vienne chez moi, c'était plus grand. Tout se passait à merveille. Enfin, en apparence. Au fond, je m'inquiétais pour Joyce. Elle n'était franchement pas facile à vivre. Qu'avait-elle ? Elle agissait si bizarrement. Son comportement semblait s'aggraver. Il n'y a pas si longtemps, lorsqu'elle était au fond du trou, elle avait pris quelques anti-dépresseurs de trop. J'étais arrivé à temps, elle les avait vomis. Nous nous étions disputés, ce n'était pas nouveau. Je lui disais qu'elle devait aller voir un médecin, j'étais prêt à l'accompagner. Elle avait dit que ça passerait. Et n'avait plus jamais voulu en reparler.

\*

Chaud. Trop chaud. Qu'est-ce qui se passe ? Froid. Noir. Ma tête cogne. Il fait nuit ? Oui. Mes cheveux. Qu'est-ce que... Tout me revient. Soif. Je me lève, descends l'escalier. J'atteins difficilement le frigo. De l'eau. Non. Toujours trop chaud. Pourtant mes pieds sur le carrelage sont glacés. Rester là. C'est tout. Je reste là. Assise sur le carrelage, à côté du frigo. Trop froid. Une clope ? J'attrape le paquet du bout des doigts. La nicotine s'infiltré. Acre. Je ne fume pas assez souvent pour apprécier. Ca tangué. Je grelotte. Va bien falloir que j'me relève, retourne au lit, Dan n'aura rien vu, encore une fois, aucune question, pas d'affrontement, je serai seule dans ma douleur. J'irai mal, comme souvent. Tout me fait mal. En finir ? Non. J'aime trop ça.

Xana s'approche. Elle, elle entend tout, voit tout, tous les soirs, toutes les nuits, toujours là depuis plus d'un mois maintenant.

Elle se couche sur mes pieds. Ils sont froids, elle le sait. Elle sait tout. Elle voit tout. Toujours. Pourquoi tu viens vers moi ? Tu sais que je vais pas bien. C'est ça ? Je veux pas que tu viennes me donner de ta tendresse, tu le sais ! T'es

qu'un animal, après tout. Tu sers à rien. Allez, ouste ! Tu vois pas que j'veux être seule !

Ma clope est finie. Je m'accroche au buffet, mégot à la poubelle. Ma tête me tourne. Froid. Noir. Je grelotte encore. Mon verre m'échappe. Bruit... Fracas. Mille morceaux. Xana détale. J'explose. J'en attrape un deuxième, il se brise, un troisième gicle en éclats lui aussi. Merde ! Merde ! Fait chier ! J'avance alors. Deux minuscules pas. Les bouts de verres, craquellent, s'infiltrant, s'enfoncent. Je m'écroule.

- Chérie ?

Voilà, manquait plus qu'il se réveille. Descend pas ! Il est déjà sur le pas de la porte.

- Qu'est-ce qui t'arrives ? Mais tu saignes ! Tes pieds, oh mon dieu. Attends, ne bouge pas...

Il a ramassé les morceaux. Je suis restée là, sans être sûre d'exister vraiment. Il m'a soulevée. Je me suis laissée faire. Pourquoi ? Je l'ignore. Il m'a délicatement posée sur le lit, est allé chercher de quoi soigner mes plaies. Il peut soigner les écorchures, mais à l'intérieur, c'est à vif. Rien ne peut aider, rien ne changera.

- Ecoute, chérie, je m'inquiète vraiment. Je vois bien que quelque chose cloche. Ça peut plus durer !

- Dan, s'il te plaît, on en parle demain. J'suis épuisée.

Après avoir tout rangé, il se couche à mes côtés, sans un mot, sans une caresse, sans un baiser.

\*

- Xana ! Xana ! Tu rentres maintenant !

C'étaient les dernières paroles de Joyce, alors que je partais pour le journal ce matin-là.

- J'y vais, ma chérie. Bonne après-midi. A ce soir !

Je ne le savais pas encore. A mon retour, elle ne serait plus là. Je n'avais rien osé m'avouer. Joyce était déjà dans la

pénombre à mon départ, c'était le cas depuis plus d'un mois.

Ce soir-là, à mon retour, le noir serait la seule couleur visible pour elle. Nous nous engueulerions encore. Elle était folle et moi, fou d'elle. Je ne pouvais pas la laisser ainsi. Il fallait qu'elle se soigne. Jusque là, elle avait toujours répondu la même chose. C'est rien, chéri, juste un peu déprimée, t'inquiète pas, va ! En rentrant ce soir, je ne m'attendais pas à ça. Le pire. Une vraie gifle en pleine gueule ! Joyce hospitalisée. Quant à...

Ma pauvre, celle qui me faisait voir la vie autrement, ma confidente, morte.

C'est peut-être ridicule, j'ai pleuré. Pleuré pour un animal. Ce n'était pas n'importe lequel. Elle comprenait tout, seule la parole lui manquait. Je souffrais. Qu'est-ce que j'me sentais con ! J'avais pas pleuré à l'enterrement de grand-père. Et pour un chat, fallait qu'un flot se déverse !

Que fallait-il que je fasse ? Elle avait été trop loin, là. Comment avait-elle pu ? Pourquoi ? Comment oser encore la regarder sans avoir du dégoût ? Toutes ces questions tournoyaient dans ma tête. C'était immonde ! De quel droit osait-elle ?

Et puis, le verdict est tombé. Diagnostic annoncé par le médecin : Joyce est atteinte d'un trouble bipolaire, répertorié dans les troubles de l'humeur appartenant à la psychose maniaco-dépressive. Le choc. La pilule a du mal à passer. La mort de Xana par la femme que j'aime.

Xana, morte. Joyce, bipolaire. J'encaisse.

Trois jours d'hospitalisation pour Joyce. Je suis seul. Seul chez moi. C'est le vide. Que lui dire en allant la voir ? Chérie, je ne veux plus de toi... Chérie, t'es un monstre !... Chérie, je sais pas quoi dire... Chérie, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Je ne peux même plus te regarder en face !

En arrivant dans sa chambre, aucune de ces paroles ne sortit. Elle n'osait pas me regarder. Je voyais sa douleur, sa culpabilité.

- Bonjour, chérie.

- Je t'en prie, épargne-moi les bonnes formules, et arrête de faire comme si tout allait bien ! Dis une fois ce que tu penses, traite-moi de tout ce que tu veux, je le mérite, j'suis un monstre, c'est affreux ce que j'ai fait. Tu m'en veux, je le sais, je comprends !

Je ne pouvais pas tout lui balancer à la gueule comme ça. Pas maintenant. Elle avait l'air si affaiblie dans ce lit, son visage confondu avec la couleur de sa blouse.

- Je te dois des réponses. Je suis malade, tout comme ma mère. Avant de venir ici, tout allait plutôt bien. Je n'avais pas besoin de médicament, car il ne m'arrivait que quelque fois d'être un peu morose, rien de plus. J'étais stable. Et puis j'ai déménagé. Nous nous sommes rencontrés. Ne te sens pas coupable, chéri. De toutes petites choses sont chez moi une source de stress affolante. Notre collaboration, nos vendredis soirs et mon déménagement chez toi, par exemple, sont une suite de facteurs décisifs. A chaque fois que je te disais que j'allais chez mes parents, c'étais en fait chez le médecin que je me rendais. J'avais peur que tu me quittes si je te révélais ma maladie.

Pour ce qui y est d'hier... Je me répugne, mais je n'étais plus moi-même. Tu vas trouver ça dingue, mais t'arrêtais pas de parler à Xana. J'étais à l'écart. J'avais l'impression que tu ne t'adressais qu'à elle, et moi alors ? La jalousie s'est emparée de moi. Xana par ci, Xana par là. Tu es parti. Elle ne rentrait pas. Et j'sais pas, ce qui m'a pris. J'étais déjà en phase de chuter. J'ai attrapé le chat, les clefs, la voiture, le véto...

\*



J'arrive au journal. Personne à saluer. Nous ne sommes plus que Georges et moi. Je me noie dans le travail. La matinée se grignote tranquillement. Et c'est alors qu'à treize heures tapantes, une femme entre. Georges la reçoit dans son bureau. Ce n'est pas normal. Mon cœur palpite, l'excitation me gagne. Elle ressort seule du bureau, passe devant mon office, s'installe à l'ancien bureau de Franck. Que vient-elle faire ici ? C'est alors qu'elle s'approche. Quoi ? Elle vient vers moi. Reste calme. J'me la coince. Elle me tend une main charmante. Bonjour, je m'appelle Joyce, enchantée...

Avant que je parte, elle me demande si je suis pressé ou si nous pouvons aller boire un verre, pour... Elle hésite.

- Parler ! Oui, avec joie !

\*

Dan avait une grande faiblesse : son cœur était trop bon. Il était heureux avant, et maintenant, il l'était à nouveau, j'étais là. J'avais su l'attirer dans mes griffes, comme une araignée capture sa proie dans sa toile. Je le savais, il ne me quitterait plus. C'était plaisant de voir l'attirance que je suscitais. Au début, il ne m'avait désirée que pour mon physique, mais avec le temps, il m'avait découverte. Il croyait me connaître, j'aimais le laisser maître.

Il avait une confiance aveugle. Pauvre homme. Que c'était plaisant et drôle à la fois de le voir si sûr. Il m'imaginait en bonne santé. Tout était redevenu comme avant. Il avait tort. Un malade reste un malade, pour toujours. J'en riaais aux éclats ! Comment pouvait-il croire que je prenais réellement le lithium prescrit ? Quelle naïveté.

Depuis mon retour, il s'était gentiment proposé de venir chaque matin contrôler que je respecte le dosage, comme s'il s'agissait d'une gamine de six ans. J'avais accepté pour le voir en dehors du boulot. Chaque matin, il passait chez

moi, c'était bon d'avoir sa présence un instant. Et puis, comme si tout était rentré dans l'ordre, on se retrouvait directement au journal, il n'inspectait plus ma bouche. Il croyait que j'avais retrouvé un état stable. Un malade reste un malade. J'avais perdu ma liberté. C'était inacceptable. C'était plus fort que moi, j'avais très vite décidé de les prendre n'importe quand.

\*

- Salut Dan, c'est Joyce. Appelle-moi quand tu seras chez toi.

...

- Dan, c'est encore moi... Et tu n'es toujours pas chez toi. On est samedi et je me demandais si on allait se manger quelque chose ensemble ce soir ? J'attends ton appel.

...

- Dan, qu'est-ce que tu fabriques ???

...

J'attends, j'attends encore et encore. Blottie dans mon canapé, les yeux rivés sur le téléphone. Rien. Il fait nuit. Combien de temps suis-je restée là sans bouger ? Je l'ignore. Il va me rappeler.

Le jour se lève, aucun appel. J'attends. Il va bien finir par me téléphoner.

Toc, toc, toc.

- Joyce, t'es là ?

Trou noir.

- Joyce, Joyce, tu m'entends ?

\*

Avant même d'avoir mis cuire de l'eau, je n'avais qu'une idée en tête : avait-elle pris ou non ses médicaments ? Je cherchais dans les trois tiroirs devant moi. Pas là. Les buffets, rien. Dans tous les placards, aucune trace de tablettes. La table encombrée de journaux, rien.

\*

Il était parti. Il me reviendrait. Pourtant, mon cœur ne faisait plus que pomper mon sang, il ne savait plus dans quel sens battre. Il résonnait, c'était tout. Je brûlais. J'ai alors eu un seul réflexe. Le son de ma voix. Le seul à me rappeler que j'étais en vie. J'ai hurlé, hurlé à la mort. Mais qu'elle vienne donc me chercher. A quoi bon vivre ? Ce n'était même pas une vie que j'avais là. On aurait dit une bête dans une foire. J'imaginai les gens rire. Tout se chamboule. Des rires se mêlent, un fond de musique, encore des éclats de voix, je vois Xana, ton visage, Dan, t'es là ? Tu me souris ? Il fait toujours nuit. Je ferme les yeux, je veux me réveiller. Je ne rêve pas. Soudain, le silence qui règne dans mon salon m'assourdit. Tout s'effondre. Encore. Je te perds. Je t'ai fait du mal. Je souffre en silence pourtant le bruit résonne au loin. Je sombre.

*Sophie Henchoz*



## Horizon sans retour

*Journal : le besoin de consigner toutes les réflexions amères, par l'étrange peur qu'on arriverait un jour à ne plus être triste.*

E. M. Cioran

Histoire suspecte. Entre mes mains, un carnet reçu par la poste hier. D'apparence banale, je ne saurais dire s'il appartient à un homme ou une femme. Aucune adresse. Je ne sais d'où il provient, ni qui me l'a envoyé. Je l'ouvre. Il est daté de 2001.

Tu ne comprends rien, moi non plus d'ailleurs. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te raconter n'importe quoi.

Laisse-moi d'abord me présenter : Eric Miller, 32 ans, pas marié, pas d'enfant. Pour l'instant, je suis en mode reconstitution. Le cœur brisé, je débute une nouvelle vie ici. C'est un nouvel appartement qui m'a accueilli il y a peu de temps, dans une ville qui m'est totalement étrangère : New York. Je dois t'avouer ne toujours pas savoir la raison qui m'a poussé à accepter d'être muté dans ce havre où la paix se recherche constamment.

J'ai débarqué ici il y a une semaine. Pourtant, j'ai toujours cette hantise de ne pas retrouver l'endroit où je vis, à l'inverse d'un oiseau migrateur qui sait toujours retrouver son chez-lui. Le plus surprenant, ce à quoi je ne suis pas encore habitué, c'est le bruit. J'ai cette sensation

perpétuelle d'un bourdonnement persistant. Les taxis se démarquent grâce à leurs klaxons, tandis que voitures de police et ambulances rejettent un interminable son strident. Ce n'est que lorsque le sommeil m'envahit, que ce tumulte s'estompe enfin. Je dors mal. De plus, malgré toute cette activité envahissante, je me sens plus seul que jamais. Je ne connais personne. Aucun voisin ne s'est déplacé pour me souhaiter la bienvenue. Ils ne savent même pas qu'une autre personne a emménagé ici. Par curiosité, j'ai pris le temps de m'arrêter devant les boîtes aux lettres ce matin. Des noms étrangers, espagnols pour une partie. Des abréviations. Des noms plus connus tels que Smith ou Jones. Je regarde, hébété, chaque nom, comme s'ils allaient me révéler quelque chose ou comme si j'allais pouvoir les retenir en une seule lecture. Tout à coup, mon attention se fixe sur l'un d'entre eux, le troisième : Mrs Dovel. Il y avait donc une femme avant moi dans mon appartement. Il me faudra remédier à ce petit détail. Qui sait, peut-être qu'un quelconque voisin s'apercevra du changement, même si j'en doute fortement ? Personne ne semble remarquer mon arrivée.

Heureusement, je débute bientôt mon nouveau travail, où j'espère recevoir meilleur accueil que dans le bâtiment où je réside, et encore !

En fin de compte, je réalise que je n'étais peut-être pas prêt pour ce départ. D'accord, je ne connais encore rien. Mais c'est si grand.

Et puis, incontestablement, je pense à toi. Toi que j'ai en quelque sorte abandonnée. Mais notre histoire n'était pas possible entre ces deux mondes. Il fallait que je m'en aille. Je sais que c'est dur pour toi. Pour moi aussi, tu sais. Je ne cesse de penser à toi. Je me surprends en train de sourire lorsque je contemple cette photo rayonnante, sur laquelle tu sembles heureuse. Que fais-tu ? J'imagine toujours l'heure à laquelle tu vis. Je suis en décalage dans ce monde inconnu. Nous ne sommes séparés que depuis quelques

jours et il me semble qu'une éternité a passé. Aucun appel. Je ne t'en ai pas donné non plus. C'est peut-être mieux ainsi, à vrai dire. Le contact ne ferait qu'accentuer la déchirure. Et je ne veux pas que tu souffres. Et je n'en ai pas non plus envie. Le temps est la seule manière pour arrêter de souffrir. Du moins, il apaise. J'aimerais t'oublier, tu sais. Passer à autre chose, me reconstruire. Mais je ne peux pas. Comment passe-t-on par-dessus six ans de vie commune ? Tu me manques tant. Que nous est-il arrivé pour que nous n'arrivions pas à trouver de compromis ? Je ne cesse de me le demander. Nous n'avions pas les mêmes horizons et notre amour n'était peut-être pas assez fort pour résister.

Accoudé à la fenêtre d'où j'ose à peine regarder en bas, j'observe la lune étincelante. C'est à maman que je pense maintenant. Elle me disait toujours que quand on aime une personne et qu'une distance nous sépare d'elle, il suffit de regarder la lune. Elle fait vivre l'amour.

Lecteur, pardonne mon égocentrisme. Il ne faut pas que je me laisse dépasser par ce gigantisme, cette vie à cent à l'heure. Mais plutôt reconnaître que j'ai besoin d'un temps d'adaptation et que je ne peux pas toujours tout contrôler. En plus, je n'ai pratiquement pas dormi et l'épuisement se fait sentir. Et va savoir pourquoi, c'est précisément dans ces moments-là que de toutes petites et infimes choses deviennent très vite une affaire d'état. Oui, tu as bien compris où je voulais en venir. Je te parle de cette troublante histoire qui me tombe dessus. J'hésite encore entre destin et fatalité. Et voici pour toi, lecteur, ce que je lis à l'instant:

*Vendredi 30 décembre 2000 :*

*J'ai décidé de commencer ce journal que Lisa m'a offert pour Noël et, impatiente de raconter ma vie, absolument peu passionnante, (j'admets) je l'ai entamé avant le début de l'année 2001. Moi, c'est Evéanne Kildow, Eva, Ev', Vava pour*

*les intimes ! 21 ans, noirette aux yeux bleus. Du genre : te prends pas la tête et croque la vie à pleines dents, t'en as qu'une, c'est fait pour. Bah, sinon, j'ai toujours une seule obsession en tête en ce moment : ~~je suis célibataire~~. Aïe, j'l'ai dit... Je ne sors actuellement avec personne (bcp mieux nan ?) En plein dans des études de psychologie (me demande pas cmt c'est possible, j'sais pas moi-même). Je vis dans un petit studio à New York, Brooklyn, avec Lisa, ma colocataire et bestfriend depuis plus de la moitié de mon âge. Rien de plus cool que la coloc' pour sortir du cocon familial. J'en oublie notre 3<sup>ème</sup> colocataire, toujours fidèle, ma chienne Honey (super original je sais...)*

*Je me demande vraiment pourquoi je raconte ma vie, au lieu d'utiliser ce carnet à des fins plus intelligentes. A croire qu'il y a peut-être un temps où chacun a besoin de se confier... Bon j'arrête ici mon délire qui ne mène nulle part !*

*Samedi 31 décembre 2000 :*

*Comme j'ai commencé, peux plus revenir en arrière ! Ça pourrait pt-être porter malheur, non que j'sois vraiment superstitieuse, mais qui sait ?...*

*J'ai pas profité de ma matinée pour faire mon jogging comme je le fais habituellement, p'tit plaisir matinal, so fresh, et toujours le meilleur moyen pour être total awake et se sentir en pleine forme. Généralement, une boucle d'une heure et quart dans des recoins magnifiques que trop peu de gens connaissent.*

*Aujourd'hui, j'ai préféré dormir, privilège accordé en ce jour de week-end ! Ça fait tellement de bien =)*

*Au début de l'aprèm, Lisa m'a traînée dans la boutique d'en face, pour acheter une robe à l'occasion du nouvel an. Moi dans une robe -.-' J'déteste les robes ! Faut pas que Lisa lise ça. Pis pour finir, on a trouvé des fringues sympas. Et une robe, c'est pas si mal. C'est qu'une fois par année aussi. Alors un ptit effort. Quoi dire de + ? Ce soir, jour de fête, mes amis, moi dans une robe, belle soirée en perspective !*



*Dimanche 1<sup>er</sup> janvier 2001 :*

*Bonne année !!! Hier soir, trop bo !, nous avons profité de nous amuser et avons fêté joyeusement le cap de cette nouvelle année. Et ouais, l'an 2000, terminé ! Cher journal, faut que j't'avoue un truc : je m'amuse beaucoup à écrire les simples faits de mes journées. En + tu vas pas me croire, et j'sais pas si c'est un hasard que j'aie commencé à te noircir et la rencontre d'un ami de Lisa. Il s'appelle Alex. On va se revoir. Ça commence plutôt bien cette année !*

*Autrement, trop space mais j'ai une énorme brûlure au niveau du cou. Je vois pas ce que j'ai pu faire. Rien d'inquiétant, pt-être une simple allergie. Au garçon pt-être, ha ha ha... J'achève ici car Lisa m'hurle dessus en disant que le film a commencé !*

Cela n'est autre qu'un journal intime. Pourquoi me l'avoir envoyé à moi ? Je réfléchis, tente de faire le lien. Non, je ne vois vraiment aucun rapport. Je pense à maman qui s'énervait trop régulièrement à cause de mes oublis. Eric, où est ton sac d'école ? Tu l'as de nouveau oublié dans le bus ? Bravo, une fois de plus, je vais devoir aller le rechercher !

J'avais toujours la tête dans les nuages. C'est encore le cas. Pourtant, c'est elle qui est morte suite à des complications de la maladie d'Alzheimer. Je souris. Ah, maman, quelle injustice. Toi qui avais une mémoire pour tout, incollable sur les numéros de téléphone ou autres dates d'anniversaire, il a fallu que cette maladie te choisisse. Mes pensées se mélangent et je me souviens d'un film, *The Notebook*. Une femme atteinte de cette maladie, son mari tente de la faire se ressouvenir en lui faisant la lecture d'un journal, il s'agit de leur histoire. Elle revient alors l'espace d'un instant, sa femme. Il n'est plus un étranger. Et puis, tout s'envole, elle replonge dans son monde. Je m'égare là. Que dit la suite ?

*Lundi 2 janvier 2001 :*

*Aujourd'hui, rien ne va, journée de m\*\*\*\*! J'suis restée endormie, j'ai manqué des cours et j'ai toujours cette brûlure qui me démange. Maintenant, y en a une deuxième qui s'est formée sur mon bras droit. J'sais pas c'que c'est. Quand je relirai ça une fois, ça me fera trop marrer de voir cmt j'ai flippé pour rien. N'empêche que c'est vraiment bizarre, j'ai jamais eu ça. Et j'te jure que je devine quelque chose. J'ai montré mon bras à Lisa. Perplexe, elle m'a conseillé d'aller consulter mon médecin, pour clarifier la situation. T'aurais dû voir sa tête ! Dem 8h45 rdv chez le docteur. Sur ces nouvelles peu réjouissantes, je te laisse.*

*Mardi 3 janvier 2001 :*

*Ce matin, j'suis allée comme prévu chez le docteur et Lisa m'a accompagnée. Trop la dèche cette consultation ! Le toubib me dit cash qu'il voit rien. Pareil pour Lisa (qui ne me l'avait pas dit hier, grrrr...) ! J'avais l'air bien, moi. Ah, pis le médecin me scrutait avec une attention si particulière, à la recherche d'un signe quelconque de... de quoi ? De folie ? Non, j'suis pas folle ! Et au moment où j'écris, je revois sa tête ahurie. Ça me saoule. Vais aller prendre l'air en ville avec Lisa. See you soon.*

Je n'y comprends rien. C'est surprenant, non ? Ces filles sont des étrangères pour moi, la seule chose que nous ayons en commun, c'est l'appartement dans lequel je me trouve aujourd'hui. Ce doit être la raison pour laquelle j'ai reçu ce journal, étant donné que l'adresse de la boîte aux lettres n'a pas été modifiée. D'ailleurs, si je me souviens bien, il n'y avait qu'un seul nom figurant sur la boîte. Etrange.

C'est intrigant, ce journal s'arrête le 3 janvier, plus rien n'a été écrit par la suite. Or, elle raconte vouloir le poursuivre.

Comme je n'ai rien de spécial à faire, j'en profite pour rechercher des informations sur ces demoiselles, afin de renvoyer le carnet à bon adresse. Après plusieurs heures dans le monde virtuel, je trouve enfin un article, je le lis :

### **MORT SUSPECTE**

**NEW YORK** Ce mercredi matin 4 janvier 2001, une jeune femme âgée de 21 ans a été retrouvée sans vie par sa colocataire à Brooklyn. En entrant dans l'appartement, c'est avec stupeur qu'elle découvrit son amie, allongée par terre, inerte. La police n'a pas voulu se prononcer sur les circonstances de la mort.

Après interrogation de Mrs Lisa Dovil, il semblerait que l'origine de cette fin tragique soit une forme de démence que son amie avait développée en ce début d'année. Une enquête a été ouverte...

À la façon d'un arbre foudroyé, la photographie située en-dessous me fait tressaillir. Une femme gisante, une autre près d'elle. En-dessous, deux noms désormais connus : Évéanne Kildow et Lisa Dovil. Ces noms apparaissent dans le carnet, ainsi que sur ma boîte aux lettres. Et je comprends dès lors pourquoi un seul nom y figure à présent. La colocataire a habité seule ici après la mort de son amie.

Je n'en reviens pas. J'étais seul à m'apitoyer sur mon sort et voilà que j'apprends qu'une femme est morte à l'endroit où je me trouve. Je dois retrouver Lisa. Elle a peut-être envie de garder le journal. L'annuaire. Je le prends, l'ouvre, cherche. Douglas... Douville... Dovil, ça y est, j'ai trouvé. Elle résiderait au numéro 21 de la 37<sup>ème</sup> rue, soit encore et toujours MON appartement. Sa nouvelle adresse ne figure pas. J'appelle les renseignements. Ça sonne, j'attends, on

me répond. Je dicte le nom et par chance, on me donne un numéro. J'appelle. Ça sonne. Cette fois, un répondeur s'enclenche. Je laisse un message ? Oui, c'est mieux.

Elle ne me rappelle pas.

Passé 22 heures, le téléphone s'ébranle, mon premier coup de fil. Je sais que c'est elle. Je ne me suis pas trompé. Sa voix est rauque, ce qui ne colle absolument pas avec la photo du journal. Elle paraît affolée, tendue. Elle est directe, va droit au but sans perdre de temps et me demande qui je suis et ce que je lui veux. Sa tension me gagne et c'est un peu sèchement que je lui déballe tout. Silence. Je demande si elle est toujours là, un petit « oui » résonne. Je crois qu'elle pleure. Je lui propose qu'on se rencontre, je veux lui remettre le journal. Nouveau silence. Elle a raccroché.

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi, hein ? J'arrive dans une nouvelle ville, et sous prétexte de recevoir un journal suspect qui ne m'appartient pas, je m'amuse à jouer les détectives, lis un article et réalise qu'une femme est morte où je vis. Alors j'appelle sa colocataire. Neuf ans après ! C'est de la folie. Pourtant, j'ai vraiment le sentiment que je dois faire quelque chose. Je suis impliqué maintenant. Bon, on se calme. Que faire ? Rappeler. Pas de réponse. Pour la deuxième fois, le répondeur s'enclenche. Je sais qu'elle est là. Mais je comprends également le choc que je lui ai administré en venant réveiller des souvenirs enfouis. Je prononce simplement ces quelques mots : « C'est encore moi. Je m'excuse pour le dérangement. J'aimerais vous rencontrer pour vous restituer le cahier et, si vous avez envie, discuter. Je vous attendrai demain matin à 9h30 au Dunkin' Donuts. Je serai entièrement vêtu de noir ».

\*

Le lendemain, 9h30 : personne. A dix heures, j'en ai marre d'attendre. Elle ne viendra pas. Je me lève, enfile

mon manteau. Au moment où je m'apprête à sortir, une jeune femme entre dans le café. La première chose que je vois : ses cheveux blond châtain, mi-longs. Je ne distingue pas ses yeux, ses cheveux éclatants les dissimulent, elle baissait la tête. Lorsqu'elle la relève, j'aperçois un regard brun noisette, fuyant. Elle ressemble fortement à la photo du journal, bien que ces traits soient plus marqués, plus durs. Des cernes prononcées, amassés en de petites poches gonflées. Je remarque aussi des joues bouffies et des rides parsemées, mais son visage est magnifique. Elle n'a pas essayé de camoufler quoi que ce soit, elle s'accepte, ce qui la rend sublime. Oui, c'est elle. Ce naturel me subjugue. Elle me plaît. Je m'approche, la salue. Elle me répond et me fixe. Son regard me transperce, le temps semble s'être arrêté. Confus, je retourne m'asseoir, elle me suit, s'assied également.

Je sors le journal. Des larmes se mettent à couler sur son visage crispé. Pris au dépourvu, un seul geste, je lui tends un mouchoir. Peu à peu ses pleurs s'étouffent. Je range le livre, elle inspire profondément. Tout redevient normal. Un silence s'installe. Je me lance : « Allons-nous-en ». Elle acquiesce, nous partons. Mais où ? Comme je n'ai d'autres idées que mon appartement, c'est là-bas que je l'emmène. Nous n'échangeons pas un mot durant le trajet. Arrivée devant la porte, elle s'immobilise. Une main compatissante que je lui tends suffit à la rassurer et nous entrons. Je lui propose de boire un café, elle préfère un thé. Je le lui sers. Elle me remercie. Je ne la questionne pas, nous sommes assis, j'attends. Elle commence son récit. Elle m'explique, je ne dis rien. J'écoute.

Elle me raconte comment Evéanne et elle se sont connues, leurs mamans étant amies. Elles avaient grandi comme deux sœurs. Elle m'évoque des souvenirs lointains, mais toujours aussi nets. Lorsqu'elles jouaient ensemble chaque jour après l'école, entre poupées, Barbies et maquillage. Puis leurs études et enfin leur colocation. Une

lueur brille dans ses yeux. C'est dur, me dit-elle, de raconter tout ça. Les souvenirs ne sont-ils pas la seule chose qu'il nous reste après la mort d'un être cher ? N'est-ce pas la seule chose à laquelle nous puissions nous raccrocher ? Je ne pouvais qu'être d'accord. Elle ne dit rien sur la mort de son amie.

Lorsqu'elle a fini, une complicité s'est installée entre nous. Nous ne nous connaissions pas et maintenant je sais tout d'elle. Je la raccompagne. Avant de partir, elle me demande si elle peut reprendre le journal. Naturellement, j'accepte. Elle me remercie. C'est la première fois que je vois un sourire poindre au bord de ses lèvres. Je lui donne mon numéro et précise que je suis là, si elle veut parler. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je suis seul, elle aussi. Peut-être qu'elle aura autant l'envie de se confier à quelqu'un tout comme c'est mon cas.

Aucune nouvelle. Je me trompais. Trois jours ont passés. Je l'appelle. Personne. A croire que c'est une manie de ne pas répondre ! Je m'énerve. Mais qu'est-ce qui me prend ? Si elle ne veut pas entendre à nouveau parler de moi, c'est bien elle qui l'a choisi, non ? Pourtant j'ai l'impression que quelque chose ne va pas. Je passerai chez elle autour des trois heures de l'après-midi, juste pour voir.

J'arrive. Je monte les marches quatre à quatre. Une boule se forme dans mon estomac. Je sens qu'il se serre anormalement. Mon index se pose sur la sonnette qui retentit dans un silence presque palpable. Personne. Elle est peut-être réellement absente ? Je réessaye. Toujours rien. Mon cœur s'emballe. J'essaye la poignée. C'est ouvert ! L'espace d'un instant, je me dis que j'ai vraiment été stupide d'attendre devant la porte sans essayer de l'ouvrir. Un silence de mort. Je découvre une cuisine vide, un petit salon vide et maintenant ? A gauche ou à droite ? Mon cœur bat à tout rompre. J'ai chaud, pris entre la peur de ce que je m'apprête à voir et l'ambiance qui règne ici. Mes mains sont moites. J'entends mon sang qui cogne à mes tempes...

À ma vue, une seule couleur se distingue, le rouge. Celui-ci est foncé, acré, sec, liquéfié. Je ne saurais dire si j'ai hurlé à cet instant.

Après le choc, que faire ? Agir. Je m'approche. Lisa est allongée par terre, inconsciente. Un instant, je crois apercevoir un ange, paisiblement endormi, retranché dans une vision qui me répugne. Ses traits expriment la douleur. Elle ouvre les yeux. Je sursaute. Elle n'est pas morte. Je distingue une plaie au niveau de son ventre. Elle remue lorsque je presse mon pull contre elle pour éviter qu'elle ne perde encore plus de sang. Je découvre par terre le journal. Tandis qu'en la soulevant un peu, un couteau de cuisine m'apparaît. Pourquoi as-tu fais ça ? Le sang qu'elle avait perdu était considérable, monstrueux. Elle se vide. Et je ne vais rien pouvoir faire. Le temps que les secours arrivent, il sera trop tard. Je la tiens dans mes bras. Elle s'en va. Ses extrémités sont froides et d'une extrême pâleur. Sa peau est lisse, comme une poupée. Elle s'en va, je le sais. Elle me regarde à présent. Son regard, si vivant, enflammé, ne s'éclaire plus. L'étincelle de vie qui y régnait est en train de se dissiper. Elle semble apaisée, mais l'horreur se dessine dans ses deux agates bientôt fixes à jamais. Mon regard se brouille. Nous ne sommes pas conçus pour supporter des choses pareilles. Dans un dernier effort, alors qu'elle n'a jusqu'ici prononcé aucune parole, ses lèvres remuent et dans un murmure à peine audible, elle me jette à la figure :

- Tu m'as tuée et tu mourras aussi. Tu as peu de temps. Arrête ça en l'emportant avec toi.

- Chut, chut, ça va aller.

Hein, qu'est-ce qui se passe ? Quoi ? Non, je ne comprends pas ! Me réveiller ?

Ces mots m'avaient littéralement glacé. Silence. Rien. Il n'y a plus rien. Ses souffrances se sont abrégées, plus aucun signe de vie ne s'échappe de ce corps inerte. Tandis

que pour moi, le cauchemar ne fait que commencer. Je pleure, recroquevillé. Tout s'enchaîne très vite. Les secours sont là, sans même que je ne m'en sois aperçu. Je leur explique ce qu'il s'est passé. Tout se chamboule. Je ne sais plus où j'en suis. La seule chose qui m'importe c'est de jeter le journal. Mais les urgentistes m'emmènent à l'hôpital. Ils me diront plus tard que j'avais subi un traumatisme. Ils ne pouvaient me laisser partir.

\*

C'est pas ma chambre. Impossible. Les murs m'aveuglent. Ce blanc me tape. Hôpital. Tout me revient. Ma tête me brûle. Je voudrais crever. Je me repasse en boucle les paroles de Lisa. J'me dégoûte ! Je l'ai tuée. C'est vraiment moi ? Non. De toute manière elle était déjà morte. Faux ! C'est quoi qui est faux ? Et il a fallu qu'elle me jette ça à la gueule avant. J'suis en train de devenir cinglé. C'est quoi toutes ces conneries ! Non mais, on croirait rêver !

T'es là ? Je délire encore ? Non. Je te vois, tu t'approches. Je ne comprends rien. Au lieu de m'embrasser, voilà que deux infirmières débarquent. Mais quoi encore ?? Tu essuies une larme. Non, pas dormir. J'hurle. Pourquoi en fait ? Pas le temps d'y penser, je sombre.

Deuxième réveil. Sursaut. Étais-tu réellement là ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Dis-moi que t'es encore là ? Tu n'es pas partie. Somnolente sur une chaise, plus belle que jamais, t'es restée.

J'ai dû faire du bruit. Tu te réveilles. Tu viens et m'embrasses. Tu m'as tant manqué. Mais depuis quand ?

- Bonjour, comment te sens-tu chéri ?
- Que s'est-il passé ?
- C'est fini. Calme-toi. Encore un cauchemar ?
- J'étais à New York.
- Tu as toujours désiré y aller.



Elle sourit. Un sourire que je n'ai que trop peu vu ces derniers temps.

-Nous nous étions quittés.

-De quoi tu parles ?

-J'habitais seul, un journal m'avait été envoyé... Je meurs de soif. Elle me tend un verre.

-Merci. Après, j'ai retrouvé son destinataire. Elle était morte. Mais pas Lisa, sa colocataire.

-Et ?

-Je lui ai redonné le journal. Mais elle est morte aussi dans mes bras. Je n'ai rien pu faire, tu sais. Ça avait l'air si vrai. Le journal, c'était la cause de leur mort, je crois.

-Une sorte de malédiction ?

-Je ne sais pas trop. À la fin, elle m'a déclaré que tout était de ma faute.

-C'est terminé maintenant. Le médecin a dit que ce nouveau traitement aurait peut-être un impact sur ton sommeil.

-J'ai dormi combien de temps ? Ma tête me brûle, j'ai mal au ventre. J'suis fatigué, tu sais. Fatigué de voir des gens mourir alors que j'aimerais crever. J'en peux plus de rester cloué dans ce lit.

-Ne parle pas ainsi, je t'en supplie ! Il faut continuer à te battre, un cancer ne se guérit pas tout seul, tu m'entends !?

Une petite larme timide se laisse glisser sur sa joue.

Au fond, nous savions pertinemment tous les deux ce qu'il adviendrait.

\*

Deux mois plus tard, tu étais parti.

Et, en ce jour que j'avais tant redouté, tu t'en allais pour de bon. Le pasteur m'avait demandé si un texte me tenait à cœur. J'ai alors pensé que les derniers mots de ton livre sauraient tout dire :

*Ne perds jamais cette lumière qui brille dans le fond de toi-même. Elle s'appelle Espoir et elle ne meurt que quand tu n'es plus. La vie s'arrête et la lueur s'éteint. Mais du moment que tu existes, elle apaise tous les maux. Elle est le remède de tous tes doutes. Même quand le cœur n'y est plus, l'espoir, lui n'abandonne jamais. Il est fort, et cette force, il te la transmet. Il faut aller de l'avant. Imagine la mer entre deux rives. La vois-tu ? Le temps est magnifique, le soleil se reflète sur l'eau où un mouvement perpétuel se distingue. Il est là. L'espoir se voit, se ressent, il scintille. Il se dévoile enfin. Mais ne serait-ce pas là ton imagination ? As-tu toi aussi eu le sentiment de l'apercevoir ? Chut, ne t'en fais pas, le calme va bientôt se rétablir. Peur ? Je suis simplement en train de m'en aller. Le voyage sera long. Oui, je sais que je pars pour un très long voyage qui commence maintenant. Je ferme les yeux, l'espoir triomphe. Il est avec moi. Heureux. Je le suis aussi. J'ouvre les yeux. Un silence paisible m'accompagne. Tu es à mes côtés. Je n'ai plus beaucoup de temps. Adieu, je m'en vais. Ne pleure pas, je ne suis qu'un être qui a vécu. C'est la vie qui l'a voulu. Aujourd'hui, elle s'achève. Je ferme à nouveau les yeux. Les rives, le soleil, la mer, tout est là. Je sens que je m'en vais. La bougie est sur le point de se consumer et la flamme, l'espoir, ne sera bientôt plus que fumée. Mon cœur a déjà rejoint le ciel. Mon âme persiste, attend. Que vois-je ? L'eau est stable, statique. L'espoir ne jaillit plus. Le voyage n'aura aucun retour, c'est un aller simple, je souris, je ferme les yeux, je suis très loin, déjà parti.*

Sophie Henchoz



*L'apparence est un rideau derrière lequel on peut faire tout ce que l'on veut, mais qu'il est essentiel de tirer, Aurélien Scholl.*

C'est en forgeant que l'on devient forgeron, mais c'est en lisant que l'on écrit le mieux. Passionnée de lecture depuis mon plus jeune âge, j'ai appris petit à petit comment il est possible d'utiliser les mots, les sentiments et les apparences pour raconter une histoire. C'est donc avec délectation que je m'atèle à jouer avec ces apparences à la faveur et à la défaveur de mes personnages, manipulant le lecteur et sa sympathie en fonction de ce que j'écris.

Sans cesse, les mots coulent sur le papier, du bout de ma plume je crée des mondes et des couleurs que je modifie au fil du temps et de mes envies. Quoi de mieux qu'un monde qui est celui qu'on veut au moment où on le souhaite ? Ce monde, c'est l'écriture !

**Hélène Chabloz, 17 ans, vit à Gryon.**

## Le saut

Des heures,  
Des heures durant, j'ai attendu,  
Des jours, des semaines, des mois même.  
Pas un mot depuis ce temps, pas même un son,  
Pas un mouvement, pas même un battement de cil,  
Rien de plus qu'une respiration et ce bruit, celui qui berce  
ses journées,  
Celui qui berce aussi les miennes, puisque je passe tout  
mon temps auprès de lui.

Le silence est d'or ?  
En ce cas précis, non.  
Il n'a aucune valeur, je lui voue une haine sans nom.  
Il est juste porteur d'attente et d'angoisse, annonciateur de  
mauvaise nouvelle.  
S'il se passait quelque chose, mais si seulement il pouvait  
se passer quelque chose !  
Je ne demande rien de particulier ; un regard, un geste de  
la main, un signe infime de vie.  
Pourquoi faut-il que les choses se soient passées ainsi ?

Je n'ai pas eu peur, il m'avait assuré que je ne courais  
aucun risque.  
Je l'avais cru, comme toujours, j'aurais dû renoncer, l'en  
dissuader, l'en empêcher.

Il avait parlé pour moi, mais je suis sûre qu'il pensait la même chose pour lui-même.

Il n'avait pas eu tort en me disant cela, je n'avais rien eu, pas même une égratignure.

Il s'était juste trompé à son sujet.

Juste... Non, ce n'était pas juste une erreur, c'était une énorme erreur.

Une erreur qui me force aujourd'hui à rester dans l'attente, cette angoisse interminable...

Pas seulement aujourd'hui, tous les jours depuis bientôt deux mois, cinquante-six jours et quelques heures, douze pour être précise, même si ce ne sont pas ces heures qui vont changer quoi que ce soit à ma situation ou à la sienne, puisque c'est tout de même lui le cœur de tout. Je suis dans une attente épouvantable où chaque jour qui passe rend les choses encore pires.

Dès que j'ai du temps, je passe le voir.

Pas le voir comme vous voyez vos amis, le voir pour le regarder, l'observer.

Scruter le moindre recoin de son corps pour y déceler un signe infime de conscience.

Je n'ai rien d'autre à faire, je veux absolument être là s'il se passe enfin quelque chose. Mon iPod sur les oreilles, j'attends, des heures, des journées entières, sans que rien ne se passe. La musique me maintient éveillée même si parfois cela ne suffit pas. Je ne l'entends pas, elle me sert juste à garder un pied dans la réalité, à ne pas me laisser emporter. Elle défile sans fin dans mes oreilles changeant sans cesse sans que je ne le remarque, jusqu'à ce que mon iPod s'éteigne, faute de batterie. Alors je le recharge et j'attends, à nouveau... J'ai déjà relu tous les livres de ma bibliothèque durant les nombreuses heures que je passe assise sur cette chaise inconfortable, la seule à disposition... Il n'y a rien d'autre à faire que le regarder et

attendre... Parfois, je pleure, silencieusement ou pas. Des larmes m'échappent ou alors je fonds en sanglots, de toute façon, il ne m'entend pas.

Je suis connue maintenant ici.

Dans ce lieu fermé où personne n'aime se trouver, où je passe pourtant tout mon temps, depuis cet instant qui a marqué à jamais mon existence et celle de ce jeune homme que je veille. Quand ils me voient arriver, les gens me reconnaissent et me font un petit sourire gêné comme pour me dire qu'ils comprennent ce que je ressens et qu'ils partagent ma peine.

C'est faux, ils ne savent rien et ne peuvent rien comprendre !

C'est de ma faute s'il est là et leur compassion, ils peuvent se la garder !

Je m'en veux et eux me plaignent. Quel étrange monde que celui-ci, dans lequel un coupable est considéré comme une victime, alors même qu'il a besoin de quelqu'un pour le juger.

Oui, j'aurais besoin que quelqu'un me juge. C'est horrible de se sentir coupable d'un acte et que les autres vous plaignent. J'ai besoin d'un regard accusateur, d'un repère, d'une ligne de démarcation entre le bien et le mal, mais où que porte mon regard, je ne trouve rien. Quelle idiote j'ai été de lui lancer un tel défi ! Je savais qu'il essaierait de le faire.

Je le connais bien pourtant, mais je n'avais pas pensé à de telles conséquences.

Il avait voulu me faire plaisir.

Il en paye le prix, chèrement, trop chèrement.

Pourquoi n'est-ce pas moi qui me trouve à sa place ?

Etait-ce une façon de me faire souffrir ? De me punir ?

Je pense bien souffrir plus que lui dans mon attente, mais si je souffre...

Si je souffre c'est parce que je m'inquiète pour lui. Que va-t-il se passer ? Que va-t-il advenir de nos misérables existences ? De ces parcelles de vies qui n'auront peut-être jamais de fin.

J'aimerais qu'il bouge, qu'il parle, qu'il fasse quelque chose. Lui d'habitude si actif, le voilà immobile, c'est à se demander s'il vit encore...

Cette attente est interminable et je ne sais pas combien de temps encore je vais pouvoir tenir comme ça, à ne rien faire. J'ai mis ma vie en suspens pour passer le plus de temps possible à ses côtés, mais cela ne peut pas durer encore durant des mois. Je ne supporterai pas de passer ma vie dans l'attente d'un éventuel retour.

Combien de temps vais-je encore tenir ?

Combien de temps, lui, va-t-il tenir ? serait plus juste.

Savoir lequel de nous deux va craquer le premier est impossible.

Si seulement je pouvais savoir si cela vaut la peine d'attendre, mais non.

Chaque jour rend les choses encore plus improbables et moins prévisibles.

Chaque jour, j'ai envie d'abandonner, mais je ne peux me résoudre à le laisser.

Chaque jour, une partie de moi perd espoir de le revoir alors qu'une autre a déjà trouvé le moyen de le rejoindre, sans que je parvienne vraiment à me l'avouer.

Je me suis éloignée de tout et de tout le monde.

La seule qui me tienne encore compagnie, c'est la tristesse, Amie indéfectible de toute personne en mal d'espoir et d'amour.

La mienne, mais aussi celle des nombreuses autres personnes dans mon cas.



Je ne suis pas la seule à attendre, je le sais bien... Sommes-nous si nombreux ?

Pourtant, nous restons tous dans notre coin avec notre peine, non pas par égoïsme, mais parce que la seule personne à qui l'on veut parler de ce que l'on ressent, c'est nous-mêmes.

Comment font-ils ?

Comment peuvent-ils vivre un tel supplice ?

Cette douleur, cette tristesse qui me ronge, comment la supportent-ils ?

Si seulement il y avait un manuel, une aide quelconque pour traverser cette attente...

Non, on est laissés seuls avec nos pensées, nos peurs et nos angoisses, seuls et en même temps beaucoup trop nombreux, quel monde étrange que celui dans lequel je me trouve, celui dans lequel il ne se trouve qu'à moitié...

Jamais il n'aurait dû faire ça !

Jamais je n'aurais dû le laisser faire !

Quelle idée de faire ce saut, ce stupide saut !

Comme si un élastique suffisait à garder un être humain en vie !

Malheureusement, il a réussi à en garder un, mais nous étions deux...

Maintenant il est dans cet entre-deux, dans ce monde de doute et d'attente,

Oui, ce monde qui nous berce tous les deux, le laissant dans un sommeil paisible et sans fin.

Réapprendre à vivre, voilà ce qu'il me reste à faire.

Je ne vois pas d'autre option pour pouvoir supporter ça...

Si je ne reprends pas tout à zéro, je resterai pour toujours dans cette attente,

Dans ce souvenir, qui détruit, qui ronge, qui se nourrit de mes regrets, de mes remords.

Et dieu sait qu'ils sont nombreux ces regrets et ces remords qui, tout comme le souvenir, me rongent, me dévorent de l'intérieur. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, un fantôme. Jamais je n'avais vécu pareille souffrance et pourtant je sais que c'est entièrement ma faute si je... si nous sommes là à nous demander ce qu'il va advenir de nos existences, de nos histoires, de tout ce que nous avons prévu de faire avant de partir...

Quel euphémisme !

Comme si c'était aussi doux que ça !

Comme s'il suffisait de se retourner et de marcher !

Non, c'est loin de ça ! Il n'existe pas de mot pour décrire ça...

En fait, il en existe des milliers, mais aucun n'est assez fort pour le décrire.

Tout ça est arrivé tellement vite... Il s'est fait faucher ? Non, ce n'est pas ça...

Il était là et puis... Maintenant il est là allongé à côté de moi, entre la vie et la mort.

Entre deux, oui, c'est exactement ça, sauf qu'il y reste, dans cet entre-deux, dans cette attente.

Rien ne se passe pour nous, mais peut-être lutte-t-il pour rejoindre un côté ou l'autre ?

Peut-on vraiment choisir dans ces moments-là ?

Notre volonté a-t-elle une quelconque influence ?

A-t-on la possibilité de revenir en arrière, si on ne veut vraiment pas partir ?

J'en doute fortement, sinon certains seraient restés avec nous et d'autres seraient loin.

Loin ? Oui, ce mot correspond bien à la situation actuelle, de manière assez étonnante, en fait !

Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse être si loin de moi, comme ça, subitement, sans que quiconque ne puisse s'y attendre ou faire quelque chose pour l'en empêcher,

puisqu'il était totalement imprévisible. Les événements peuvent parfois échapper à tout contrôle. Malheureusement, lui avait été très loin de se douter qu'il puisse lui arriver quelque chose de ce genre. Il n'était pas de ceux qui ont peur, mais ne l'aurait pas fait s'il avait eu ne serait-ce qu'un doute sur la sécurité... Pas pour lui, pour moi.

Comment un être humain peut-il être assez fou pour se lancer dans une telle expérience ?

C'est une excellente question ! Je ne sais même pas ce qui nous a poussés à tenter ce saut !

C'est dingue de se dire qu'on n'a aucune idée de la raison qui nous a amenés à faire quelque chose, alors que cet acte a causé d'immenses dégâts... Pas la mort heureusement, enfin... Personne sur cette foutue planète ne serait capable de dire ce qui l'attend, pas même les médecins, c'est dire !

J'ai causé son enfer, mais personne n'arrive à le comprendre.

J'ai causé son enfer et ils sont en train de causer le mien en le niant.

Est-ce là le juste retour des choses ? Une vengeance ou alors le karma ?

Je ne crois pas qu'il aurait souhaité ça, donc j'exclus l'hypothèse de la vengeance.

Pour la seconde, je ne crois pas au karma et à tout ce qui l'entoure, donc je l'exclus aussi... Voilà, il ne reste plus rien, rien qu'un trou sans fond, un gouffre qui se creuse en moi.

Un enfer dantesque dans lequel je m'enfoncé de plus en plus, jusqu'à rejoindre les traîtres.

J'ai causé tout ce qui m'arrive aujourd'hui...

J'ai causé tout ça et je me plains ?

Non, je n'appelle pas ça se plaindre...

Je suis plutôt en train de faire part de ce que je ressens,

Que ce soit la frustration de ne rien pouvoir faire et de  
devoir attendre,  
La peur de ce qui peut arriver à tout moment et de ce qui  
pourrait ne jamais arriver,  
La haine envers moi-même et mon inconscience de l'avoir  
laissé agir comme il voulait,  
La colère à l'encontre de ceux qui me plaignent, qui se  
soucient de moi et non de lui, qui croient que j'ai besoin de  
soutien, alors que j'ai besoin de compréhension.

Les sentiments se mélangent,  
Tout en moi devient confus.  
Les idées ne sont pas claires dans ma tête,  
Mes souvenirs se brouillent et je ne sais pas quoi faire.  
Faut-il attendre qu'il se passe quelque chose ? Faut-il  
abandonner ?  
Personne ne pourrait me le dire et je ne sais pas vers qui  
ou quoi me tourner...  
Je suis seule, livrée à moi-même et livrée à mes pensées.

Mes pensées,  
Mes réflexions,  
Ce sont les pires,  
Elles provoquent toutes sortes de réactions, mais la remise  
en question de tous nos actes est la pire. Chaque instant, je  
pense, je réfléchis, j'analyse, j'étudie, je ne peux plus rien  
laisser passer sans chercher à comprendre chaque détail.  
Je crée ma propre tourmente en ne me laissant aucune  
seconde de répit. J'ai beau laisser mon esprit vagabonder,  
rien ne change.  
Il est au centre de tout, de mes questions, de mes  
réflexions, de tout.

Même mes rêves,  
Même eux me guident vers lui.

Je suis obnubilée par lui, par ce qu'il s'est passé, par ce qu'il va se passer.

J'ai besoin de déconnecter un moment, mais quoi que je fasse, je n'y parviens pas.

Il me hante, m'habite et me rend la vie impossible alors qu'il n'est même pas là...

Est-ce vraiment lui qui me hante ou son souvenir ?, mes souvenirs ?, ma honte ?, ma culpabilité ?, ma tristesse ? Je ne saurais le dire, mais je sais que penser constamment à la même chose est insupportable. Je vais devenir folle ! Si je ne le suis pas déjà... Comment le savoir ?

J'ai perdu mes repères,

J'ai perdu tout ce que je connaissais,

Je l'ai perdu lui, peut-être à jamais...

Il ne me reste rien, plus que l'espoir que demain il revienne...

Il est là, je l'attends, je cherche un signe d'espoir, mais je n'y crois plus.

Je le sais là, mais au fond de moi, je sens que pour nous, tout est perdu.

J'étouffe,

Je n'en peux plus,

Il faut que je vive, il faut que je respire,

Je dois sortir de cette attente, je dois agir !

Demain, je ne viendrai pas, demain je ferai autrement !

Demain ? Oui, demain, ou après, plus tard, pas maintenant !

Pas maintenant ? Mais c'est maintenant que j'ai besoin de sortir !

Je suis face à un dilemme sans fin et le choix que je vais faire va changer ma vie,

Va peut-être changer la sienne... S'il en a encore une, s'il reste, ou plutôt, s'il revient.

J'ai choisi.

J'ai pris ma décision.

Je ne peux pas continuer,  
Pas dans de telles conditions.

Il faut que je retourne là-bas ! J'ai besoin d'y aller. Là où tout a commencé... Là où tout s'est terminé. Pour lui et pour nous. Il m'attend. Cet endroit maudit qui me rappelle tant de mauvais souvenirs, qui me rappelle à ma réalité, à notre réalité, à son état. Il faut que je l'affronte, que je le regarde en face... Je ne sais pas si j'ai raison, mais j'en ai besoin. Je veux penser à autre chose, je veux pouvoir oublier. Et pour oublier, il faut d'abord que je me souvienne de tout.

C'est haut !

C'est tellement haut !

Beaucoup plus que dans mes souvenirs...

Comment quelqu'un peut-il avoir envie de faire une telle expérience ?

Est-ce pour l'adrénaline ? Pour affronter la nature ? Pour se prouver quelque chose ou le prouver à autrui ? Non, c'était pour le fun, pour rire, pour la montée d'adrénaline...

Pourquoi ce saut représentait-il autant à nos yeux ? Il a suffi d'un essai, un essai qui a raté et tout a basculé.

C'est à ça que l'homme se résume ?

À un essai ? À une banale expérience, qui échoue ?

Que reste-t-il de nous après notre passage ? Rien ?

Se donne-t-on tant de peine pour qu'il ne reste rien derrière nous ?

Si l'on tente des trucs fous est-ce pour qu'on se souvienne de nous ?

Et si tout cela était inutile ? Si l'homme était simplement voué à vivre, à créer et à élever puis à disparaître et à être oublié ? Quel est le but de notre existence ? Quel était le but de son existence ? On a tous des rêves, des idéaux. On fait de notre mieux pour les atteindre, mais la plupart du

temps, on échoue. Nous prétendons tous à quelque chose, mais qui sommes-nous pour oser prétendre à quoi que ce soit ? Ne sommes-nous pas qu'un cœur qui bat au milieu de milliers d'autres ? Une simple respiration au centre d'une tempête ?

Comment pourrait-il revenir ?

Il est comme tous les hommes.

Une infime parcelle d'un ensemble qui ne souffrira pas sa perte,

Qui le remplacera rapidement et qui oubliera son existence passée.

Je ne comprends que maintenant l'inutilité de mon attente. Il ne pouvait rien faire, il ne peut rien faire... Moi non plus. Je n'ai plus qu'à me résigner à son absence. Il n'a fait que retarder son départ ? Peut-être qu'il ne voulait pas s'en aller trop brutalement. Je ne sais pas s'il a eu raison, mais je ne sais pas non plus s'il a eu une quelconque influence sur les événements. Je ne le sais pas et je n'aurai jamais la possibilité de le savoir. Comment diable pourrait-on connaître la réponse à cette question ?

Ce saut...

Ce saut qui paraissait si impressionnant,

Cette hauteur qui m'a surprise, il y a quelques instants encore,

Ils me semblent tout à coup... Insignifiants ? Pas vraiment, mais ils sont tout à coup sans importance à mes yeux. Le sol est si près depuis là-haut. Il semblerait qu'en se penchant on pourrait le toucher. C'est une vraie torture que d'avoir l'impression que ce saut était si petit, si facile alors qu'il a peut-être coûté la vie à quelqu'un. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour avoir l'impression qu'il est là, à mes côtés. Je nous revois le jour du saut, avec notre harnachement et notre style d'enfer. Comme on était heureux. Il se réjouissait de sauter, il souriait tout le

temps... Je le sens aujourd'hui qui m'observe, qui se demande ce que je fais là. Je suis venue pour me souvenir, pour oublier, mais maintenant, j'ai le sentiment que je suis là pour autre chose. Comme si mon esprit avait caché le réel but de ma visite à ma conscience.

Il attend, il ne sait pas ce que je veux faire.

Moi, je le sais, maintenant. Puisqu'il ne peut pas revenir, je vais le rejoindre.

Je vais le suivre et le rattraper, le retrouver. C'est évident, maintenant. Si je suis venue là, c'est pour qu'il me voie et comprenne que je suis là, que je ne vais pas l'abandonner à la première épreuve. J'ai pris une résolution, je vais sauter, je vais le retrouver. Sa présence me donne du courage et je vais lui prouver que je tiens à lui. Je vais refaire la même chose que lors de l'accident, mais cette fois, il n'y aura pas d'élastique et je n'aurai pas besoin de lui pour sauter.

*- Attends-moi j'arrive !*

Après s'être jetée depuis le haut du pont, elle ne sentit pas l'impact de son corps heurtant le sol. Elle arrivait trop vite et trop fort pour réaliser ce qui se passait. Le cri qu'elle avait poussé pendant sa chute se tut brusquement, son corps s'arqua en heurtant une pierre et son cœur ralentit avant de s'arrêter définitivement.

À quelques kilomètres de là, dans une chambre d'hôpital, un moniteur s'affolait avant de retrouver un rythme normal. Le jeune homme allongé sur le lit mit du temps avant d'ouvrir les yeux. Il regarda à sa gauche où se trouvait la chaise sur laquelle il l'avait si souvent imaginée.

*- Où es-tu ?*

*Hélène Chabloz*





J'ai un nom, original, imprononçable surtout. J'ai des origines aussi. Je viens d'ici et de là. Je suis juste moi, en réalité. Et parfois, je suis lui ou elle. Je suis vous, même. Enfant de mes parents, amie de mes amis. Fille normale en somme. Je vis ce que vous vivez, je ressens ce que vous ressentez. Et je traîne mon histoire derrière moi, comme tout le monde. Sauf qu'il m'arrive de laisser traîner ma plume sur le papier. Il faut croire que les mots sont mes alliés.

**Stefani Srbinoska, 18 ans, vit à Vevey.**

## Gentille petite fille

Elle avait eu peur sur le coup. Quelque part en elle, l'alarme s'était mise en marche hurlant continuellement de son cri strident. Son cœur s'était emballé douloureusement entre ses côtes et le sang avait pulsé furieusement à ses tempes. L'épée de Damoclès s'était hissée au dessus de sa tête lorsqu'il lui avait pris la main pour l'emmener à ce gala. Robe de soirée et costume de rigueur. Trop mondain, trop clinquant. Trop de champagne et trop peu d'eux. Il lui souriait mais la vérité qu'elle lisait dans ses yeux lui coupait les jambes.

Elle était jeune. Pourtant sa respiration était douloureuse comme si elle avait cent ans. Elle était heureuse. Mais elle sentait la crainte l'enlacer dans son étau de fer. Elle était la plus belle pour lui, sa plus triste et amère passion.

Il avait cessé de sourire, subitement, en la fixant tristement. Son regard s'était voilé. Sans crier gare, il avait changé. Il n'était plus le même. Il l'avait embrassée tendrement et, pendant un instant, son baiser avait le goût du champagne. Lorsqu'il s'était détaché, elle s'était dite qu'il en avait aussi celui de l'amertume. Elle avait porté une main à sa poitrine, tentant vainement de se calmer. Viens, avait-il murmuré et le bras autour de sa taille s'était enfui.

Elle l'avait suivi docilement, oubliant l'hôtel et la réception, oubliant sa fierté. Rien ici ne la raccrochait à la réalité, rien ne la rassurait. Juste l'odeur de sa peau qu'elle connaissait par cœur à présent et le bruit de ses pas qui résonnaient lourdement sur le marbre. Elle ne posait pas de questions. A quoi bon ? Elle savait que là-haut, dans la suite grassement payée, elle allait le perdre. Déjà une atmosphère brumeuse dans l'ascenseur et la main qui tremble lorsqu'elle se pose sur la poignée de la porte.

Elle voulait faire demi-tour, et courir à n'en plus pouvoir. Abandonner son orgueil et ne pas avoir à affronter la réalité. S'enfuir et ne jamais revenir.

Elle avait doucement fermé les yeux, attendant sa sanction. Gentille petite fille. Elle s'était assise pour ne pas tomber. Le lit était sa bouée de sauvetage, son rempart contre la réalité. Elle ne sentait plus l'affolement dans ses tripes, ni le son assourdissant de la sirène dans sa tête. Effacer l'appréhension et oublier la crainte. Ne pas penser à avant, ne pas penser à après. Ne penser à rien, tout simplement, et figer l'histoire pour l'aimer à jamais. Attendre que les secondes passent et s'en aillent. Mais elles étaient des heures et les heures étaient une éternité. Tout autour d'elle lui paraissait grotesque. Elle était un pantin, il était une marionnette. Les Dieux tiraient les fils et ils subissaient le sort.

*- Je t'aime.*

Il lui l'avait répété si souvent, son visage baigné par la lumière de la lune, qu'elle pouvait l'entendre lui le dire à nouveau distinctement. Elle connaissait toutes les intonations de sa voix, toutes les expressions de son visage, et la douceur de ses mains. Elle connaissait ses devoirs et ses engagements. Il n'avait jamais été totalement à elle.

Ils n'étaient pas Roméo et Juliette. Ils n'étaient pas Tristan et Iseult. Ils n'étaient que deux amants perdus parmi le flot humain et ils connaissaient la seule fin probable. Peut-être n'étaient-ils pas assez courageux pour s'aimer envers et contre tous. Peut-être n'étaient-ils pas assez forts. Assez fous, tout simplement. Ils n'allaient pas s'ouvrir la veine à l'avoir cherchée trop souvent. Ils n'allaient pas s'aimer sur cette Terre et encore moins en enfer.

*- Je n'avais encore jamais remarqué qu'il y avait du bleu dans tes yeux.*

Ils s'étaient connus jeunes et insouciantes. Lorsque les bancs d'école étaient leurs pires ennemis, leur seul soucis et tracas. Et ils s'étaient aimés, ils s'étaient aimés à s'en faire mal. Ils s'étaient promis fidélité, juré éternité. Elle se souvient des balades nocturnes à expérimenter le romantisme, les premiers émois. Il se souvient de leurs baisers, de leurs excès.

Et puis ils s'étaient séparés. Ils s'étaient blessés et rabaissés. Remplacer le mal par un vice plus grand, par le plaisir de voir l'autre souffrir. Lui prouver sa douleur en essayant de le détruire. Il avait crié, elle avait pleuré. Elle avait maudit, il avait insulté. Il avait quitté la pièce et sa vie en claquant violement la porte, sans même s'être retourné.

Ils ne devaient plus se revoir. Ils avaient pris une voie différente et avaient masqué la plaie béante qui les hantait, qui les pourchassait sans répit. Pourquoi ressasser le passé ? On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans, leur avait-on dit et ils y avaient cru. Ils avaient accepté l'idée qu'il leur fallait oublier. Qu'il leur fallait devenir adultes.

Mais le destin s'acharne et se plaît à nous blesser.

Le hasard avait voulu que leur route vienne à se confondre à nouveau. Neuf mois plus tôt, elle l'avait malencontreusement croisé et, avant même d'avoir compris, elle avait replongé, tête baissée. Elle cherchait le pourquoi de son existence. Elle cherchait une raison de vivre, une raison de mourir. Il cherchait une échappatoire, la preuve qu'il n'était pas devenu un homme d'affaire blasé. Il voulait s'échapper de son quotidien et fuir la réalité. C'était le moment idéal pour les happer, pour les manipuler. Jetés contre le mur de leur ardeur.

Il avait oublié sa vie présente, la femme qu'il devait épouser et ses principes. C'était comme si dix années ne s'étaient pas écoulées. Le feu s'était remis à brûler plus intensément encore. Il détruisait tout sur son passage pour ne laisser que la honte d'avoir trompé et l'envie de recommencer encore et encore, jusqu'à en perdre la raison. Ils étaient les prisonniers de leur

propre obsession.

*- Je voudrais ne l'avoir jamais rencontrée. Je voudrais ne t'avoir jamais quittée. Parce qu'il n'y a que toi. Il n'y a toujours eu que toi.*

Il n'avait rien promis, elle n'avait rien demandé. Imperceptiblement, elle s'était mise à trembler. Petit à petit, elle se forgeait une carapace. Armure de douleur et de résignation. Elle commençait déjà à enfermer ses souvenirs dans une boîte au fond de son cœur. Elle espérait égarer la clef et ne jamais la retrouver. Ne plus rouvrir le coffre et le laisser pourrir, à l'image de son âme. Elle perdait la raison un peu plus chaque fois qu'elle arrachait une pépite à sa mémoire.

*- J'ai peur de ce qui nous attend. J'ai peur de l'avenir, tu sais ?*

Elle savait le trouble dans ses yeux verts à cet instant. Elle savait le tremblement de sa lèvre et la douleur en lui. Elle savait la fin proche et ne bougeait pas. Pauvre idiot. Elle était devenue maîtresse, fille du pécher. Transformée en trahison, jamais son regard n'avait été si brillant. Elle vivait. Elle revivait. Il avait ouvert la bouche. Sans même le regarder, elle avait tenté de se boucher les oreilles. Ne pas entendre, nier. Prolonger le doute, prolonger l'instant présent.

- Elle est enceinte. Elle est enceinte de moi.

Il regardait le mur, le sol, mais refusait de la voir, elle. Il ne voulait pas voir le poids de ses propres erreurs sur son visage.

- Je ne peux pas la laisser. Pas maintenant. Et jamais, je ne le pourrais. Elle attend mon enfant, tu comprends? Mon enfant !

Elle se sentait perdre pied, se noyer. Son cœur implosait, tout s'écroulait. Elle suffoquait doucement, s'étouffant avec le goût amer de son châtement. Et elle ne pleurait même pas. Tout en elle s'était figé, glacé. Reine de marbre à l'âme lacérée. Il n'avait pas autant de pouvoir sur elle. Il n'avait pas les moyens de la tuer à petit feu. Menteuse.

- Pardonne moi.

Il la suppliait presque. Sa voix n'était plus qu'une déchirure, elle mordait l'air et tranchait sa chair à vif. Elle ne lui pardonnait pas, elle ne l'excusait pas non plus. Elle le comprenait, tout simplement, et Dieu que cela lui faisait mal.

- Regarde-moi.

Il voulait crier qu'il ne voulait pas la quitter, lui hurler ses démons et détruire les barreaux de la prison. Histoire avortée, liaison brisée. Comment répare-t-on ses erreurs ? Comment fait-on pour vivre sachant qu'on a abandonné le véritable amour ? On ne répare rien, jamais. Et on se borne à faire semblant. Il ne voulait pas de la vie de famille qu'il voyait se profiler à l'horizon. Le dessein tracé pour lui n'était pas celui auquel il aspirait.

Les deux ou trois enfants, tous blonds, comme leur mère, la maison de campagne et le chien couleur caramel. La passion qui disparaît, les amants dans le lit de sa femme, ses yeux fermés. Ses vieux souvenirs et des adolescents ingrats. Une vieille photo chiffonnée, cachée au fond de son portefeuille, seul vestige d'un passé heureux. Un divorce, lui mis sur la paille et sans fierté. Une maison de retraite et des regrets à n'en plus finir. La certitude d'avoir tout échoué, tout perdu et de ne rien pouvoir rattraper. Une vie bousillée et la mort accueillie comme une vieille amie. Comme la plus chère amie.

*- Je ne comprends pas ce qui m'arrive. C'est trop tôt pour t'aimer. C'est trop tard pour résister.*

- Je ne peux pas.

Elle chuchotait comme si elle était fatiguée. Il avait envie d'exploser. Changer de vie. Changer d'espoir et d'amour. S'abandonner dans d'autres bras tout en cherchant inconsciemment son odeur à lui. Devenir une autre. Devenir une étrangère, même pour elle-même. Ne plus reconnaître ce visage attristé dans la glace, ni ces yeux vidés, éteints. Se réveiller au beau milieu de la nuit en sueur et en sanglots

d'avoir aurait entendu sa voix et caressé son corps dans son délire nocturne.

- Je voudrais que tu partes.

Il ne comprenait plus soudainement. Il ne la comprenait plus et il savait que tout était de sa faute. Sombre idiot. Il allait être père et c'était la pire des punitions.

- Mais...

Brisée, elle savait qu'elle allait se relever. Il lui fallait juste du temps. Du temps et du poison. Ses genoux écorchés heurteront encore le sol douloureusement lorsqu'elle trébuchera. Lorsqu'elle laissera son visage la hanter. Lorsqu'elle ouvrira son cœur à la nostalgie et à la douleur de la rupture.

- Sors, s'il te plaît.

Il voulait la toucher une dernière fois, garder la texture de sa peau sous ses doigts et le goût de ses lèvres sur sa langue pour ne pas l'oublier. Eluder ce qui les attendait et négliger qu'une fois cette soirée passée, ils seraient à nouveau des étrangers. Retarder l'impensable. Etre vivant encore ce soir. Encore un moment, avant de plonger à corps perdu dans la paresse et la mélancolie de ce qu'ils auraient pu bâtir à la force de leur folie.

- Alors c'est comme ça que tout va s'arrêter ?

Ne plus jamais être allongé tout près de l'autre et l'écouter respirer douloureusement. Ne plus s'égarer, se dévorer. Effacer l'empreinte de ses dents sur ses reins. Arrêter le mensonge. Arrêter la mascarade. Effacer l'adultère et se laver de la honte. Sentir son cœur rater un battement à chaque chevelure brune, à chaque regard vert. Redevenir quelqu'un de respectable, tout simplement.

*-Il y a ton nom sous ma peau et le sien ne pourra jamais l'effacer.*

C'était comme si elle était morte, écartelée. Ecorchée vive. Soudain, elle avait mal. Tellement mal qu'elle se sentait sombrer. Elle avait voulu dominer un cœur qui lui était interdit, posséder un corps qui lui était prohibé. Elle en payait le prix



fort.

- Dis moi, c'est vraiment comme ça que tu veux tout arrêter ?

Elle lui tournait le dos, serrant entre ses doigts la soie du couvre-lit. Tenir, ne pas craquer. Ne pas lui montrer à quel point il l'avait blessée. Attendre un peu avant de suffoquer et de laisser la damnation l'étrangler de ses doigts brûlants. Et surtout ne pas lui répondre pour ne pas alléger son supplice.

Délicatement, il avait posé la main sur son épaule dénudée. Il avait peur. Il était mort de peur, en réalité. Il s'était fait à l'idée qu'il allait les anéantir, qu'il allait les perdre. Assassin. Il avait perdu. Tout avait été mal calculé, mal vécu. Tout ne sera que gâchis et faux-semblant.

*- J'ignore pourquoi je continue à ne désirer que toi, malgré tout le mal que tu m'as fait.*

Il s'était mis à la caresser tout doucement, et quelque chose en elle s'était brisé dans un grand fracas. Le carnage avait résonné longuement dans sa tête, la voix de la fureur s'était élevée. La rage avait occulté tous ses désirs, toutes ses envies. La rage avait tout effacé.

- Ne me touche pas ! Dégage !

Il avait sursauté et ses iris s'étaient voilés. Rejeté, il agonisait lentement. Humant une dernière fois l'odeur de ses cheveux, il avait fermé la porte tout doucement et s'était éloigné sans bruit dans le couloir. Condamné, oublié, torturé. Comme lors de la toute première fois. Et pour la dernière fois.

Et alors seulement elle avait pu se laisser aller. Poitrine oppressée, esprit ébréché. L'air lourd l'écrasait. Elle avait clos ses paupières, espérant ne plus se réveiller. Subitement glacée, elle voyait déjà le sol s'ouvrir sous ses pieds.

Elle savait qu'elle s'éloignerait lentement du gouffre, reculant pour s'agripper désespérément à la terre ferme. Elle finirait par rouvrir les yeux, bien des années plus tard, bien des frontières passées. Elle fuirait comme une voleuse et se ferait oublier. De lui, d'elle-même, de tous.

Là, maintenant, elle tremblait de froid en retenant ses cris. Le gel était partout en elle, il s'infiltrait sournoisement dans ses veines et ankylosait ses sens. Elle était seule et abandonnée. Elle se sentait sale et souillée. Lapidée. Et assise au bord du lit, elle pleurait silencieusement. Elle tremblait en sentant un froid nouveau l'embrasser. Assise sur le bord de son lit, elle grelottait dans sa robe du soir.

*Stefani Srbinska*

## A Fleur de Moi

Je crois que je suis morte, tu sais? Je n'existe plus. Et même si je n'ai pas envie de me l'avouer, je ne peux le nier. Il n'y a rien. Je suis rien. Et j'ai peur, tu sais? J'ai vraiment peur, Axel. Parce que tu ne me vois pas. Parce que tu ne me sens pas. Tu ne sens ni mes doigts lorsque je les pose sur ta main ni ma présence alors que je suis là, fendu dans ton ombre. Et je me sens vide, tu sais? Parce qu'il y a cette légèreté qui m'opprime. Elle est en moi, entêtante et enivrante. Je ne suis plus qu'un souffle. Le souffle brumeux qui sortait de tes lèvres en hiver pour aller se perdre vers les épais nuages.

Sauf que moi, je ne m'envole pas. Sauf que moi, je ne parviens pas à te quitter, comme attachée à ta peine. Tu me fais prisonnière, mon ange. Prisonnière de ce lieu que je ne connais pas. Je n'ai pas vu les portes du paradis s'ouvrir sur mon passage. Je n'ai pas goûté aux fruits de l'enfer à mon arrivée. Je n'ai pas rencontré l'au-delà qu'on nous décrivait dans les textes saints. En réalité, je ne vois que toi. Je n'entends que toi.

Je suis perdue, Axel, et je crois que j'en tremble. Je ne suis pas de ces âmes en peine dont on nous contait l'histoire. Parce que je n'ai pas de peine, il n'y a que la tristesse, en fait. Une tristesse vertigineuse et l'impression amère d'inachevé. Et puis, il y a ce besoin obsessionnel qui me pousse à te hurler ma présence, même si ma voix ne te parvient pas pour que tu te sentes moins seul. Pour que tu ne m'oublies pas. Parce que je me demande ce qu'on

retiendra de moi. Parce que je me demande qui se souviendra de moi. Serait-ce toi ?

Si je te disais que je te suis partout, est-ce que tu me croirais ? Si je te disais que je suis toujours là, te sentirais-tu rassuré ? Aurais-tu peur ? Depuis que mon cœur s'est arrêté, je suis derrière toi, marchant à tes côtés. Et j'étais déjà présente ce jour là. J'ai senti la rigidité de ton corps et de ton cœur. J'ai vu l'espoir s'enfuir, car même si tu l'avais précieusement conservé jusqu'au dernier moment, il te fallait l'abandonner. Il te fallait l'oublier. Dans ton pacte avec Dieu, la clause principale avait été bafouée. Et puis, j'ai senti le chagrin monter doucement en toi. Le chagrin qui t'a ankylosé. Subitement, tu avais l'impression que tes membres pesaient une tonne. Que tes veines étaient devenues glace et ta vie mascarade. Tout à coup, tu as eu l'impression que quelqu'un se jouait de toi, que les Parques avaient juré ton malheur.

Tu t'es senti étranger à toi. Ton cœur battait bruyamment à tes oreilles alors que tu fixais obstinément ma poitrine en attendant qu'elle se soulève, même un petit peu. Mais le drap blanc qui me recouvrait ne bougeait pas. C'était fini, tu comprends ? C'était fini il y avait déjà longtemps. Je n'étais plus. Et ta douleur silencieuse s'est fracassée contre les murs froids de la morgue.

Tu as pensé à ma sœur et à ma mère. Tu as serré les dents et quelque chose en toi s'est fissuré, effrité. Tu as pensé à toi. A toi sans moi et la détresse t'a submergé. Brusquement tu aurais pu tout casser. Tu aurais pu tous les tuer. Et tandis que les larmes que tu ne sentais même pas se perdaient dans mes cheveux et dans ma nuque, tu as eu envie de frapper mon corps pour le faire réagir. Sous tes doigts, ma peau était déjà bleue.

Tu te demandais comment c'était possible. Tu maudissais le Ciel et ses chimères et tu profanais son nom, encore et encore. Puis, tu as regardé mes lèvres, closes et froides, et

tu as revu mon sourire. Tu t'es rappelé de la couleur de mes yeux sous mes paupières scellées et tu as eu l'impression de tomber. Il allait te manquer, ce brun teinté de vert, n'est-ce pas ? Cette étincelle qui faisait briller mes pupilles. C'est con, mais c'est en prenant conscience que tu n'allais plus jamais t'y perdre que tu as réalisé que tu m'avais perdue. Que tu étais perdu. Mon rire presque hystérique allait te manquer aussi. Atrociement.

Et le son de ma voix, Axel ? Mes moqueries et mon parfum, l'odeur du cassis mêlée à celle de l'ambre et de la rose bulgare ? Et mes tics, mes cheveux entortillés du bout des doigts, mes ongles rongés ? Et mes questions qui t'embêtaient, quand est-ce qu'on arrive, où est-ce qu'on va, c'est qui l'assassin, les expressions de mon visage, à présent figé ? L'air dans mes poumons, les soubresauts de ma poitrine et les battements saccadés de mon cœur. Et ma joie de vivre, Axel ? Ce bonheur que je te crachais à la gueule, ces confidences que je me plaisais à te murmurer. Cette façade qui n'explosait que sous ton regard. Juste mon souffle dans ta nuque, heurtant ta peau. Ma respiration hachée et les sanglots dans mes mots.

Tu as eu mal à cet instant. Tellement mal que tu t'es mis à suffoquer. Ta vie avait basculé, tes piliers s'étaient effondrés. Qui allait être là pour toi maintenant ? Le poids sur ta poitrine s'est élargi et ta vue s'est brouillée. Tu as posé une main sur mon ventre et l'autre sur ta gorge pour tenter d'arrêter la crise qui t'étranglait. Tu te sentais perdre pieds, devenir fou.

Et tu me trouvais belle, même dans la mort. Surtout dans la mort. Tu ne voyais pas mes blessures, tu ne voyais que ma grandeur. Tu ne voyais que celle que j'avais été. Pouvez-vous identifier le corps ? Et le ton détaché, presque froid, t'a répuigné. Tu as eu envie de leur coller ton poing dans la gueule, de les écraser contre le sol et de les piétiner. Tu as eu envie de les entendre hurler, de les insulter et de leur arracher la peau, mais tu n'as rien fait.

Tu n'as rien dit. Monsieur, t'avait-on prié. Tu as glissé ton regard jusqu'à mon cou. Oui. Oui, c'est elle. Et la souffrance t'a asphyxié.

\*

Je ne souffre plus à présent de ce qui a été brisé en mon cœur, du mal que la vie m'a fait. Je ne souffre plus des multiples blessures et des profondes déchirures. La mort a tout emporté, tout balayé. Ne plus aimer, ne plus pleurer. Garder figé à jamais dans mon cœur silencieux les émotions qui autrefois le faisait battre. Se satisfaire de l'ivresse que provoque l'absence de sens, et essayer désespérément de trouver autre chose que cet immense et écœurant vide. En vain. Maintenant plus rien ne pourra être réparé. Ni pour moi et encore moins pour toi, mon ange. Il est déjà trop tard pour ça. Parce qu'il y aura toujours quelque chose pour te blesser. Quelque chose pour ouvrir le sol sous tes pieds. Un souffle putride qui t'entraînera au fond du gouffre.

Mais tu sais, le désespoir ne pourra pas être plus grand, plus absolu qu'à cet instant. Celui où il faut faire face aux véritables grandes peines avant d'apprendre à en guérir. Avant d'apprendre à te relever. Parce qu'un jour cette douleur s'en ira. Et même si tu ne me crois pas, même si tu doutes de toi, il arrive un moment où tu te mets à ressentir autre chose. Un moment où tu es à nouveau capable de respirer à pleins poumons et d'être heureux. Mais quoi qu'il arrive, ne les laisse pas te faire croire que ton malheur et ta souffrance seront la plus belle des preuves d'amour. Qu'ils sont beaux et poétiques, car ils ne seront jamais qu'un torture. Ils ne seront jamais qu'une erreur.

Tu as murmuré mon nom. Tu l'as murmuré, puis tu l'as hurlé en te débattant avec tes draps poisseux. Tu te tordais encore et encore en le chuchotant tel une liturgie. Et tu

sentais ton corps se convulser douloureusement. Tu avais rêvé de moi, à nouveau. Tu avais crû que j'étais toujours à tes côtés. Dans ton délire, tu étais même persuadé de sentir mon souffle contre ta bouche.

Et puis tu t'étais réveillé. Mon visage glacé te hantait, t'obsédait. Tu le voyais sans cesse sous tes paupières closes. Et tu plantais tes ongles dans la paume de ta main pour ne pas t'arracher les yeux. Tu aurais voulu me toucher rien qu'une autre fois. Caresser délicatement mes pommettes hautes. Griffier violemment mon immobilité. Me faire regretter amèrement mon départ.

Tu as mordu ton oreiller pour étouffer un autre râle et une onde s'est répandue le long de ta moelle, au creux de tes reins. Tu as eu envie de vomir ton dégoût et tes maux. Tu as eu envie de vider ta vieille pharmacie et la bouteille de Johnnie Walker rangée dans ta cuisine. Mais déjà ton ventre se retournait et la boule dans ta gorge s'accroissait. Et je t'ai trouvé stupide. Stupide et inconscient. As-tu vraiment envie de tout abandonner ?

Il y a tellement de choses qui manquent ici. En réalité, il n'y a presque rien. Je ne pourrais même pas te dire à quelle point je regrette le goût du chocolat. J'aimerais le sentir fondre sur ma langue, le long de ma trachée. Imaginer les calories et en rire en se réservant. Goûter de nouveaux plats, les apprécier ou les recracher discrètement dans sa serviette. S'enivrer du goût d'un bon vin. S'enivrer à même la bouteille de Vodka juste pour s'amuser, juste pour faire la fête. Avoir la tête qui tourne et être de coton. Rire et parler. Chanter même ! Malgré ta grimace et tes mains bouchant tes oreilles. Te tirer la langue comme une enfant et te rendre ton sourire. Se maquiller se coiffer. Passer délicatement ma main dans tes cheveux blonds. Regarder les reflets du soleil y ricocher. Sentir la soie entre mes doigts et la neige sur mes joues. La main du vent dans mon dos, le baiser frais de l'air sur ma peau.

Est-ce que tu sais ce que ça fait de ne plus avoir ni chaud

ni froid ? De ne plus avoir la possibilité de désirer, de détester ?

Je crois que c'est ça qui va le plus me manquer, le désir. Les papillons dans le ventre, la gêne, puis les lèvres embrassées. Embrasées. Le feu au creux des reins, destructeur et la sensibilité au bout des doigts. Les souffles qui se mélangent, qui se grisent. La douceur d'une bouche exploratrice, la brutalité d'une passion. Le goût d'une peau, la morsure d'une douleur dans la chair. Mes mains qui effleurent, des ongles plantés dans ma nuque. L'odeur de sexe sur nos corps. Doucereuse, écœurante.

Le son de son cœur contre le mien qui déjà s'éloigne et la haine de ne pas pouvoir le posséder un peu plus, un peu plus fort. Les draps qui refroidissent et le soleil qui se lève. L'impression qu'on a été trompé, aveuglé. L'impression qu'à chaque fois que ses hanches bougeaient c'est une part de moi qu'il me volait. La désillusion cruelle, les larmes qui ne font que perler au bord des cils et le manège qui reprend.

Le sol de la salle de bain est froid sous tes pieds nus. L'air dans tes poumons est glacé. Tu as laissé couler l'eau dans tes paumes ouvertes et tu as fixé longuement tes yeux vides dans le miroir avant de te reconnaître. Immédiatement, un haut-le-cœur t'a secoué. Tu te haïssais. Tu te regardais et ta haine envers toi grandissait. Elle brûlait en ton sein. Bûcher qui te rendait cendres. Qui te rendait fou. Ta propre vue te répugnait. Tu ne voyais en toi qu'une bête damnée. Connard. Tu t'insultais en serrant les dents. Connard !, hurlais-tu en abattant ton poing dans la glace. Connard !, sanglotais-tu en saisissant les ciseaux.

Et tu as coupé. Tu peux venir me chercher ce soir, Axel ? Tes doigts agrippaient de grosses mèches de cheveux et tiraient fort, très fort, pour te faire grimacer de douleur avant de trancher. Non, désolé, je suis pris ce soir. Les boucles dorées qui s'écrasaient au sol étaient teintées de rouge. C'est pas grave mon ange, on se voit demain de



toute façon.

- Il n'y a pas eu de demain, as-tu murmuré. Il n'y a pas eu de demain !

Et tu sectionnais encore et encore jusqu'à que tu te sentes différent dans le miroir fissuré. Tu voulais changer, ne plus te ressembler pour ne pas avoir à te cracher à la gueule. Pour ne pas avoir à te punir.

Tout était de ta faute.

Tes mains se sont mises à trembler lorsque tu as jeté les ciseaux à terre dans un bruit sourd. Et tu les as passées sur ton visage, le frottant violemment, griffant tes joues et tes lèvres. Les traînées sanglantes de ton poing se mêlaient à celles, cuisantes, de tes ongles. Elles brûlaient atrocement et cela t'a soulagé. Calmé dans ta fureur. Et d'un coup, tes jambes sont devenues de sucre et ne t'ont plus supporté. Roulé en boule sur le carrelage, ta vérité t'a étranglé.

Tu penses que tu as dû t'évanouir. Lorsque tu as rouvert les yeux, la nuit était déjà tombée et tu as eu peur du noir comme lorsque tu étais petit. Peur des monstres et des fantômes. Peur de moi, Axel ? Alors que j'avais veillé sur toi pendant que ta respiration se faisait plus profonde ? Alors que je m'étais allongée contre toi pour calmer les frissons qui te secouaient ? Alors que je t'aime ?

Sept ans de malheur, as-tu pensé en regardant le miroir. Sept ans de malheur, t'es-tu répété amèrement, en te disant que de toute façon, tu ne pensais pas être à nouveau heureux un jour. Soudain, le poids du monde pesait lourd sur tes frêles épaules. Tu n'en pouvais plus. Tu voulais te réveiller et te rendre compte que tout n'était qu'un mauvais rêve. Mais tu savais que cela n'arriverait pas. Tu en étais persuadé pendant que tu allumais toutes les lumières de ton appartement. Tu en étais certain lorsque tes yeux sont tombés sur la feuille de l'hôpital. Et le monstre en toi s'est réveillé.

Tu étais le fautif, la voix dans ta tête se faisait insistante. Rien ne serait arrivé si tu étais venu me chercher. Si tu ne

m'avais pas laissé rentrer toute seule. Mais elle t'hypnotisait. Elle te faisait perdre toute raison. Lorsque ses doigts t'effleuraient, tu oubliais le monde. Lorsque sa bouche te réclamait, tu y répondais. Tu étais incapable de lui résister de ne pas la caresser. Et lorsqu'elle murmurait à ton oreille, tu succombais.

Tu as regardé le papier froissé. Heure du décès, 23h36, disait-il. A cette même heure, tu lui faisais l'amour. Tu savourais sa peau pendant que je me vidais doucement de mon sang sur la route déserte. Et lorsque tu as crié son nom, mon dernier souffle venait de s'envoler. Tu embrassais ses lèvres tandis que les miennes perdaient leur couleur. Et tu croyais que ton cœur allait implorer d'amour pour elle. Tu croyais que tu l'avais enfin trouvée, celle qu'il te fallait. Mais alors que tu ramenaient le drap sur vos corps nus, le téléphone a sonné.

Tu penses qu'on t'a puni. Qu'en échange de la femme de ta vie, on t'a pris ton âme sœur. On m'a prise à toi. Tu penses que si elle n'avait pas été là, si tu ne l'avais pas rencontrée au détour d'une ruelle, je serai encore vivante. Tu penses que tout se paie et que tu as payé ton bonheur éphémère au prix fort. Là, maintenant, il ne te reste rien.

Tu ne peux plus la regarder. Tu ne peux plus la toucher. Elle est ta sanction faite femme. Elle porte ton châtiment dans ses yeux. Peut-être est-il là, ton véritable supplice. La vouloir à tes côtés mais être répugné par son souffle. Être dégoûté de sa vue. Et ne même plus avoir le choix entre elle et moi car on a choisi à ta place. Car au fond, tout est de sa faute. Elle n'avait pas à te sourire, elle n'avait pas à faire battre ton cœur.

Et tu la détestes. Tu la détestes autant que tu l'aimes.

Oui, tout est de sa faute. Et tout est de ma faute. Maintenant, c'est vers moi qu'est dirigée ta rancœur. Je n'aurais jamais dû sortir. Je n'aurais jamais dû vouloir rentrer à pieds. Et je suis conne. Parce que je me suis laissé emporter. Parce que je n'ai pas lutté pour rester à tes côtés.

Qu'est-ce que ça m'aurait coûté de prendre un taxi ? Qu'est-ce que j'avais à y perdre ?

Tu me trouves bête et tu maudis ma stupidité et mon insouciance. Tu maudis ma crédulité dans le monde et mon manque d'instinct de survie. Tu me maudis et tu sanglotes parce que tu ne peux pas me haïr. Parce que tu es incapable de me pardonner entièrement. Tu sanglotes parce que tu es perdu et en colère

Tu regardes les post-it à ton frigo et tu as envie de les déchirer pour ne plus voir mon écriture. « Souris mon ange, tu n'es pas un monstre. » Tu as envie de les brûler pour ne pas qu'ils te hantent. Pour ne plus penser que j'ai été ici, assise dans ta cuisine. « Tu n'as plus de beurre, Axel. Tu ne peux rien faire sans beurre. Va acheter du beurre ! » Mais c'est tout ce qu'il te reste de moi.

Tu me revois déambuler dans ton couloir, me pelotonner dans ton gros fauteuil défoncé. Tu me revois sortir de ta douche et laisser la trace humide des mes pieds. Tu entends mon rire comme un écho, et quand tu fermes les yeux, tu arrives à te représenter parfaitement mon sourire et le plissement discret de mes yeux.

Tu as l'impression que mon parfum flotte encore autour de toi. « Tu sais, je crois que je vais venir te faire à manger plus souvent. Tu es vraiment nul. »

- C'est toi qui es nulle.

Tu as presque envie de sourire, mais tu n'y arrives pas. Pas encore. Et tu as envie de fuir. De fuir la réalité. Mais c'est trop tôt pour abandonner. « J'ai entendu dire qu'on passe une moitié de sa vie à attendre ceux qu'on aimera et l'autre moitié à quitter ceux qu'on aime. Tu ne me quitteras pas, toi, Axel, n'est-ce pas ? » Et dans ta fureur, je sens que, déjà, tu t'éloignes de moi.

\*

Le cliché aurait voulu qu'il pleuve. Que les éléments se

déchaînent à l'image du chaos dans ton cœur et des torrents salés sur tes joues. La logique aurait voulu que le ciel se voile du même noir que celui de tes vêtements. Qu'un vent glacial abatte sur vous son souffle morbide. Mais il n'en fût rien. Le soleil baignait la grande étendue de sa lumière trop vive pour tes yeux fatigués. Et les chants des oiseaux résonnaient à tes oreilles telle une symphonie lugubre.

Tu n'avais d'abord pas voulu venir. Tu préférerais le silence de ton appartement aux pleurs bruyants qui t'entourent. A la manifestation assourdissante du chagrin. Il y a là tellement de gens que tu ne connais pas. Tellement de personnes qui semblent fausses. Tu as du mal à croire en leur douleur. Tu ne crois qu'en la tienne et tu te dis que, face à elle, ce qu'ils ressentent n'est rien. A peine un petit pincement entre les ongles du majeur et de l'index. Mais tu n'as pas eu le cœur d'abandonner ma mère lorsque tu l'avais découverte à ta porte. Tu n'as pas eu la force de m'abandonner.

Tout autour de toi, des sanglots s'élèvent. Des sanglots d'hommes misérables, de femmes inconsolables. De personnes dégoûtées et affligées. De personnes abattues et choquées. Mais tu ne les entends pas. Tu n'entends rien. Tes sens sont plongés dans une inertie totale. Dans une paralysie lamentable. A ta gauche, Marie pleure sur nos jeunes années, sur nos poupées échangées et sur nos premiers amours qu'on se chuchotait en classe. Nathan pleure ma main dans la sienne, son solitaire lancé contre le mur et l'amitié malsaine qu'on se plaisait à alimenter. Quelqu'un pleure ma bêtise. Quelqu'un pleure ma présence.

Tu ne pleures pas, toi. Tu en es incapable. Ils n'ont pas à voir ta faiblesse. Ils n'ont pas à voir ton chagrin, tu ne les connais pas. Qui sont-ils pour venir oser me rendre un dernier hommage ? Qui sont-ils pour vouloir me dire adieu ? Je ne t'ai jamais parlé d'eux. Jamais.

Peut-être que tu ne me connaissais pas, en fait. Tu doutes de moi et du lien qui nous unissait. Peut-être y a-t-il dans ce flot ébène un homme, une femme qui a plus compté pour moi que toi. Tu doutes de ma sincérité et de mes sentiments. Tu te sens complètement désorienté. Tu te sens affligé et totalement désespéré.

Tes mains froides cherchent frénétiquement les cigarettes dans ta poche. Depuis quand tu fumes ? Tu arrives presque à m'entendre. Je ne fume pas, ma belle. C'est une illusion d'optique. Maintenant, tu m'entends presque rire. Et tu serres fort ton paquet. Tu t'y agrippes comme à une bouée. Tu penses à l'orange presque jaune qui le tapisse. Au chameau figé. Tu penses à l'avertissement imprimé en caractère gras pour ne pas penser que je gis là, sous l'étendue de bois. Pour ne pas penser à la terre qui me recouvrira.

Tu te rappelles de mon dégoût des vers, de la boue? Tu te rappelles de mon sens de l'esthétisme et de mon apparence toujours soignée? Là, c'est toi qui es dégoûté. L'image de mon corps décharné te révolte. Tu as envie de les arrêter. De m'arracher de là et de m'enfermer dans une cage glacée. Tu voudrais disparaître aussi. T'envoler pour te réveiller une fois loin, très loin de tout ça. Très loin d'eux. Tu voudrais ne jamais m'avoir rencontré.

Je me souviens de la première fois que je t'ai vu. Tu étais beau. Peut-être le plus beau de tous. Et tu étais fier. Le plus fier de tous. Prince d'orgueil à l'armure ébréchée. Tes yeux ne reflétaient que l'ennui, mais il y avait cette ombre presque imperceptible qui se détachait. Qui m'émouvait de façon troublante. Je devais apprendre plus tard que ton frère avait été banni la nuit précédente. Que ton père l'avait chassé sous les pleurs de ta mère. Je devais apprendre plus tard que son nom t'avait été prohibé et tout contact avec lui coupé. Je devais apprendre qu'il y a des choses que l'on ne tolère que bien cachées dans certains

milieux. Et tu devais le perdre à jamais. Ne plus retrouver sa trace et ne plus entendre parler de lui. Tu devais lui dire adieu.

Tu avais laissé tomber ton sac lourdement à mes côtés avant de t'asseoir. Et tu ne m'avais même pas regardée. Je t'étais invisible. Comme aujourd'hui. Tu mordillais l'intérieur de tes joues pendant que tes yeux se voilaient. Tu faisais semblant d'écouter, mais ton esprit était loin, bien loin. Il était dans la valise de ton frère, à bord de son train ou de son avion. Il était dans ton enfance et ton insouciance. Tes mains posées à plat sur la table tremblaient. Ton cœur se déchirait quand tu pensais à votre fraternité brisée. A présent, il se serre quand tu penses que tu as fini par l'oublier, tu as fini par t'habituer.

Est-ce que tu arrives à te remémorer l'odeur poussiéreuse du vieux grenier dans lequel on passait tout notre temps? De la texture du vieux canapé et du brun verni de la petite table basse? Est-ce que tu arrives à te remémorer les noms de ceux qui ont partagé notre jeunesse? Du goût des joins qu'on cachait derrière le fauteuil jaune et du bruit du lourd livre de maths que je finissais toujours par refermer rageusement? De l'adolescence, des fausses cartes d'identité et des excès? Nos premières vacances rien que toi et moi? La Londres pluvieuse qu'on y avait découvert. La Londres fêtarde. Qu'est-ce que tu fais, Axel ? Je grave nos initiales. Pourquoi? Tes yeux pétillaient. Pour conserver une trace de nous. Pour que quelqu'un sache qu'un jour nos souffles se sont mêlés à cet endroit précis.

Dans ton dos, les portières claquent et le bruit des moteurs remplace momentanément le son de leur chagrin. Ils fuient comme des voleurs. Comme si cet endroit allait leur porter malheur. Ils sont terrifiés. Ils sont submergés par la peur. Peur que leur heure arrive. Peur de ne pas avoir vécu assez vite, assez fort, assez longtemps avant de

s'éteindre. Ils ont peur de la fin et du recommencement éternel. Ils frissonnent imperceptiblement en entrant par le grand portail de fer et ils soupirent de soulagement lorsqu'ils s'en vont.

Et toi, tu luttas. Tu luttas pour ne pas hurler, pour ne pas craquer. Tu luttas pour ne pas fumer toutes tes cigarettes, une à une, pour ne pas te bousiller les poumons. Mais tu n'as pas la force. Tu as perdu la bravoure. Tu avances et recules la petite tige blanche de ta bouche et tu tritures ton briquet.

Et puis tu cèdes. Tu embrases le bout et tu tires goulûment dessus. Goût âpre sur ta langue, rassurante brûlure dans ta trachée, sensation d'abandon planante. Obsédante. Les yeux fermés, la tête embrumée, tu te sens presque bien. Presque car, trop vite, tu reprends pieds et la stèle en marbre te nargue. Elle semble te sourire dans son sadisme et tu as envie de la casser. De la briser. Tu sens le goudron dans ton corps et tu te dis que peut-être le poison finira par t'emporter. Tu observes du coin de l'œil ma mère et tu rallumes une autre cigarette qui te fait tousser. Tu perds pieds. Tu veux être seul pour laisser ta peine éclater et ton mal te submerger. Tu veux les chasser. Leur place n'est pas ici. Leur place est ailleurs.

Un petit vent chaud vient heurter ta nuque exposée et tu trembles tout doucement. Tu n'es plus habitué à avoir les cheveux courts et la peau offerte. Tu n'es pas encore habitué à ne plus m'avoir à tes côtés. Tu passes ta main par dessus la douce caresse et tu te demandes si c'est moi. Tu te demandes si ce sont mes mains qui t'ont effleurées. Tu espères qu'il s'agissait de mes doigts et, délicatement, tu fermes les yeux. Recommence. Tu murmures lentement. Montre moi que tu es là.

Mais je ne peux pas, Axel. Je ne peux que regarder, écouter. Je ne peux qu'assister, impuissante, à ta chute. Est-ce que tu es capable d'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, à quel point je voudrais pouvoir te toucher, te consoler,

tandis que tu te dégages de l'étreinte désespérée de ma mère pour t'avancer un peu plus vers la terre retournée ? Tandis que tu y enfonces tes genoux et tes mains ? Est-ce que tu peux imaginer à quel point je voudrais arracher cette douleur de ta poitrine et la remplacer par le doux et rassurant oubli ? Je souffre autant que tu souffres. Ta peine est la mienne, mon ange.

Tu te demandes comment tu arrives encore à respirer. Tu te demandes comment et pourquoi ton cœur bat toujours entre tes côtes malgré les déchirures qui le lacèrent. En toi, tout est mort et pourtant, rien n'a changé. Les bancs peints en vert, le rire des enfants, et la pollution. Le bruit des voitures, la nature qui s'éveille, et la Terre qui vit. Tout est pareil qu'hier. Tout est pareil depuis ma mort. Pourtant, le monde aurait dû implorer. Le ciel aurait dû s'ouvrir. Et toi, tu devrais t'effondrer. Tu devrais te laisser aller ici et maintenant pour ne plus te relever. Mais tu vis toujours. Mais tu ne survis encore.

Prouve-moi que tu es mon ange gardien, ma chérie. Tu délirés complètement. Tu frappes le sol de tes mains et les plaies s'ouvrent à nouveau. Les plaies sur ta peau, les plaies dans ton cœur. Tu frappes encore et encore. Quelqu'un pose la main sur ton épaule, mais tu te dégages d'un geste brusque. Et puis, tu hurles. Tu hurles à la mort. Dans ta tête, tout se bouscule. Les phrases, tes souvenirs et tes demandes s'entrechoquent bruyamment. Ils se heurtent dans un terrible chaos. Tu voudrais supplier, mais tu ne sais pas à qui t'adresser.

Tu proposes ton âme au Diable. Entre phrases crues et douleur, tu lui vends tout ce que tu as en échange de mon retour. Tu acceptes les flammes. Tu acceptes toutes les tortures. Rien ne pourra te faire plus de mal que ma perte, de toute façon. Tu l'implores à genoux de t'écouter et tu l'appelles par tous ses noms. Mais il ne répond pas. Son antre est déjà rempli et il n'a pas besoin de quelqu'un comme toi. Cela fait longtemps qu'il a arrêté ses pactes



avec les hommes. Cela fait longtemps qu'ils s'offrent gratuitement à lui. Et il ricane devant ta détresse. Tu n'es pas ce qu'il recherche. Il les a déjà ses bêtes humaines.

Tu tentes de conclure un pacte avec Dieu, à présent. Tu veux échanger ta place contre la mienne. Tu veux t'en aller pour que je puisse revivre. Tu joins tes mains en signe d'abandon et tu fermes les yeux. Comment allait-elle cette prière qu'on nous sommait te répéter tous les soirs? Tu ne peux t'en souvenir. Tu t'es détourné de la religion, un jour, sans même t'en rendre compte. Mais maintenant, tu es prêt à croire à nouveau en Lui. Tu es prêt à aller te confesser, à brûler des cierges. Tu es prêt à te retirer dans un couvent si c'est ce qu'Il désire. Tu es prêt à tout. Pour le bien de Notre Seigneur, es-tu déterminé à aller scander, s'il le faut. Mais Lui non plus ne te répond pas. Il regarde le monde dépérir et Il détourne le regard. Il se bouche les oreilles devant ta litanie. Il ne peut plus rien pour toi.

- Viens, Axel. Viens, il faut partir.

Tu sens qu'on te tire par la manche. Ma sœur sûrement. Mais tu ne parviens pas à soustraire tes yeux de la fine écriture dorée. Tu fixes mon prénom et tu espères qu'il va se modifier progressivement. Devenir un autre. Celui d'une inconnue sur qui tes larmes n'auront pas à couler.

Par pitié, que quelqu'un me ramène à toi. Que quelqu'un te sauve. Tu me pries de revenir. Tu m'ordonnes de te rejoindre. Tu me supplies de quitter mon paradis pour revenir sur Terre. Pour que tu puisses me serrer dans tes bras. M'enserrer et ne plus me lâcher. Tu sanglotes dans ta demande et tu te laisses mener comme une poupée de chiffon. Tu négocies ma renaissance à grands coups de promesses impossibles. Tu proposes de décrocher la lune, de ramener la paix, de retrouver le Saint Graal. Tu proposes un monde meilleur, et un ciel toujours plus bleu. Tu veux me revoir même si tu dois tout y laisser. Mais tu sais que c'est impossible. Tu sais que je ne peux quitter ma prison dorée.

Rien ni personne ne te sauvera, mon ange. Tes paupières se ferment rageusement et un ricanement se bloque dans ta gorge. Tu es certain que tu dériveras jusqu'à que la mer ait raison de toi et que l'eau pénètre tes poumons en feu. Jusqu'à que ta respiration se meurt en toi. Tu es certain que le soleil n'éclairera plus tes pas.

Le ciel commence déjà à se tacher de rose et d'orange lorsque tu te laisses tomber sur le siège arrière. Tu préférerais le voir en cendre et sur le point de se déchirer. Tu préférerais le voir en lambeaux et en feu. Sur ta langue, le goût de cigarette ne se dissipe pas et tu vérifies qu'elles sont toujours en sécurité dans ta poche. Et tu es fatigué. Comme avant. Comme toujours.

- Ca va aller, Axel. On y arrivera.

Et tu ne réponds pas. Comme avant. Comme toujours. Délicatement, je pose ma main sur ta joue et tu sursoutes dans ton demi sommeil. Il te semble avoir senti quelque chose, mais déjà tu oublies quoi et tu te rendors. Tu es presque au bout du tunnel, mon ange. Tu es presque guéri. Et tes bras en croix se resserrent autour de toi tandis que ta tête se pose sur l'épaule de ma sœur.

\*

Je vois le monde qui respire sous mes pieds comme à travers un gigantesque aquarium. Je regarde ceux qui ont été mes amis et ma famille avec une avidité certaine. Je donnerais tout pour pouvoir me glisser délicatement parmi eux et faire comme si je n'avais jamais disparu. Pour ressentir l'énervement de cette grande fourmilière m'êtreindre. Je donnerais tout pour m'échapper de cette cage. De cet endroit étouffant. Du haut de mon perchoir, les regrets se mêlent à l'ennui et aux interrogations. Le ciel ne tonne jamais ici. Le soleil ne se couche pas.

J'aimerais savoir ce que pensent les autres. J'aimerais que leurs pensées m'atteignent aussi clairement que les

tiennes. Quelle image de moi leur ai-je laissée ? Quels souvenirs leur ai-je abandonnés ? Mes questions restent sans réponses et si elle le pouvait, l'angoisse m'enserrerait. Qu'ont-ils retenu de ma courte existence ? Les amants nombreux, les cœurs brisés, et ma phobie du silence ? Mes relations trop tôt avortées, mon goût pour la fête, et ma dépendance au sucre ? J'ai peur que mon nom devienne synonyme de dégoût. Qu'il soit associé à de mauvais souvenirs.

Pensent-ils à moi de temps en temps ? Me voient-ils avec mon portable à la main et mon sac plein à craquer de futilités ? J'ai peur qu'ils n'aient retenus que ma vanité et ma maladresse. J'ai peur qu'ils n'aient retenu que mes faux-semblants et mes non-dits. Savent-ils qui j'ai vraiment été ? Pour quelles causes mon cœur battait ? Ont-il su voir à travers moi au final ou n'ont-il pas eu le temps ?

Je crois que je suis morte en étrangère. Je suis morte en interprétant le mon rôle le plus élaboré, le plus abouti. Le rôle de ma vie, la comédie de mon existence. Et je n'ai pas eu le temps de m'en détacher. D'enlever le maquillage criard et les souliers qui ne sont pas les miens. Le rideau est tombé trop brusquement, sans crier gare et la scène a pris feu. Le théâtre a fermé ses grandes portes. A jamais.

J'ai l'atroce impression de n'avoir rien réussi à accomplir. J'ai l'impression que tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai entrepris a été vain. C'est comme si ma vie n'avait eu aucun but précis. Aucune valeur. C'est comme si mon empreinte n'avait même pas eu le temps de sécher avant d'être balayé. Je n'ai servi à rien. Je n'ai rien apporté à l'Univers. Il continue à se désintégrer sans moi.

Qui se soucie, à présent, des diplômes qu'on a décrochés de mes murs ? Des trophées rangés dans mes tiroirs ? De nouveaux locataires ont emménagés dans mon appartement et leur odeur a remplacé la mienne, leurs photos trônent là où trônaient les miennes. Leurs pas ont effacé les miens.

Il ne reste que quelques articles de journaux et vos souvenirs. Il ne reste que mon nom au cimetière et le numéro du dossier de l'affaire me concernant au commissariat. Je suis la prisonnière de la Faucheuse, Axel. Et je vois bien que cette situation ne durera pas.

Combien de temps est-ce qu'on se souviendra encore de moi ? Combien de temps avant l'oubli total ? J'ai peur de ne plus exister dans votre chagrin et vos larmes. J'ai peur de ne plus compter pour qui que ce soit. Et j'ai fait bien des erreurs lors de mon passage sur Terre. J'ai blessé bien des personnes. J'aurais souhaité avoir plus de temps pour m'excuser. J'aurais souhaité avoir plus de temps pour prouver ce que je vaudrais et devenir quelqu'un. Quelqu'un de bien peut-être même. Maintenant, j'espère juste qu'on me pardonnera. J'espère que tu me pardonneras, mon ange. Je ne voulais pas ce qui est arrivé. Crois-moi.

Une feuille de plus se détache et va heurter délicatement le trottoir pavé de ses semblables à la couleur sanglante. Tu as oublié de profiter du renouveau du printemps. Tu n'as pas vu l'été passer. Tu as fermé ta porte et tes yeux pour occulter le monde. Tu n'as pas voulu admettre qu'il a continué à tourner. Et le verrou a tinté lorsque tu t'es isolé.

Tu refuses de sortir, tu refuses les visites. Plus de contacts, plus de conversations. Tu veux juste te laisser aller et continuer à chuter sans avoir à quoi te raccrocher. Tu espères que le temps finira pas se figer, que la vie finira par t'oublier. Tu es mort à ton tour. Tu es mort les yeux ouverts. Ton cœur bat mais tu te forces à ne pas l'entendre. Tes veines palpitent, mais tu t'obstines à ne pas les sentir. Tu t'es figé.

Tes membres sont douloureux. Tes muscles sont engourdis. Parfois, tu as l'impression d'avoir cent ans. Parfois, ça fait tellement mal que tu as la certitude que tout doucement tu deviens marbre. La rigidité te suit partout, s'infiltré dans chaque cellule. La rigidité te fait grimacer, te

ramène à la vie. Elle te domine et se moque de ta faiblesse. Et ton ventre se révolte contre ta médiocrité. Il crache ton mal-être, fait brûler ta gorge et piquer tes yeux. Tu n'es plus qu'un pantin. Tu es à la merci de ton corps. Tu es ton propre esclave.

Tu passes la main sur ton visage et tu continues à zapper sans regarder les programmes qui défilent. Lassé. Blasé. Blessé. Le bout de tes doigts est rouge, les cernes sous tes yeux sont d'un bleu marqué. Tu es misérable. J'ai l'impression que tes côtes sont devenues saillantes. J'ai l'impression que tes joues se sont encore creusées. Tu es méconnaissable. Tu n'es plus le même. Et je suis la seule spectatrice du soubresaut de tes épaules et de tes cauchemars. Je suis la seule spectatrice de ta déchéance.

On frappe doucement à ta porte et tu ne réagis pas. On frappe sans espoir à ta porte et tu ne bouges pas. Tu sais que c'est elle. C'est toujours elle, depuis des mois. Tu sais qu'elle s'en ira en soupirant après avoir abandonné une énième lettre que tu jetteras sur la pile sans l'avoir ouverte. Tu sais qu'elle se lassera de ce petit jeu et qu'elle te tournera le dos. Qu'elle tournera la page. Tu espères que ce jour arrivera bientôt pour que, à ton tour, tu puisses l'oublier. Pour que tu n'aies rien à regretter.

Lorsque la nuit tombe et que les ombres caressent tes murs, tu t'allonges toujours du côté gauche de ton lit et tu ne bouges plus. C'est comme si tu m'attendais encore. Tu passes le bras sous ta tête et tu fixes le vide, tu regardes le coussin parfaitement bombé sur lequel ma joue reposait. Tu fermes les yeux et tu fais défiler le fantasme en souriant.

J'entrerai avec peu de discrétion pour être sûre que je ne te dérange pas. Tu tendras la main vers moi et je jetterai mon sac avant de me coucher en face de toi pour piocher dans le paquet de bonbons. Et je te parlerai. Je te parlerai de la douceur de l'automne, de la mélancolie rassurante que réveillent en moi ses feuilles mortes. De cette pluie qui inonde mon cœur et du vent qui mord mes joues. Je te dirai

combien la grisaille ravive en moi la douceur de mes souvenirs d'enfant. Je te dirai l'amour que je porte à cette saison et le plaisir que j'ai de regarder le ciel pleurer en serrant une tasse de thé à la menthe.

Je te parlerai de mon travail, de ma voiture qui ne démarre plus, et de ces collègues que je ne peux plus supporter. De cette robe que j'ai vu dans une vitrine, une pure merveille, et de la beauté du soleil lorsqu'il est caché par d'épais nuages. Du gris de tes yeux qui me rappellent la tempête qui fait rage. Je te parlerai de tout et de rien. De rien surtout. Et tu m'écouteras attentivement. Tu m'écouteras en te moquant gentiment de moi. Alors je rigolerai tout en abattant sur toi l'oreiller immaculé.

Tes yeux s'embrument tandis que mon fantôme s'évapore. Tu m'as dans le ventre. Tu m'as sous la peau et ça te tue.

Tu regardes tes médicaments et j'ai envie de te secouer violemment. Antidépresseurs. Comme si tu avais besoin de ça. J'ai envie de te frapper pour que ton visage diaphane retrouve ses couleurs. J'ai envie de te mordre et de te griffer. Comme si tu ne pouvais survivre sans moi. Cette lassitude ne te ressemble pas. Où est passée ta vitalité ? Où s'est enfui ton amour pour la vie ?

J'aimerais vraiment que tu puisses me voir, mon ange. J'aimerais vraiment que tu puisses m'entendre. Aujourd'hui plus que jamais. Parce que je voudrais te dire que je suis vraiment désolée, que j'aurais préféré rester. Je voudrais te dire que j'ai encore besoin de toi et de ta voix. J'aimerais que tu puisses encore me confier tes secrets et tes peurs.

J'aimerais te dire que je veillerai toujours sur toi, que je deviendrai ta bonne étoile. Ton ange gardien. Je voudrais pouvoir sécher tes larmes et te serrer dans mes bras. Te dire que tu as compté plus que quiconque. Que tu as été le seul et l'unique. Te persuader que la vie est belle, qu'on

s'en rend compte le jour où, enfin, on peut imaginer un avenir meilleur et que le passé cesse de nous hanter. Parce que la vie est forte. Plus forte que tout alors que nous, nous ne sommes que faiblesse.

Personne n'a jamais dit que ce serait facile, tu sais ? Personne n'a dit qu'on ne souffre pas des séparations et des peines qui nous lacèrent de l'intérieur. Qu'on n'a pas mal lorsque un souffle s'éteint. Personne n'a dit que ton cœur serrait épargné. Mais personne ne t'a jamais dit que ce serait aussi difficile. Et tu aurais préféré en être averti pour que la vague t'emporte avec moins de violence. Pour te détacher de moi avant qu'il ne soit trop tard. Parce que tu as encore toutes ces images en tête et que tu en deviendras fou.

Tu te pelotonnes un peu plus dans ta couverture et tu regardes la pluie glisser le long de la vitre. Tu les envies, ces petites gouttes. Libres et sans attaches. Libres et sans souvenirs. Libres et sans sentiments. Tu les envies et tu voudrais être elles. T'écraser au sol à peine échappé de ta prison. Ne pas avoir le temps d'aimer, de perdre et de regretter.

Ta mémoire est trop bonne, Axel. Elle ne permet pas l'oubli. Elle ne permet pas la guérison. Pas encore. Ton cœur est à vif. Tu es à fleur de moi. Et tu chuchotes mon prénom comme un talisman. Tu en découpes chaque syllabe et tu le fais rouler sur ta langue avec tristesse. Tu m'appelles tout doucement, tu te rattaches à mon souvenir. C'est peut-être la dernière fois que tu as besoin de moi. C'est sûrement la dernière fois.

\*

Et puis, un jour, tu t'es réveillé en te sentant différent. Le poids sur ta poitrine semblait moins lourd subitement. Moins prenant. Tu avais accepté, mais tu ne le savais pas encore. Tu t'étais fait à l'idée qu'il te fallait vivre sans moi

et l'air entrainait enfin pleinement dans tes poumons. L'évidence t'avait frappé lorsque tu avais ouvert les yeux et que le ciel t'avait semblé beau. Et tu n'avais pas voulu la réfuter, tu n'avais pas eu la force de la repousser.

Tu souris tristement en caressant ma sépulture. Promets-moi d'être fort. Promets-moi de vivre à m'en rendre folle de jalousie, Axel. Vivre à en crever.

Dans ton adieu, je me sens en paix, enfin, mon ange. Dans ton abandon et ta résolution, je me sens disparaître. Les chaînes tombent à mes pieds sans bruit. Je me sens bien, à présent. Je suis libre. Libre de m'en aller te de te laisser. Tu n'as plus besoin de moi. Je n'ai plus à avoir peur pour toi.

Et ta vie débute véritablement ici. Ta vraie vie commence maintenant, mon ange.

*Stefani Srbinska*



## TABLE DES MATIÈRES

<b><u>MUR DU SON / CÉLIEN DUPONT</u></b>	<b>5</b>
<b><u>LE LAI DES AFFREUX / FLORIAN MOTTIER</u></b>	<b>17</b>
<b><u>BASKETS ANTIQUES / JENNIFER MALHERBE</u></b>	<b>31</b>
<b><u>QUESTION D'HUMIDITE / VANNESSA PINTO</u></b>	<b>43</b>
<b><u>TRICHEUR ! / VANNESSA PINTO</u></b>	<b>59</b>
<b><u>UNE DERNIERE FOIS AVANT DEMAIN / SOPHIE HENCHOZ</u></b>	<b>67</b>
<b><u>HORIZON SANS RETOUR / SOPHIE HENCHOZ</u></b>	<b>85</b>
<b><u>LE SAUT / HELENE CHABLOZ</u></b>	<b>101</b>
<b><u>GENTILLE PETITE FILLE / STEFANI SRBINOSKA</u></b>	<b>115</b>
<b><u>A FLEUR DE MOI / STEFANI SRBINOSKA</u></b>	<b>123</b>

